N° 952 49e Année T. CCLXXXII 15 Février 1938

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr.50 — Étranger: 1/2 tarif postal, ***7 fr.;*** plein tarif, ***8 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

UNE COLLECTION DE VOLUMES DE GRANDE VENTE A BON MARCHÉ

HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française

I. **La Pécheresse**, roman . . . . 7 fr. 50

H. G. WELLS

II. **L'Ile du docteur Moreau**, roman. . . . . 7 fr. 50

RUDYARD KIPLING

III. **Du Cran!** (histoires de terre et de mer pour les scouts et les éclaireurs). 7 fr. 50

GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française

IV. **Vie des Martyrs (1914-1916)**. . . . . 7 fr. 50

JEAN JACOBY

V. **Le Front populaire en France et les égarements du socialisme moderne**. . . . . 7 fr. »

H. G. WELLS

VI. **Les Premiers Hommes dans la Lune**, roman . . . . 7 fr. 50

G. DE LA TOUR DU PIN

VII. **Le Retour du Guerrier mort**, roman. . . . . 6 fr. 50

JOHN CHARPENTIER

VIII. **La Lumière intérieure chez Jeanne d'Arc, Fille de France**. 7 fr. »

LAFCADIO HEARN

IX. **Youma**, roman martiniquais. . . . . 7 fr. »

H. G. WELLS

X. **Miss Waters**, roman d'une sirène. . . . . 7 fr. 50

Les textes publiés par la LIBRAIRIE DES LIBERTÉS FRANÇAISES sont donnés dans toute leur étendue, sans coupures, sans modifications, sans interprétation quelle qu'elle soit. Si les circonstances exigent qu'il en soit autrement — cela peut se concevoir — l'annonce en sera faite expressément chaque fois.

En cours de publication :

EDWARD WESTERMARCK

PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE LONDRES

ÉTUDES DE SOCIOLOGIE SEXUELLE
traduites de l'anglais par A. VAN GENNEP

HISTOIRE DU MARIAGE

I. La Promiscuité primitive. La Vale de la Virginité *(Méthode d'investigation. L'origine du mari Période humaine de rut aux temps primitifs. Critique de l'hypothès la promiscuité primitive ; prétendues preuves de l'existence de pe vivant en état de promiscuité ; l'incontinence sexuelle avant le mari le « jus primæ noctis » ; la prostitution religieuse ; le prêt et l'éch des femmes ; les fêtes sexuelles ; le système classificatoire de la parer* Vol. in-8 carré, prix. 2

II. L'Attraction sexuelle. La Jalou masculine *(Critique de l'hypothèse de la promiscuité prim* (suite) *: le matriarcat ; la jalousie masculine. La fréquence du mar et l'âge nubile. Le célibat. La pudeur sexuelle. La courtisation. Ca tères sexuels secondaires chez les animaux ; la retenue des fem Moyens primitifs d'attraction).* Vol. in-8 carré, prix 2

III. L'Acquisition d'une femme ou d' mari *(La Sélection sexuelle. L'Endogamie : Influence du croise des races sur la fécondité et la vitalité. Les mariages consang L'Exogamie. L'Horreur et l'interdiction de l'inceste. Interdictions p culières. Le Mariage par rapt.)* Vol. in-8 carré, prix. 2

ÉDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin, sa Vie et ses Œuvres (1810-49). *George Sand, la Comtesse d'Agoult, Jane W. rling, Frantz Liszt, Balzac, Delacroix.* Préface de C. Saint-Saens, de l'Institut.

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **20** fr.

Dans le Souvenir de Frédéric Chopin. *(Le Génie Frédéric Chopin et la Pologne. Les œuvres héroïques nationales. Le square d'Orléans. La dernière élève de opin. Le 26e prélude. Jane Stirling et sa correspon-nce. Frédéric Chopin à Nohant. Comment Chopin est né. Au tombeau de Chopin. L'invention harmonique Chopin et sa technique du piano. Les manuscrits et œuvres posthumes).*

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **15** fr.

Voyages avec Frédéric Chopin. *(L'origine française Chopin. Frédéric Chopin, sujet polonais. Chopin en logne, à Majorque, en Écosse; L'Œuvre de Chopin ns l'Édition d'Oxford. L'Interprétation et le sens des vres de Chopin. Aspect physique et caractère de Chopin. 4e Ballade. L'influence psychologique de Chopin. Une ve inconnue. Frédéric Chopin au Wawel. Louange à déric Chopin).*

Illustrations et documents inédits. Vol. in-8 écu. **20** fr.

Souffrances de Frédéric Chopin, essai de médecine de psychologie. *(Prolégomènes. L'Anémie. Schizoïdie et ychasténie. Le Processus pathologique. La Thérapeutique le Diagnostic. Psychophysiologie de George Sand et de opin. L'Art de Chopin et sa morbidité. Appendice.)*

Avec 4 illustrations hors-texte. Vol. in-8 écu. **20** fr.

LA
COSMOGONIE DE L'ANCIENNE CHINE

ET SES RAPPORTS AVEC CERTAINES FÊTES DE L'ANNÉE CIVILE

—

Il est fort difficile d'interpréter convenablement les vieux livres chinois qui traitent de l'origine du monde.

Cela tient, tout d'abord, à l'obscurité de la rédaction de ces ouvrages, et ensuite à un tour particulier de la mentalité chinoise, qui ne se met guère en peine de distinguer nettement entre des notions que nous séparons d'ordinaire; même quand nous ne cessons pas de considérer les relations qui les unissent.

Par exemple, les Chinois — comme d'ailleurs les Annamites — ont du mal à ne pas confondre le signe et la chose signifiée, l'effet et la cause, la partie et le tout, etc...

Leurs procédés d'expression, langage et écriture, s'en ressentent; et lorsqu'on cherche à obtenir d'eux l'explication d'un passage embarrassant des auteurs classiques, il répondent par une paraphrase du passage visé, ce qui, la plupart du temps, n'ajoute rien à ce qu'on croyait avoir compris. D'autre part, il faut, pour l'intelligence du « *style antique* », le placer dans son ambiance originelle, autrement dit se reporter en pensée à l'époque lointaine et mal connue à laquelle il fut écrit.

Le secours des commentateurs, jugé indispensable par quelques-uns, ne laisse pas cependant d'ajouter aux incertitudes. Il arrive en effet que les disciples dépassent ou dénaturent la pensée du maître, et que l'allégorie s'en-

lace de telle sorte à la doctrine qu'il devient malaisé de savoir où finit l'une et où commence l'autre.

Ces raisons nous font respectueusement saluer la mémoire des sinologues qui, les premiers, se sont efforcés de nous faire apprécier les œuvres classiques de la vieille Chine par des traductions en langues européennes.

Ils nous serviront de guides. Mais s'il nous arrivait d'adopter, dans l'étude qui va suivre, une interprétation différente de la leur, nous espérons qu'on voudra bien nous en excuser.

En effet, cherchant moins à réciter une leçon apprise qu'à faire œuvre originale, nous essaierons d'exposer aussi clairement que possible le résultat d'observations personnelles, poursuivies au cours d'une longue carrière en Extrême-Orient.

§

La langue chinoise écrite comporte une expression correspondant au mot français *Créateur*. Mais cette expression (*Tao-Hoá*) (1) peut signifier *ordonnance du monde*, ou encore *destin*.

Confucius ne nie pas formellement qu'il y ait un Dieu créateur, c'est-à-dire ayant tiré du néant toute chose visible ou invisible. Il ne dit pas non plus que ce Dieu soit impossible. Il l'ignore; ou, si l'on préfère, il fait comme s'il l'ignorait.

D'après la légende, ce qu'il a été donné aux sages de connaître de l'origine du monde provient d'une révélation.

L'empereur Phuc-Hi se promenant un jour au bord d'un fleuve, — le « Fleuve Jaune », dit-on, — en vit émerger un dragon-cheval portant sur son dos l'image de « *ce qui est étendu à l'extrême* » (*Thai-Cuc*). (Fig. 1 et 2.)

Grce à la puissance surhumaine de son génie, Phuc-Hi démêla le sens de cet emblème mystérieux.

Il se rendit compte qu'il représentait le chaos à l'épo-

(1) Ce terme, comme toutes les expressions chinoises qui vont suivre, est orthographié conformément à la prononciation annamite.

que où le fractionnement de la substance cosmique se prépare.

Et Phuc-Hi partit de là pour composer, par de savantes déductions, toute une série d'idéogrammes dont l'inter-



Fig. I

prétation contient à la fois l'art divinatoire et la philosophie de la Chine primitive.

Voici en quels termes les *Annales* font allusion à cet événement.

Le ciel produisit les choses spirituelles, et les sages en profitèrent.

Les opérations du Ciel et de la Terre sont caractérisées par un

grand nombre de changements et de transformations que les sages imitèrent (par l'intermédiaire du « Livre des Changements »).

Le Ciel répand ses lumières grâce auxquelles on peut conjecturer de la bonne et de la mauvaise fortune.

Et les sages, en conséquence, composèrent des interprétations emblématiques.

Le Hâ-Dô (2) leur fournit, en premier lieu, le plan (de la répartition des forces cosmiques), et le Lac-Thu (3) leur fournit ensuite l'écriture dont les sages surent profiter.



Fig. II

Il faut entendre que les sages dont il est ici question, ce n'est pas seulement Confucius. Ce sont aussi tous les philosophes qui l'ont précédé, et Phuc-Hi lui-même, qui régna sur la Chine de 2852 à 2737 avant notre ère.

§

On peut, d'après leurs théories, considérer les forces cosmiques comme des modes primordiaux de l'Energie appliquée à la Matière.

(2) Ha-Dô; littéralement « Fleuve-Tableau » ou « tableau (découvert au bord d'un) fleuve ».

(3) Lac-Thu'; littéralement « Rivière-Lettres » — Cette expression, comme la précédente, désigne un des schémas de la répartition des forces cosmiques.

Celle-ci est indestructible, et elle ne se renouvelle pas. Elle est seulement susceptible de varier ses aspects. On la nomme *Khi*.

Elle est animée d'une impulsion initiale, ordonnée une fois pour toutes, et qui est le *Ly*, ou raison suprême de toute chose.

Ce souffle de vie, ou énergie dirigée, s'unit à la matière pour constituer les êtres.

La substance cosmique, ou matière, est une; mais elle comporte, dès l'origine, deux allotropies.

L'une positive, lumineuse, émettrice, fécondante. Et c'est le *Du'o'ng*. La seconde, négative, obscure, réceptrice, fécondée. Et c'est le *Am*. De l'influx cosmique *Du'o'ng* procèdent le vent et la lumière. De la substance naturée *Am* procèdent la pluie et les ténèbres. Les deux triades : *Du'o'ng*-vent-lumière, et : *Am*-pluie-obscurité, constituent les « six effluves générateurs » (*Luc-Khi*).

Le *Du'o'ng* et le *Am* se mélangent et s'interpénètrent sans jamais se combiner. Le *du'o'ng* est présent dans le *âm* comme le feu est présent dans le fer rouge. Sous l'impulsion du Ly, le couple Am-du'o'ng a pris un mouvement giratoire qui engendra par coagulation et segmentations des microcosmes de plus en plus nombreux et compliqués.

Après quoi, par involution, ces microcosmes se résorberont et finiront par se confondre dans le chaos d'où ils sont sortis.

Mais le chaos ne s'anéantit pas. Il se condensera de nouveau, se partagera; encore une fois, il donnera naissance aux êtres, et... le cycle recommencera (4).

§

A l'origine, les deux principes *Du'o'ng* et *Am* étaient confondus dans un tournoiement énorme, virant de droite à gauche, mouvement qui s'opposait à leur segmentation.

Selon d'autres commentateurs, le Du'o'ng et le Am

(4) Confucius comparait la naissance, la vie, la mort et le renouveau des êtres répandus sur le monde au cycle indéfiniment renouvelé des quatre saisons.

n'étaient pas encore distincts l'un de l'autre et demeuraient dans un état d'inertie. Ils étaient comme une immense nuit sans astres; « la lune n'était que ténèbres et les saisons n'étaient qu'un hiver ».

Mais le *Ly* s'étant manifesté, le dynamisme naquit et



s'ordonna. Les formes se précisèrent et le mouvement giratoire du monde en gestation s'inversa. Et ce fut la fin de l'ère chaotique. Elle avait duré 129.600 ans.

L'iconographie sino-annamite figure les deux phases de la période chaotique par les symboles représentés dans les figures 3 et 4, et qui sont une projection sur le plan vertical des deux substances élémentaires en voie de condensation.

La giration leur donne des limites circulaires.

Ces idéogrammes représentent le « Chaos avant le fractionnement (*Thái cúc vi phân*).

La partie noire symbolise le principe *âm*, tandis que la partie blanche correspond à l'influx *du'o'ng*.

On remarquera dans chaque région une rémanence du principe opposé, figurée par un petit cercle; noir pour la région lumineuse, et clair pour la région obscure. Cela signifie qu'il ne peut y avoir de séparation définitive et complète entre les deux éléments primordiaux. Toujours, en conséquence, doit subsister l'amorce de nouvelles attractions entre ces deux pôles de noms contraires. Et cette amorce, c'est une parcelle infinitésimale de *âm* dans la masse du *du'o'ng*, comme c'est aussi une particule de *du'o'ng* dans la masse du *âm*.

Il est admis que la partie supérieure de chaque figure correspond à « ce qui se trouve au-dessus » (*thu'o'ng*), et que la partie inférieure correspond à « ce qui se trouve au dessous » (*ha*).

§

L'inversion du mouvement giratoire initial a eu pour effet d'amener le principe *du'o'ng* à reprendre sa position normale, qui est *au-dessus* du principe *âm* (fig. 5). Et cette poussée de droite à gauche s'exerça au travers et en pénétration de la masse du fluide passif.

Le fractionnement s'effectua comme le représente la figure 5. C'est la projection sur le plan vertical de trois sphères concentriques, composées chacune d'une quantité égale de chacun des deux principes cosmiques.

Mais en vertu d'une loi comparable à celle de la gravité, il y a au-dessus du plan de l'équateur deux hémisphères sur trois composés de fluide *du'o'ng*, clair, subtil, léger; alors qu'au-dessous, il n'y en a plus qu'un seul.

Cette figuration représente le « Chaos après le fractionnement » (*Thái-cûc-ki-phân*). Elle résume schématiquement la première des trois « ères cosmiques » (*tam-nguyên*), dont chacune est marquée par la prédominence d'une des trois « souverainetés élémentaires ». Ces trois

souverainetés (*tam-hoàng*) contiennent la préhistoire et l'histoire. Il y a eu, d'abord, la souveraineté du Ciel, puis celle de la Terre, puis celle de l'Homme.

Chacune de ces périodes, ères, ou règnes dure 129.600 ans (5).

La « souveraineté du Ciel » (*thiên-hoàng*) caractérise « l'ère supérieure » (*thu'o'ng-nguyên*). Le principe cosmique lumineux et subtil (*du'o'ng*) engendre l'air, puis le firmament et la voie lactée.

Le principe obscur et pesant (*âm*) forme par coagulation et gravité la Terre. En même temps, se déterminent les « six positions », savoir : le haut et le bas, l'avant et l'arrière, la droite et la gauche.

Puis, naissent les cinq éléments : minéraux, végétaux, eau, feu, terrains. Et enfin, les quatre saisons.

Durant cette période, pas de vie intellectuelle, pas de vie sensorielle. Seuls, se manifestent le dynamisme et l'âme végétative du monde.

La « souveraineté de la Terre » (*dia-hoàng*) caractérise l'ère intermédiaire (*trung-nguyên*). Des quatre saisons et des cinq éléments naissent les plantes et les fruits. Par sélection, le Feu engendre le Soleil, et l'eau engendre la Lune. Le Soleil ayant fécondé la Lune, les étoiles naissent (6), cependant que la terre engendre les cours d'eau et les brumes.

La vie sensorielle commence à s'ajouter à la vie végétative. Dans la « souveraineté de l'Homme », ou « ère inférieure » (*ha-nguyên*), apparaît l'être humain. Il naît dans la Terre « comme le poussin naît dans l'œuf (7) » ;

(5) Certains auteurs donnent cette période de 129.600 ans comme totalisant la durée des « tam-nguyên » — ou ce qui revient au même, des « tam- hoang », — dont chaque tiers serait alors de 43.200 ans. Cette opinion ne correspond pas à la signification du mot « nguyên » qui désigne une période de 129.600 années (V. plus loin).

(6) Encore aujourd'hui, les paysans annamites pensent que la fécondation de la lune par le soleil se continue au moment des éclipses et que des étoiles naissent de cette union.

(7) Selon le livre « Tông-ly » la terre est comparable au four d'un potier. De même que le potier tire des porcelaines de son four, de même aussi le Ciel tire de la Terre l'homme et toutes les forces animées en y traitant comme dans un four de potier le « âm » et le « du'o'ng ». D'autres récits de la vieille Chine comparent la Terre, suspendue dans le Ciel, au jaune d'un œuf de poule. Le firmament entoure la terre comme l'albumine entoure le jaune.

aussi les légendes nomment-elles le premier homme *Bàn-Cô* (littéralement : « Celui qui est en sûreté dans sa coquille »).

Ce personnage, au sexe incertain, se révèle dès l'origine comme un bâtisseur intelligent. Les vieilles images nous le montrent sous l'apparence d'un géant qui ouvre une brèche dans les rochers.

Il se sert pour cela d'un marteau et d'un ciseau. Et la brèche découvre un coin de ciel où brillent les astres. Aux

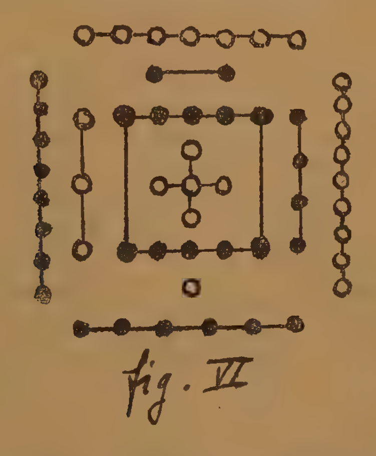


fig. VI

pieds de Bàng-Cô s'ébattent les *Tu'-linh*, qui sont : le Phénix, le Dragon, la Tortue et la Licorne, — autrement dit les « quatre efficacités intelligentes », — les quatre « Animaux-types », d'où dérivèrent les oiseaux, les poissons, les reptiles et les mammifères.

L'âme supérieure (*linh-hôn*) est enfin venue au monde. Et l'être humain possède les trois âmes; la spirituelle, dans sa tête; la sensible et sensuelle, dans sa poitrine; la végétative dans son ventre. A ces trois âmes, qui procèdent du *Du'o'ng*, s'ajoutent les esprits animaux, issus du *âm*, et qui sont au nombre de sept chez l'homme et de neuf chez la femme. Ce sont les *Via*.

Nous sommes actuellement dans la période que caractérise le règne ou « souveraineté de l'Homme » (*nhân-hoàng*). La partie spirituelle de l'homme se déve-

loppant au détriment de sa partie corporelle, la race humaine s'affaiblit chaque jour. Elle ira en s'étiolant jusqu'au terme des 129.600 années que doit durer l'ère inférieure (*ha-nguyên*). Sa disparition marquera la fin de la vitalité du monde, ou de « l'immense totalité qui s'ouvre et se ferme » (*nhât ca dai khai hap*). Après quoi, de nouveau, ce sera le « Chaos » (*Hôn-dôn*).

Les diagrammes 6 et 7 représentent la répartition de l'énergie cosmique au cours de l'ère intermédiaire et de l'ère de l'homme.

Il faut se garder de croire que ces représentations traduisent la conception ou la perception de formes quelconques, supposées ou réelles. Ce sont des symboles dans lesquels le blanc signifie l'influx actif, et le noir le principe passif. Tout au plus, pourrait-on dire que les courbes circulaires constituant les figures 2, 3, 4 et 5, expriment ou rappellent la giration chaotique, par analogie avec la rondeur d'une roue, ou encore avec l'orbe décrit par une pierre placée dans une fronde.

Il y aurait encore une erreur à considérer les figures 5, 6 et 7 comme figurant des mondes distincts. Elles figurent l'univers dans ses transformations successives; en l'espèce, dans les trois aspects correspondant aux Trois souverainetés.

On doit comprendre en les examinant que le *du'o'ng* et le *âm* sont répartis dans l'univers en quantités égales, mais qu'au cours de l'ère supérieure, le *du'o'ng*, plus subtil et léger que le *âm*, s'est accumulé dans *ce qui est au-dessus*, alors que le *âm* avait une tendance à descendre dans le *dessous du ciel*, ainsi qu'il a été dit plus haut. Pour ce qui est des deux derniers schémas, nous pensons qu'il convient de les considérer encore comme des formules fondamentales servant de bases aux combinaisons arith-

Fig. VIII



Bát-quái de Phuc-Hi

Fig. IX



Bát-quái de Văn-vương

métiques exprimant la répartition proportionnelle des éléments de signe positif et de signe négatif, ainsi que la direction des courants astraux et telluriques dans une manifestation donnée de l'énergie cosmique.

Pratiquement, la connaissance de ces formules et leur emploi permettaient de prévoir quand et comment agir pour être en état de résonance avec les forces naturelles, condition nécessaire au succès d'une entreprise. Le mot *divination*, généralement employé pour désigner ce genre de recherches, ne nous paraît pas exprimer exactement ce que prétendaient faire les sages de la Chine primitive. En effet, le résultat de leurs déductions était une prévision raisonnée de circonstances, une disposition intelli-

gente de facteurs choisis selon leurs aptitudes, plutôt qu'une divination du futur ou de l'occulte. On attribue encore à Phuc-Hi l'invention des diagrammes reproduits dans les figures 6 et 8. Il aurait interprété le sens du *Hà-dô* (fig. 6) en disposant, par groupes de trois, douze lignes continues, et douze lignes interrompues comme on le voit dans la figure 8. L'ensemble de ces huit trigrammes constitue le *bát quái* (littéralement huit diagrammes). Il était primitivement inscrit dans un cercle.

Fig. X



Bois sculpté Huê

Fig. XI



Argent ciselé Hà-nội

L'empereur Vàn-Vu'o'ng (1219-1122 av. J. C.) modifia l'aspect de ce symbole en inscrivant les *bát-quái* dans un octogone régulier. Cette disposition lui aurait été suggérée par l'examen des lignes que présente la carapace d'une tortue (8).

La figuration du *Lac-Thû* aurait pour auteur l'empereur Dai-Vû, qui régna de 2.205 à 2.197 avant Jésus-Christ.

Dans les diagrammes 8, 9, 10 et 11, les lignes continues

(8) Cette tortue (*quí*) serait la *testitudo geometrica*. L'iconographie la représente portant sur le haut de sa carapace un « coffret aux papiers précieux » par allusion aux travaux de l'empereur Van Vu'o'ng — en outre, la carapace stylisée par les peintres chinois, présente dans sa partie moyenne huit divisions rappelant, par leur forme, celles des *bát quai*. — Ces derniers sont encore disposés comme le montrent les figures 10 et 11.

symbolisent le principe *du'o'ng;* les lignes interrompues correspondent au principe *âm.*

§

Les trigrammes élémentaires de Phuc-Hi, combinés deux à deux, permettent la construction de 64 figures composées chacune de 6 lignes.

Ces hexagrammes, considérés selon la position de chacune de leurs six lignes relativement aux cinq autres, donnent lieu à 384 dispositions différentes. Quant aux points blancs et noirs du *Hà-dô* et du *Lac-Thû,* leur examen suggère des remarques essentielles qu'il convient d'exposer ici. Les 30 points noirs et les 25 points blancs du *Hà-dô* sont disposés de manière à figurer deux progressions de cinq termes chacune, et chacune de raison deux.

Les cinq termes de la progression noire sont pairs : 2, 4, 6, 8 et 10. On voit en effet qu'ils sont disposés par groupes de 2, 4, 6, 8 et 10 points noirs, reliés les uns aux autres par des lignes droites.

Les cinq termes de la progression blanche sont impairs : 1, 3, 5, 7 et 9. La disposition des points blancs qui les figurent est analogue à celle des points noirs; groupes de points réunis par des droites.

Si nous donnons le signe négatif à la progression noire et le signe positif à la progression blanche, la somme algébrique de leurs termes est égale à — 5 (— 30 + 25 = — 5).

Opérant de même pour les points noirs et blancs du Lac-Thu', nous obtenons une somme algébrique égale à 5 (25 — 20 = 5).

Nous remarquons ensuite que le total arithmétique des points noirs contenus dans les deux tableaux est égal à la somme des points blancs.

En effet :

$$25 + 25 = 50 \quad \text{et} \quad 30 + 20 = 50.$$

Les nombres 50, 30, 25 ont un diviseur commun qui est 5.

Par ailleurs, notons que le nombre des points blancs et le nombre des points noirs sont, dans les deux tableaux, comme 6 est à 5 et comme 5 est à 4.

Ces relations arithmétiques mettent en évidence le nombre cosmique par excellence, qui est 5.

Elles représentent encore que le couple *âm-du'o'ng* est réparti dans l'Univers de telle sorte qu'on retrouve toujours, en fin de compte, une quantité de *âm* égale à la quantité de *du'o'ng*.

En effet, nous trouvons, en réduisant les rapports à leur plus simple expression :

$$5 + 5 = 10 \quad \text{et} \quad 6 + 4 = 10.$$

Ce n'est pas tout :

Dans le *Hà-Dô,* les groupes de points sont disposés par couples; et il y a, en comptant de bas en haut, et de droite à gauche, quatre couples, le cinquième étant au milieu de la figure. Soit, en tout, cinq couples, qui peuvent être exprimés comme suit, en raison du nombre et du signe des points qui les composent :

$$1 - 6,\ -2 + 7,\ 3 - 8,\ -4 + 9 \text{ et } 5 - 10.$$

La somme algébrique de chacune de ces expressions est égale à 5. Leur total algébrique est :

$$-5 + 5 - 5 + 5 - 5 = 10 - 15 = -5.$$

Nous avons dit que ce nombre est le nombre cosmique par excellence. Nous remarquons, en effet : le Centre et les quatre régions de l'Espace, les cinq éléments, les cinq planètes, les cinq périodes (heure, jour, mois, année, cycle), les cinq couleurs, les cinq céréales, les cinq sons musicaux, les cinq viscères, les cinq saveurs, les cinq sens, etc..., etc... Mais le caractère le plus remarquable du nombre 5 est de symboliser l'instabilité de l'Univers. Expliquons-nous :

Le décalage constaté plus haut dans les proportions des points noirs et blancs pour les deux figures des ères moyenne et basse, est mesuré par 5 ($-30 + 25 = -5$, et $25 - 20 = 5$).

Ce déséquilibre, négatif dans le premier cas et positif dans le second, a provoqué le passage d'une ère à l'autre.

la prédominence des atomes négatifs dans l'ère moyenne appelant nécessairement une compensation en surabondance d'atomes positifs dans l'ère suivante.

Mais là encore nous n'arrivons pas à une position d'équilibre, à une stase définitive.

Il y a, en effet, carence de fluide passif : 20 atomes au lieu de 25, proportion initiale. Quant au principe actif, il n'a fait que récupérer ses pertes. Total algébrique des points noirs et blancs du *Hà-Dô* — 5. Total algébrique des points noirs et blancs du *Lac-Thu'* + 5. Son action s'annule. Tout est à recommencer (9).

Il y aurait bien d'autres remarques à faire; mais cela dépasserait le cadre de cette étude. Notons encore, toutefois, que l'interpénétration des principes *âm* et *du'o'ng* est symbolisée en intercalant les termes de la progression négative et paire, entre les termes de la progression positive et impaire.

On obtient alors la progression ordinaire des dix premiers nombres constituant la base de la numération chinoise.

Résumant ce qui vient d'être dit, nous considérerons que les trigrammes des *bát-quai* et que les couples du *Hà-dô* symbolisent les prototypes de toutes les évidences cosmiques, chaque prototype étant figuré par les ions et les électrons qui entrent dans sa composition selon une loi des proportions définies.

En combinant tous les signes considérés, on a dressé des tables conjecturales servant, en toute circonstance, de guide à l'activité humaine, à l'effet de l'accorder avec l'économie physique et métaphysique de l'Univers.

Il nous reste à examiner comment cette théorie a trouvé son application dans l'institution de fêtes, qui ne sont au

(9) *Le livre des Rites* explique en ces termes la succession cyclique des mois : Dans les 12 mois il y a, réparties en masse, 6 parties de *âm* et 6 parties de *du'o'ng*, qui involuent et induisent mutuellement sans interruption. Commentaire : le 10e mois n'a plus que 6 atomes de *âm*. Dans le onzième, il naît un atome de *du'o'ng* et la quantité de *âm* diminue d'un atome. — Dans le dernier mois, il y a 2 atomes de *du'o'ng* et 4 atomes de *âm*, dans le premier 3 atomes de *âm* et 3 atomes de *du'o'ng*, et la transposition continue de la sorte, par augmentation et diminution réciproque tout le long des années et des cycles.

fond que des mesures d'hygiène et de préservation sociale.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous donnons, dans la figure 12, la signification des trigrammes de Phuc-Hi, et nous allons dire un mot de l'année chinoise et des

Trigrammes	Nom chinois	Nom annamite	Significations	
☰	Khien	Hiền	Ciel, air ou firmament.	Puissance.
☱	Tui	Đoài	Eaux courantes.	Plaisirs.
☲	Ly	Ly	Feu, lumière ou soleil.	Élégance.
☳	Kan	Chấn	Foudre.	Mouvement.
☴	Sun	Tồn	Vent.	Pénétration.
☵	Khan	Khảm	Pluie, ou eaux stagnantes	Péril.
☶	Kan	Cấn	Montagnes.	Stabilité.
☷	Kwan	Khôn	Terre.	Justice.

Figure XII

périodes de temps ou révolutions sidérales composant le *nguyên*.

L'année civile chinoise (10) commence en même temps que la nouvelle lune la plus rapprochée du jour où le Soleil se tient au milieu de la maison céleste habitée par la constellation du Verseau.

Autrement dit, et par convention, le premier jour de l'année tombe 46 jours après le solstice d'hiver.

(10) Il s'agit, bien entendu, de l'année selon l'ancien style. La République chinoise a adopté le calendrier grégorien depuis 1912.

Une année de 12 mois lunaires étant trop courte de 10 jours et 21 heures, et, d'autre part, une année de 365 jours coïncidant imparfaitement avec l'année tropique, les Chinois ont admis que le 15e jour de chaque mois serait un jour de pleine lune, et qu'on rattraperait l'écart entre l'année tropique et une année de 12 mois lunaires en ajoutant, tous les trois et deux ans, un mois supplémentaire aux 12 mois existant.

En langue chinoise écrite, le mot signifiant *mois* et le mot signifiant *lune* sont représentés par le même caractère. Les mois sont désignés par leur numéro d'ordre, sauf le premier mois et le dernier, qui ont un nom spécial.

Nous avons vu que les nombres des points blancs et noirs du *Hà-dô* sont entre eux comme 5 et 6. Nous avons indiqué aussi quelques-uns des caractères de la préexcellence du nombre 5, et noté que les groupes de points blancs et noirs comportaient en tout 10 séries de points.

Ce dernier nombre est le double de cinq; multiplié par 6, il donne 60; et 60 multiplié par 6 donne 360.

Or, le carré de 360 est 129.600, qui représente, en années, la durée du *nguyên*. D'autre part, 60 est le nombre d'années contenu dans le cycle sexagésimal servant à déterminer les dates historiques en désignant une année par la place qu'elle occupe dans ce cycle, *luc giáp*.

Il y a relation entre le carré puissance et le carré segmentation de l'espace, — le second étant la figuration concrète du premier et représentant la surface terrestre inscrite dans l'orbe circulaire de l'horizon.

L'année étant supposée de 360 jours, l'ordre des révolutions cosmiques est le suivant :

129.600 années font 2.160 cycles ou un *nguyên*
129.600 mois font. . . . . . un *hôi*
129.600 jours font. . . . . . un *vân*
129.600 heures font. . . . . un *thê* (ou 30 ans)
129.600 *phân* font. . . . . un *niên* (ou année)
129.600 *li* font. . . . . . un *nguyêt* (ou mois)
129.600 *hào* font. . . . . . . un *nhât* (ou jour)
129.600 *ti* font. . . . . . . un *thöi* (ou heure).

§

Les fêtes instituées en raison de relations entre la nature et l'homme sont au nombre de cinq; savoir :

L'Ouverture des réjouissances.
La Lumière Pure.
La Fête du Cinq.
Le Milieu de l'Automne.
Les Deux Neuf.

L'Ouverture des réjouissances est au début de l'année, dont les six premiers jours sont consacrés à chacune des espèces d'animaux domestiques : poules, chiens, porcs, chèvres, buffles, chevaux. Le septième jour est consacré à l'espèce humaine et le huitième aux céréales. Conséquemment, on tire, d'après l'aspect du ciel et la qualité de l'Air, des pronostics sur la bonne condition des récoltes, des hommes et des animaux domestiques pendant toute l'année.

« Le Septième Jour », dit le *Livre des Annales du Pays de Xo,* si le Ciel est pur et l'atmosphère calme, on en peut déduire que les hommes seront en bonne santé pendant toute l'année. »

Un raisonnement analogue est applicable aux espèces vivantes autres que l'homme; et lorsque arrive le jour concernant chacune d'elles (11).

Si les présages sont favorables, on se congratule et on festoie joyeusement; d'où le terme « Ouverture des réjouissances » (*Kai-ha*).

La fête de la « Pure-Clarté », qui commence soixante jours après la première nouvelle lune de l'année, com-

(11) D'une façon générale, est réputé malsain ou toxique tout accident contraire à l'harmonie naturelle. Un dicton conseille de s'abstenir rigoureusement des substances ou animaux-phénomènes suivants : alcool de riz ayant longtemps mijoté dans une bouilloire de cuivre; une tranche de foie de bœuf doublée d'une tranche de foie de buffle: une tortue à trois pattes, un poisson sans écailles; une chèvre unicorne; une crevette sans moustaches; un chien syndactyle; une anguille jaune qui s'érige comme un serpent; une poule dont le plumage est coloré des 5 couleurs; un cheval blanc, à tête noire; un crabe borgne de naissance, une anguille tachetée.

porte pour les hommes un pronostic analogue. Si le temps est favorable, tout le monde sera bien portant. Comme c'est aussi une période de renouveau (5-22 avril), il est indiqué de remettre en état les tombes des ancêtres, aussi bien par respect pour la mémoire des défunts qu'en témoignage d'une ardeur nouvelle à continuer la vie qu'ils ont transmise.

« Rendre grâces aux vertus de ceux qui nous ont précédés, ensuite nous réjouir de vivre (pour les imiter) (12) », enseignent les Rites, à propos de la fête de la « Pure clarté » (*Thanh-Minh*).

Avec la fête du Cinq, appelée aussi fête des Deux Cinq, apparaît une préoccupation d'un caractère plus scientifique.

Le nombre cinq dont il est ici question correspond au rang du mois et au numéro d'ordre du quantième. C'est, en effet, la fête du cinquième jour du cinquième mois.

« La fête du 5e jour du 5e mois, écrit le commentateur annamite Tru'o'ng-vinh-Ky, est celle du milieu de l'année et, en quelque sorte, un second jour premier de l'an. »

Cette discrimination du milieu de l'année ne s'explique pas très bien et, en tout cas, manque de précision. Toujours est-il qu'à cette époque la queue de la Grande-Ourse est censée toucher aux régions méridionales de la voûte céleste, ce qui, paraît-il, fait craindre des épidémies, par prédominance d'un influx cosmique chargé de principe *âm*. En conséquence, il est prescrit de boire des tisanes dépuratives et vermifuges. En outre, et pour se préserver du mauvais air, il convient de suspendre aux portes des effigies représentant soit un homme, soit un tigre, et fabriquées avec les feuilles de l'armoise de Chine. Le nom sino-annamite de cette fête est *Doan-ngo* ou *Trùng-ngû*, ce qui signifie « Fête du mois de Ngo » (13) ou « Dualité du Cinq ».

Une pratique assez curieuse, à laquelle lá « Fête du

(12) « Tru'o'c là cam tu'c tô-tiên,, san là an-uông cho'i-boi', vui-ve » disent les Annamites.

(13) La lettre chinoise « ngo » désigne le cinquième mois. C'est en effet la cinquième dans la série des douze caractères servant à déterminer les dates.

Cinq » a donné lieu, consiste, pour ceux qui souffrent de maux d'yeux, à regarder le soleil à l'heure de midi. Ils clignent fortement des yeux, ce qui ne saurait surprendre, et sont guéris ensuite, ce qui vraiment est extraordinaire.

La fête du « Milieu de l'Automne » (*Trung-thu*) doit coïncider avec la pleine lune du huitième mois (8-23 septembre). La lune est alors plus belle et plus brillante qu'à toute autre époque de l'année. Si radieuse et si pure, même, que l'empereur Minh-Hoàng (713-756 apr. J.-C.) eut la fantaisie d'y aller voir.

Grâce au concours d'un très habile magicien et astrologue nommé La-Công-Viên, qui changea son bâton en une échelle allant jusque dans la lune, Minh-Hoàng put accomplir cette prodigieuse ascension. Il en rapporta la musique et les figures du *Ballet des Fleurs*, divertissement inspiré par les danses et les chants des Immortelles qu'il avait contemplées là-haut.

Quand il fait beau, cette nuit du quinzième jour du huitième mois, les récoltes seront bonnes. Si la lune est trouble, une partie de la moisson sera perdue. Le désastre sera total si la lune reste cachée derrière les nuages.

Nous retrouverons des mesures inspirées par les vertus de l'influx cosmique dans la fête de la « Dualité du Neuf » (*Trùng-Cûu*). Neuf est le nombre de la Plénitude, et sa qualité impaire l'associe au principe *du'o'ng*. Le jour consacré à ce principe est donc le neuvième jour du neuvième mois. Le vulgaire a brodé là-dessus une historiette. Il s'agit d'un homme qui, averti de l'excellence de l'air des montagnes et des vertus de la camomille associée à un vermifuge à base de *boymia rutæcarpia*, tira sa famille et lui-même hors du danger de maladies contagieuses et graves qui sévissaient alors.

Selon d'autres annalistes, cette époque de l'année étant celle des inondations, il est à propos de gagner les lieux élevés et d'y camper. Comme il faut bien se distraire un peu en attendant que tout danger soit écarté, on se réunit entre amis pour manger et boire.

Quoi qu'il en soit, l'origine de cette fête est fort ancienne et remonterait à l'époque où régna sur la Chine la dynastie des Hán (206 av. à 220 apr. J.-C.). On a tout lieu de croire qu'elle fut, au début, une véritable ordonnance d'hygiène préventive, prescrivant aux habitants de certaines régions malsaines ou périodiquement menacées d'inondations, de se réfugier temporairement sur des hauteurs, à l'abri des crues et dans un air salubre.

§

Des auteurs ont qualifié de naïve, voire même d'absurde la mythologie dont s'agrémentent ordinairement les conceptions de la cosmogonie chinoise.

A notre avis, ces adjectifs ne sont pas de mise. Et nous n'avons pas le droit de tourner en ridicule une vision de l'Univers qui ne manque ni de poésie ni de grandeur et dont l'ornementation, faite de légendes et de contes, a diverti pendant des siècles des centaines de millions d'hommes.

Remarquons en outre que les idées des sages de la vieille Chine, quant à la physique générale du monde, présentent plus d'une ressemblance avec les théories scientifiques modernes. Et admirons la prudence de ces souverains d'autrefois, qui, tour à tour guerriers, astronomes, thaumaturges et bâtisseurs de villes, eurent le suprême mérite de donner à leurs peuples le sens de l'ordre, le respect du savoir et le goût de vivre.

LOUIS CHOCHOD
Professeur principal honoraire
du Service de l'Enseignement en Indochine.

DEUX INSTINCTS ET LEUR JEU DANS LES PASSIONS DE L'AMOUR

—

Je crois que si l'on veut comprendre quelque chose à ce phénomène surprenant, le fait de vivre, il faut d'abord se replier sur soi-même et oublier ce que l'on sait. Ayant d'abord extirpé de notre champ toutes ces plantes adventices, méditant dans notre domaine, nous pourrons étudier notre personne à loisir, sans faux témoin, et recueillir des indices qui nous permettront de dire en quelle sorte d'aventure on nous a jetés. On entre dans le monde par la porte du moi.

Pour la table rase, tous nos gens sont d'accord, mais dès qu'ils apportent quelque chose, les voilà qui s'entredéchirent. Nous, pour le moment, nous n'apportons rien. Nous ne sommes pas des philosophes.

Nous n'apportons rien, mais repliés comme je l'ai dit, nous nous observons. Et que voyons-nous? Bien avant l'éveil de la raison, qui est la mère des philosophes et la source de leurs chicanes, des instincts. Des instincts qui déjà gouvernaient l'enfant et commandent aux hommes, des plus niais aux plus savants. Là, point de querelle, l'instinct nous tient tous; et, devant lui, nous nous sentons également dociles. On l'éduquera; on l'atténuera; la civilisation, et la raison aussi, lui donneront plus de souplesse, mais jamais on ne l'extirpera, car il est une partie de notre personne. Pour le déceler, nous l'étudierons tout à l'heure dans l'amour qui, plus ou moins, saisit tous les hommes, de sorte que ce sera le meilleur moyen de l'exposer en pleine lumière. L'homme est un animal rai-

sonnable, mais d'abord un animal. D'abord ne signifie pas ici primauté dans l'importance, mais dans le temps. Nous sommes, en naissant, des animaux sans raison qui apportons ces instincts. Ils nous suivront toute la vie, et parfois bousculeront tout, par une offensive dont les plus habiles ne seront pas exempts. Ce savant s'est laissé prendre : il aime. Il pose là, comme un bagage inutile en cette occurence, sa science avec ses théories, préfère soudain cet œil noir au suffrage des académies, se dépouillant de sa raison, dans une hâte fébrile, et bientôt de ses vêtements, le tout pêle-mêle, et suit l'instinct. La nature ne lui permet pas de bouder les sentiments qu'elle mit en lui et le contraint à sa loi, jusqu'aux sommations de l'épiderme. Il existe au portail gauche de la cathédrale de Lyon un petit bas-relief montrant Aristote, à quatre pattes, portant sur son dos une fille plantureuse, à califourchon, qui l'oblige à des caracoles. Voilà qui est plein d'observation et de vérité. Aristote, philosophe de profession, plante là ses raisonnements quand c'est l'heure, pour l'instinct qui le mène, et, sans se cabrer, prend la suite et galope aussi.

Je ne dis pas que la raison soit moins naturelle que les instincts. Nous sommes composés des uns et de l'autre. Mais comme ils sont venus les premiers en date, réservons-leur, ainsi qu'à l'avant-garde, la primeur de notre enthousiasme. Et puis, tandis que la raison argumente, réfute, ergote, ratiocine, l'instinct, tout droit, nous saisit franc et dru et chacun s'entend sur son pouvoir, de sorte que chaque homme le reconnaissant en lui, par la force des choses, nous pouvons cheminer plus longtemps sans nous battre. Nous avons bien le temps de commencer les disputes quand la raison s'en mêlera.

Ainsi nous débuterons par le plus bas, le moins noble, et ce qu'il y a de mieux inséré dans l'animalité, comme une fondation dans la terre, pour nous élever ensuite vers les hautes sphères. On ne commence point le bâtiment par le faîte. La vérité est un couronnement et une récompense. Peut-être viendra-t-elle à son heure, pour l'achevée perfection de notre bonheur, mais nous y allons par une

progression lente qui serait bien inutile si d'abord, en trois points, la raison pouvait nous démontrer le vrai sans conteste. Nous sentons bien que notre nature est plus complexe; on ne la contient pas avec la faible borne des syllogismes, et pour le bonheur la science est vaine, comme disait déjà le vieux Nicole :

La plupart des sciences humaines sont si peu de chose en elles-mêmes, et elles contribuent si rarement au bonheur de l'homme, que l'on est aussi heureux de les ignorer en les méprisant que de les savoir en les estimant; il n'y a que la vanité et l'opinion des hommes qui y mettent du prix.

Suivre la nature, disaient les anciens. Et nous plaçant à l'origine, nous trouvons deux instincts. Nous les décèlerons chez l'enfant où déjà ils jettent leur gourme, et dans l'amour qui leur est une occasion de nous tirailler de mille façons et de nous tarauder jusqu'à la moëlle; mais traçons d'abord en quelques traits leur portrait.

Disant que c'est le fondement de tout, il faut ici nous interroger, ou, mieux, deviner dans le silence les mouvements de l'être qui trahiront son essence. Il y a deux instincts. Nietzsche les a définis dans l'*Origine de la Tragédie*, sans en tirer tout le parti possible pour la conduite de la vie. Il aboutit aussi à des conclusions contestables sur l'histoire de la littérature grecque; mais il a pénétré, ce jour-là, jusqu'au fond de l'âme. Et nous n'en démordrons point. Il y a deux instincts, qui sont l'instinct dionysien et l'instinct apollinien.

Monde de l'excitation dionysiaque qui nous plonge en l'univers, nous incorpore au tout, dans une ivresse indicible! Et monde apollinien du rêve calme, qui suscite les images de cet univers comme autant de symboles d'une beauté supérieure. Deux mondes opposés et deux joies différentes. Je sors, la nuit tombée, dans la ville bruyante et illuminée, et je ne sais quel enthousiasme s'est emparé de moi, quelle ardeur dans cette foule, comme autrefois, tel autre jour, dans l'océan déchaîné. Mais l'autre matin, j'ai pénétré sans désir dans la campagne rayonnante qui m'est apparue, dans son immo-

bilité, comme un tableau. Ainsi deux instincts nous commandent. Mais il faut encore les définir.

L'ivresse dionysienne était venue du fond des âges; les dieux de l'Inde nous ont montré sa puissance, et l'orgie des barbares. Silène et le chœur de ses compagnons cèdent à l'exaltation qui les emporte dans le mouvement universel. Les barrières sont abolies; toi, moi, tous nous nous mêlons dans le retour à l'Un-primordial. Voici la danse. Et ces autres barrières sont tombées aussi, celles de la civilisation, car cet élan nous a portés au sein même de la nature éternelle et féconde. Et voici la musique, l'art sans lignes, qui monte du gouffre comme la vibration des choses et la palpitation des âmes initiées. C'est par l'analogie avec l'ivresse que nous comprenons le mieux cet état dionysiaque, cet élan de l'âme qui participe au tournoiement des forces de la nature.

C'est, dit Nietzsche, par la puissance du breuvage narcotique que tous les hommes et tous les peuples primitifs ont chanté dans leurs hymnes, ou bien par la force despotique du renouveau printanier pénétrant joyeusement la nature entière, que s'éveille cette exaltation dionysienne entraînant dans son essor l'individu subjectif jusqu'à l'anéantir en un complet oubli de soi-même.

Mais le bondissement effréné mène au désespoir, car la lassitude est au bout. Silène découvre à ses compagnons l'affreux abîme, et Nietzsche rappelle sa réponse au roi Midas qui lui demandait ce que l'homme devait préférer :

Race éphémère et misérable, enfant du hasard et de la peine, pourquoi me forces-tu à révéler ce qu'il vaudrait mieux pour toi ne jamais connaître? Ce que tu dois préférer à tout, c'est pour toi l'impossible; c'est de n'être pas né, de ne pas être, d'être néant. Mais après cela, ce que tu peux désirer de mieux, c'est de mourir bientôt.

Alors surgit le monde des apparences apolliniennes, plein de beauté, de sérénité, le monde de la pondération et de la libre aisance dans les mouvements. Le rêve s'oppose à l'ivresse. La vie est un rêve, et le rêveur ne veut

pas détruire cette illusion; ce rêve, il veut le rêver encore et toujours. Détournons-nous avec effroi du chœur bachique parce qu'il faut vivre. Un autre instinct est en nous. Les Grecs ont enfanté les dieux; ils ont trouvé la ligne harmonieuse des temples et des statues au regard lointain. Joie supérieure. La douleur elle-même, transfigurée par l'illusion apollinienne, apparaît sous l'angle de la beauté. Homère chante, les héros passent, les dieux vivent dans la splendeur éblouissante du rêve olympien, et comme l'élan dionysien se traduisait par la musique, le rêve apollinien aboutit à l'épopée et aux arts plastiques. Encore une fois, il faut vivre, et la nature atteint son but. A son tour, cet instinct, victorieux de l'autre, a soumis les choses à son rythme.

Ainsi la vision apollinienne, l'instinct de l'ordre et de la mesure, est le remède de l'instinct dionysien. Mais, comme nous le verrons, ce dernier joue son rôle. C'est par un abandon à ces deux instincts, dirigés comme un attelage bien conduit, que nous avancerons dans la vie. Il y a une nécessité de la contemplation, mais du vertige aussi. C'est le rêve et l'ivresse, la mesure et l'excès, l'ordre et le déchaînement; l'homme en tant qu'individu, qui se garde et domine, et l'homme qui s'élance et se fond dans le Tout; la vision de celui qui embellit le monde et le bond de celui qui se mêle à ses forces. Apollon, dieu de la forme. Dionysos dieu du vin. On dit souvent : l'homme est double, en le voyant tiré en deux sens et parfois déterminé par une impulsion secrète. C'est ici qu'il faut chercher la solution de cette énigme. Et ces deux instincts sont l'un et l'autre, et tour à tour, nécessaires à l'existence. Mais si le dionysien nous donne le plaisir, l'apollinien est la condition du bonheur. Nous ne pouvons ici que définir sommairement, mais je voudrais faire sentir à quel point ces notions sont pleines de sens et touchent au plus intime.

L'amour est le champ clos où les deux instincts, dans un jeu captivant, s'ébattent. Ils revêtiront, en cette occurence, une apparence particulière, mais ce sont toujours, costumés pour cette lutte, ces deux mêmes ins-

tincts. S'il est bon de les montrer, avant tout, dans cette première métamorphose, c'est que nul homme n'est à ce point abandonné du sort qu'il puisse ignorer cet avatar. Chacun, à quelque moment, le connut, au moins sous sa forme rudimentaire.

C'est encore pour la même raison que l'amour joue un si grand rôle dans la littérature et le théâtre. L'art est fait soit pour communiquer à autrui un peu du souffle dionysien qui soulevait l'auteur, soit pour montrer une partie de la réalité sous l'apparence spéciale qui constitue la vision apollinienne de cet auteur. Mais peu de personnes sont capables de ces mouvements ou de ces regards dans l'esthétique. A la bonne heure, si vous parlez d'amour! Sous ce déguisement, les deux instincts se sont déjà fait connaître à tous de longue date. L'esthète comprend, la midinette aussi; ce professeur au Collège de France et le petit commis de mon épicier. Les auteurs ont adopté ce langage parce qu'il est universel. Moindre effort et facile audience.

Parmi les innombrables écrivains qui ont traité de la métaphysique de l'amour, on peut réserver une place spéciale à Schopenhauer et à Stendhal. Les descriptions de ces auteurs, les théories dont ils les enjolivent, chacun à sa manière, ont obtenu un succès qui n'est pas épuisé. Le idées de Schopenhauer surtout sont devenues classiques. C'est qu'il est allé très avant dans l'analyse de cette passion; plus que Stendhal, assez superficiel au bout du compte, et qui gâte tout avec des historiettes surannées. Aucun d'eux, quoi qu'il en soit, n'a saisi le jeu complet des deux instincts, l'alternance de leur triomphe et leur mutuelle répercussion. Schopenhauer ne décrit que le dionysien et ne pense qu'à lui, sans le nommer, bien entendu, l'appelant de cet autre nom qu'on peut adopter : le génie de l'espèce. Stendhal voit surtout l'apollinien, en fait une assez bonne peinture sous le nom de cristallisation, mais papillonne un peu, se perd dans les détails et oublie l'autre, cette poussée dionysienne dont traitait Schopenhauer.

Ainsi le mérite et la raison du succès de ces deux au-

teurs est d'avoir démêlé le rôle de l'un des instincts. Mais leur insuffisance tient au peu de cas qu'ils ont fait de l'autre. Ils n'ont pas vu cette action réciproque et ce jeu qui nous empoigne là comme ailleurs. La vérité de leur écrit résulte de ce qu'ils ont suivi l'un des côtés de la nature en ses moindres contours, fidèles à cette notion d'intinct, mais ils ont oublié que les instincts vont par paire et, n'en décrivant qu'un, ils nous donnent une ébauche qui tient du système, un peu loin de la vie plus complexe et palpitante.

A la base de tout, il faut placer l'instinct dionysien. Ici, cette force qui nous pousse à la fusion dans le Tout, cette ivresse sacrée qui s'empare de notre être, nous porte vers un autre être qui nous apparaît, au moins pour un temps, comme la personnification du but suprême de cette ruée dans l'Un-primordial. La nature poursuit un objectif, qui est la création d'un troisième être; aussi Schopenhauer donne-t-il à l'instinct dionysien un nom assez bien approprié lorsqu'il l'appelle le génie de l'espèce. Il aurait pu montrer ce même instinct agissant dans tous les animaux. En définitive, le résultat à obtenir est toujours la fusion de deux éléments qui en forment un troisième.

A l'état brut, tel est, dans l'amour, l'instinct dionysien. La raison de cette ivresse est la procréation de l'être futur, pour l'éternel renouveau de la vie. L'homme y a mêlé beaucoup de complications et d'abondants embellissements, mais, ce faisant, il sert le dessein de la nature qui, elle-même, dans les autres espèces, emploie les mille roueries d'une malice inépuisable pour parvenir à ses fins.

On pourrait écrire tout un livre sur ces stratagèmes, souvent empreints d'une intense poésie, et parfois terribles ou répugnants pour nos yeux d'hommes. Ceux qui étudient les mœurs des insectes parlent tout au long des procédés de l'amour, comme si la raison d'être des animaux sur la terre était de se perpétuer et comme si le but de la vie était le maintien de la vie. Les papillons, dans les champs, noués deux à deux, portés par ces quatre ailes au gré du vent, ivres et accolés, tournoient de fleur

en fleur. Cependant les libellules, demoiselles impondérables, s'arrêtent au bord du ruisseau, dans le mystère des branches qui les soustraient à la flamme de midi pour la rencontre de l'amant dressé sur ses pattes antérieures, vers qui elles tendent, comme une offrande, la large cuirasse bleue de leur corps effilé. Mais la mante, épouvantable ogresse, se retourne vers le mâle, pendant l'union, et le mange, tandis qu'il s'acharne, amant-cadavre! Elle renouvelle avec d'autres, jusqu'à sept fois, ce carnage et ces noces. Certains animaux, comme le taureau, vont droit au but dans un bond tout bref qui est bien l'image non d'un plaisir trop rapide qu'ils attendent, mais de cette force irrésistible et plus puissante qu'eux, qui les pousse. Et d'autres, comme les grenouilles, s'attardent dans un embrassement qui se prolonge plusieurs semaines. Les tortues même s'y hasardent et grimpant sur la partenaire, avec leur carapace, se tiennent là tant bien que mal, quinze jours durant. Dédaignant ces laborieux et laids cavalages, les poissons aiment à distance, et solitaire, le mâle féconde, dans la profondeur des eaux, les œufs de la femelle, puisqu'il faut malgré tout que le vœu de la nature s'accomplisse. Mais les plus poétiques amours ne sont-elles pas celles du ver-luisant? Ver véritable, la femelle brille et désire dans la nuit, se cache comme par pudeur, mais garde éclairée sa lampe et brille d'autant plus qu'elle désire. Pourvu d'ailes, le mâle, dans l'obscurité, volette et cherche. Ils se rencontrent, mais après l'amour, comme un flambeau dans un lendemain de fête, toute lumière s'est éteinte.

— Eh quoi, me disaient en rougissant d'ingénus tendrons! Est-ce l'amour? Que parlez-vous de grenouilles et de vers-luisants : Tristan et Isolde, Roméo, Héloïse, Pétrarque...

— Oui c'est l'amour. J'entends bien que ce n'est pas tout l'amour, mais c'en est le fondement, l'origine de cette passion, la force première qui nous y jette. Sans cette force, Tristan n'eût pas fait le moindre cas d'Isolde et Roméo, sans doute, eût pris Juliette pour ce qu'elle était peut-être, une petite sotte. Bossuet parle quelque part des

« ordures de la génération ». Mais, M. de Meaux, vous en vîntes. Sans elles, où serait votre génie? Et ne sont-elles pas le cortège obligatoire d'un sacrement? « Croissez et multipliez », a dit le Christ. Ne faisons pas tant les dégoûtés; l'appel du sexe est la condition et le premier temps de l'amour. Son excès nous mène à la luxure qui est, je le crois, le plus universel des vices. Parmi les sept espèces de dérèglement dont l'Eglise a fait les sept péchés capitaux, la luxure occupe en effet la place éminente. Quatre d'entre eux tiennent à une prépondérance anormale de l'instinct apollinien plus ou moins déformé. Qu'est-ce en effet, tout au moins par un certain côté, que l'instinct apollinien, sinon l'individu s'affirmant en face de la nature, cherchant à marquer sur elle son empreinte? Et tel est évidemment l'orgueil. L'avarice trahit aussi cette affirmation de l'individu s'annexant une portion du monde, qu'il convoite et happe sous le nom de richesses. Pareillement, dans la colère, l'homme s'impose et veut tout plier à sa loi. Et l'envie est le désir de la domination d'un autre.

Les trois autres vices, au contraire, procèdent de l'instinct dionysien. Bien loin d'affirmer l'individu, ils tendent à le dissoudre et le replongent dans les forces universelles. Telle est la paresse où l'homme, au fil des jours, s'abandonne et laisse tomber, comme en l'effilochant, une énergie qui décline. La gourmandise ou l'ivresse ou l'abus des stupéfiants se rattachent tellement à l'instinct dionysien que certains de ces noms sont les meilleurs termes dont on peut se servir pour le définir en comparant. Mais la luxure, instinct dionysien lui-même sous l'apparence du génie de l'espèce, la luxure est la plaie que nous portons tous, le démon familier qui nous lancine, une vieille et incommode connaissance. Elle est tellement accolée à nous qu'elle peut être une occasion de fierté. Les femmes cèdent à don Juan et le bruit de sa luxure fait son prestige auprès d'elles. Et cette mère qui se désolera si son fils est ivrogne ou paresseux, sourit seulement à ses premiers succès, indulgente à des excès qu'elle avoue avec une fatuité charmante, si on la pousse un peu sur ce ter-

rain. La plupart des hommes penchent vers l'un ou l'autre excès, mais ignorent les autres. Tel est paresseux, mais n'est pas avare. J'en sais qui, un peu mous, ne connaissent pas la colère. Mais aucun n'est exempt de la luxure. « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » Le Christ n'aurait pas pu, pour un autre péché, prononcer cette parole. S'il se fût agi d'un avare, beaucoup se seraient levés pour jeter la pierre, au premier rang les prodigues. Bien loin d'être paresseux, certains déploient une activité qu'on voudrait calmer. Mais la luxure nous tient tous, non pas seulement comme une seconde nature, mais comme la nature elle-même, s'impose à celui-ci par des actes, chez cet autre par des désirs impérieux ou confus, car chacun s'y est complu, ne serait-ce qu'en son for intérieur, et beaucoup, toute la vie, s'en pourlèchent. A tel point que Freud a pu bâtir toute la psychanalyse sur les commentaires qu'il fait de cet instinct, qu'il appelle la *libido*, et les refoulements que nous lui opposons. Mais chez lui cela tourne à l'obsession, comme la mauvaise plaisanterie d'un érotique qui réduit toute la psychologie aux proportions de ces anecdotes germaniques et un peu sales. N'importe, la plupart de ses observations sont justes; son tort est de ne pas voir autre chose. D'autant plus qu'en amour, l'instinct dionysien n'est pas toujours cette libido, souvenir plus ou moins atténué du rut, mais souvent aussi une sorte d'état d'âme musical, une perception sans objet défini, tout à fait comparable à l'inspiration qui précède, chez l'artiste, l'idée poétique et l'engendre. C'est là peut-être le secret de cette trouble analogie qu'on trouve à certaines musiques qui inversement créent en nous, surtout chez les femmes, une certaine disposition amoureuse.

Une des phases de ce sentiment encore vague, et comme à l'état de promesse, a bien été décrite par Schopenhauer, lorsqu'il nous montre « le sérieux profond, inconscient, avec lequel deux jeunes gens de sexe différent qui se voient pour la première fois s'observent l'un l'autre ». C'est ce qu'il appelle la méditation du génie de l'espèce. Méditation dont le résultat déterminera le degré de leur

inclination et de leurs désirs. Souvent un détail aperçu s'insinue, bientôt s'impose et choque, interrompant là ce muet colloque. D'autres fois, l'examen nous satisfait et la porte s'ouvre à l'instinct apollinien dont le rôle commence à cet instant, comme nous le verrons tout à l'heure. Mais il ne faut pas perdre de vue que le but de la nature n'est pas la satisfaction de l'individu; seule compte pour elle la propagation de l'espèce. Peu lui importent les considérations morales ou sociales; l'instinct agit pour le troisième être, et ne connaît rien d'autre. C'est sans doute pour cette raison que l'homme, dans cette première méditation, sera bien plus rebuté par une infirmité du corps que par la disgrâce du visage. L'anomalie du squelette, des jambes trop courtes, la gibbosité, l'empâtement des chairs déjetées, détournent l'instinct qui redoute la difformité de l'être futur, au lieu qu'un laid visage, si le corps est sain, ne nuira pas à la vigueur de cet être. Sans compter que l'instinct apollinien, construisant son mythe, donnera vite à ce visage un beau masque.

Ainsi le dionysien, pour l'accomplissement du vœu de la nature, jette l'homme dans une aventure qu'il redoute, parce qu'il a souvent horreur, surtout hors du mariage, de cette procréation vers quoi l'a conduit une force intérieure. Il s'étonne ensuite et s'en veut, regrette de n'avoir pu prolonger ce plaisir éphémère, honteux d'avoir été dupe et plein de dégoût, au moins pour un temps, déçu par ce mirage et fourvoyé dans ces chimères. Nous pensions nous fondre dans le Tout et nous nous retrouvons en face de nous-mêmes. Les bêtes connaissent ces nausées. *Post stuprum animal triste.* Encore plus mal partagée que d'autres, la race canine nous en étale parfois, comme en un miroir déformant, la caricature grotesque, image de certaines unions humaines, où l'ancien désir est devenu le lien de l'écœurement. C'est qu'il est dans la nature de l'instinct dionysien de nous conduire à la tristesse par la satiété. Rappelons-nous la sagesse de Silène : « Race éphémère, il vaudrait mieux n'être pas née. » C'est aussi que la fin de notre vie ne peut pas être de nous dissoudre dans l'immense univers. Car se dissoudre,

c'est bien le résultat poursuivi par cet instinct. Dans l'acte sexuel, ce n'est pas seulement sa moitié que cherche le corps, mais le grand Tout, l'Un-primordial dont il est séparé, où il retourne, où il se porte de toute la force de son désir pour s'y mêler. Le dionysien nous plonge au sein de cet élan vital de Bergson, dans ce vaste courant qui va « d'un germe à un autre germe par l'intermédiaire d'un organisme développé, comme si l'organisme n'était qu'une excroissance, un bourgeon que fait saillir le germe ancien travaillant à se continuer en un germe nouveau ». Mais si toutes les parties se réunissent dans le Tout, c'est l'anéantissement de l'individu qui pourtant veut vivre, obéissant à sa loi pareillement impérieuse.

Premier temps. L'amour naît d'une poussée dionysienne qui nous pénètre comme une force plus puissante que nous et nous projette vers un autre être. Comme tout ce qui est dionysien, cet excès nous mène à la satiété et au désespoir.

Alors entre en scène l'instinct apollinien, dont maintenant le rôle commence. Il travaille sur ces premières données dionysiennes et prend la parole dès la méditation du génie de l'espèce. Schopenhauer n'a pas assez vu cette nouvelle action, trop obsédé par son idée, et trop occupé surtout de la faire entrer dans son système du monde. Il n'a pas assez marqué non plus que ce génie de l'espèce n'est qu'un aspect d'une tendance plus générale, l'instinct dionysien. Enfin, négligeant par trop l'ouvrage de l'instinct apollinien, c'est tout l'amour humain qu'il frustre. En effet, par ce deuxième instinct, presque inconnu des autres animaux, l'homme rehausse l'amour et le différencie du sentiment anonyme des bêtes. L'exigence de l'individu ennoblit sa chimère.

Ainsi le dionysien tout seul n'est que le plaisir, l'amour digne de ce nom résulte de ce que nous y ajoutons par l'apollinien. Beaumarchais fait dire au comte Almaviva : « L'amour n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire. » Oui, autour de ce fait, l'ardeur au plaisir, nous imaginons les mille chants de cette épopée

qui véritablement, pour nous autres hommes, est l'amour. Le début de ce travail de l'apollinien a bien été défini par Stendhal sous le nom de cristallisation. Il n'y a guère que ce passage à retenir de son livre sur l'amour; pour le reste, il se perd en anecdotes le plus souvent courtes et pourtant longuettes où, sous des noms supposés, il se peint en des traits moins saisissants qu'il ne pense.

Aux mines de sel de Salzbourg, dit-il, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, on le retire, couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants; on ne peut plus connaître le rameau primitif. Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Pour cette cristallisation, l'apollinien travaille donc sur les éléments qui lui sont fournis par les premières données dionysiennes. Nous l'avons vu en le définissant, l'instinct apollinien, cet autre génie qui nous force à rêver, construit pour nous l'apparence du monde et nous le fait voir sous l'angle de la beauté. De même que le dionysien s'exprime par la musique (ce qui est encore une explication de cette affinité certaine entre l'état musical et la disposition amoureuse), de même, l'apollinien aboutit au mythe et à l'épopée. Homère, l'artiste apollinien par excellence, transforme tout ce qu'il voit et transpose les faits sur le plan de l'héroïque. En amour, considérant son objet, le mirant avec intérêt, l'esprit aux aguets, toute notre âme aux écoutes et bâtissant notre mythe, nous sommes tous de petits Homère. Il ne faut pas dire comme le sec Voltaire : « C'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. » Il y a là bien plus que l'imagination, le deuxième instinct qui nous mène, une force de la nature, la moitié de notre âme, le divin pouvoir qui nous est donné de construire, là comme ailleurs, le mythe nécessaire. La méditation première n'est donc pas seule-

ment, comme le croit Schopenhauer, la pensée du génie de l'espèce supputant la possibilité du troisième être, mais l'exigence de l'individu se promettant un délice. « Quel plaisir si je pouvais... » et le roman va son train, ce roman du cœur dont parle Almaviva.

Dès le début, deux conditions sont nécessaires pour que nous puissions en vivre tous les chapitres. Il faut que la réussite soit possible, mais nous devons pourtant douter qu'elle le soit. L'espoir sans la certitude. L'impossibilité décourage l'instinct apollinien, qui se détourne vite et cherche d'autres proies. On n'aime pas la reine, à moins qu'on ne soit Fersen pour qui la possibilité s'entrevoit, mais le commun ne saurait s'y attacher ou c'est la folie. Le spectateur n'aime pas l'héroïne de cinéma, inaccessible pour lui, mais il s'y intéresse seulement pour trouver, dans cette vision, la force apollinienne qu'il appliquera peut-être à d'autres qu'il saurait atteindre. Mais il faut aussi le doute, car si l'impossible étourdit l'apollinien et brise dès le début son ardeur, la certitude lui donne une tâche trop facile qui le consterne aussi, parce qu'une réussite soudaine le laisse inactif et inutile.

De part et d'autre, dans cette rencontre, dans l'homme et dans la femme, l'apollinien commence donc à besogner, avec des nuances cependant, car, le plus souvent, c'est lui qui attaque, elle qui se défend, de sorte qu'elle doit nourrir la confiance en laissant pressentir une réussite; pourtant elle doit retarder cette réussite par les perplexités indispensables à la cristallisation. Mais nous ne leur apprendrons pas ce manège, qu'elles connaissent mieux que nous.

Les animaux ne sont pas complètement étrangers à ce phénomène; de nombreuses espèces préludent par des caresses, agréable combat qui est une véritable parade amoureuse, mais ces jeux diffèrent en un point des nôtres, « pour ce que le rire est le propre de l'homme ». Voyez ce couple d'amoureux qui se décochent à l'envi des traits dont ils s'amusent, se lutinent par de charmantes brimades, par les ripostes de petits brocards et mille tours plaisants dont ils façonnent leur mythe. Sou-

dain, s'ils en viennent à l'acte, le rire cesse. C'est qu'ils ont passé de l'apollinien au dionysien. Le dionysien ne rit jamais, trop près de la souffrance. Et l'animal, en amour, ne connaît guère que le dionysien.

L'homme, dans l'apollinien, se meut à l'aise. C'est ici son domaine propre et la force qui l'élève au-dessus de la bestialité. Si cet instinct n'était point, quelle pauvreté serait notre amour! Mais il nous permet de construire l'image devant laquelle ensuite nous nous prosternerons. La personne aimée n'a été qu'un prétexte, le mythe est notre ouvrage. Comme dit Pascal, « on n'aime jamais personne, mais seulement des qualités ». Encore n'est-il pas certain que ces qualités existent; nous les voyons, cela suffit. De là la signification profonde de cette scène où Shakespeare montre Titania follement amoureuse de Bottom portant une tête d'âne. « Nous n'aimons que ce que nous créons », dit Valéry. Et Chamfort nous rapporte ce dialogue : « Ce que j'aime en vous, dit le soupirant... » « Si vous le savez, je suis perdue, interrompt la dame. » Elle sent bien que c'est en lui qu'il faut chercher le principe de cet amour et pas en elle. On eut bien raison de comparer l'amour à ces auberges espagnoles où l'on ne trouve que ce que l'on apporte. Ce que l'on croit a bien plus d'importance que ce que l'on sait; aussi la possession est-elle une grande épreuve pour l'élaboration du mythe, et le mariage pour l'amour.

Pour parachever notre ouvrage, nous prenons partout des indices et non seulement dans la personne élue, mais dans tous les événements de notre existence. Nous mêlons celle que nous aimons à tout ce qui nous arrive et tout nous est bon pour en extraire les qualités que nous lui donnons. Un visage taciturne évoquera, par opposition, la grâce de l'autre. Une robe nous plaît, c'est Elle que nous en revêtons. Une auto s'éloigne de la ville, nous y montons avec Elle, pour cette fraîcheur qu'on pressent vers la forêt qu'on devine. Un enfant trébuche; « comme je la relèverais et avec quelles caresses, si c'était Elle! » Un navire lève l'ancre : « Ah! partir... aller là-bas vivre ensemble! »

Tous les événements contribuent à composer notre épopée. Mais que dire de la personne même ! Les défauts tournent en qualités comme le malheur physique se transmue en piquante séduction. L'excessive maigreur permute aussitôt et devient sveltesse. L'obésité même est accueillie comme la joie dans l'abondance. Un certain balancement dans la démarche a pu fixer des destinées et il y a des folies qu'on a faites pour un petit grain vers la bouche. Une jeune fille que je connus, laide suffisamment, se fit aimer pour sa voix si musicale, complétée d'un rire en mineur fort particulier, qui se répercutait, s'amenuisant en dissonances. Le rire surtout était prenant et je le trouvais ainsi sans tomber dans le délire, comme fit son mari qui ensuite se lassa de ce concert; mais cela, c'est une autre histoire.

Le mythe est tellement notre ouvrage qu'à vrai dire il n'est même pas nécessaire absolument que l'objet de l'amour existe. Des traits que nous prendrons de côté et d'autre pourront suffire pour une idole imaginaire. Ce sera comme une émanation d'abord un peu vague, le météore de l'éternel féminin. A la première occasion, nous plaquerons tous ces appas sur une femme qui en recueillera le bénéfice. Ce sentiment n'est pas rare.

Beaucoup, privés de femmes et longtemps sans en voir, l'ont éprouvé pendant la guerre. J'avais tenté de le décrire dans un poème que j'ai détruit, mais le premier vers, le seul que j'aie retenu, m'obsède encore :

Ces doux et féminins gestes, je les revois...

Chateaubriand a bien parlé de cet état d'esprit :

Je me composais une femme de toutes les femmes que j'avais vues. Cette charmeresse me suivait partout, invisible; je m'entretenais avec elle comme avec un être réel, elle variait au gré de ma folie.

Rien autant que la solitude ne favorise la formation de ce mythe, et c'est elle que Chateaubriand recherchait à Combourg. L'homme qui aime se plaît à la retraite parce que là rien ne le gêne et qu'il peut tout à loisir bâtir, selon

son idée, sans qu'aucune nécessité de la vie réelle ne l'arrête. De là vient que la grande passion est attisée par l'absence. L'éloignement de l'objet nous rejette alors dans cette solitude qui véritablement nous embrase, au lieu que l'amourette, où le mythe est à peine formé, s'éteint vite par l'absence, petite flambée qu'on n'alimente pas d'un sarment qui pétille et tombe. Mais dans l'amour vrai, l'esprit, s'il est solitaire, se replie et s'écoute; alors, l'apollinien, fébrilement, s'occupe. Aussi deux êtres qui seraient toujours ensemble, à chaque instant de toute leur vie, ne pourraient pas s'aimer. Le réel parviendrait à les asservir. Aimer, ce n'est pas observer un autre, c'est s'entendre soi-même. C'est oublier les caractères qu'on a constatés pour y substituer les qualités qu'on désire. C'est en ce sens que les amants sont des poètes. Et s'ils fuient le monde, c'est comme l'artiste évite le vulgaire, pour qu'on ne détruise pas le beau dessin qu'ils ont fait. Ils ont pour lui des délicatesses de sensitive.

Dans la haine, le mythe est pareil, mais retourné pour ainsi dire. La cristallisation se fait dans le sens de la répulsion. Le courant, dirait-on, comme en électricité, est négatif. Mais positif et négatif, les deux peuvent coexister dans le même individu, pour un même objet, se remplacer l'un l'autre en s'inversant par des coups subits, comme un courant alternatif. C'est exactement ce qui se passe dans la jalousie. Il y a, se dit-on, un bonheur pour eux dont ils m'écartent! Et de cette idée naît un deuxième mythe, hostile celui-ci, qui se greffe sur le premier. La jalousie est donc une lutte de deux mythes con traires. Et parce que ce combat affermit leur vigueur, dans l'exercice de leur puissance, la jalousie renforce l'amour.

Parfois la lutte s'engage, non pas entre deux mythes comme dans la jalousie, mais entre un mythe et la raison. Celle-ci, froidement, comme elle sait faire, constate l'insuffisance de la personne aimée, mais l'apollinien, par quelque détour, suscite et développe des qualités secrètes, d'autant plus captivantes que le charme opère dans le mystère de notre for intérieur comme l'attrait d'un culte

dont nous serions le seul initié. Je sais, se dit-on, qu'elle me rendra malheureux, mais j'y tiens. Il y a beaucoup de chances pour que le mythe soit vainqueur de la lucidité; et puis un autre mythe vient en renfort et nous montre tous ces défauts corrigés par nous, dans l'avenir. Je saurai bien la transformer, se dit-on encore. Et, devant ces deux alliés, le bon sens se retranche pour reparaître sans doute, mais quand il est trop tard.

Deuxième temps. Mis en éveil par le dionysien, l'instinct apollinien travaille et construit son mythe autour d'une qualité vraie ou fausse. Ce sont les premiers chants de l'épopée.

Mais les plus beaux contes nous lassent s'ils se répètent; nous souhaitons de nouveaux épisodes. L'ennui, dit-on, naquit de l'uniformité; il ne faut donc pas que l'apollinien, notre auteur, se repose et radote. Nous disions que, pour commencer son ouvrage, le doute, avec l'espoir, lui était nécessaire. Parvenus à ce point de notre aventure, de nouveaux doutes seront très utiles, habilement insinués par l'adversaire, c'est-à-dire la personne aimée. Malgré tout, il est bien rare qu'après une période plus ou moins longue, on n'assiste pas à cet essoufflement de l'apollinien un peu surmené. Parfois il n'en peut mais, tourne court et se porte ailleurs; c'était une amourette; d'autres fois, c'est un repos seulement, l'arrêt avant la reprise. Le plus souvent, cette phase est marquée; on peut l'appeler le desséchement.

Troisième temps. Au bout d'une certaine période, il se produit un desséchement du mythe, un sommeil, si l'on veut, qui lui est salutaire parce qu'il y prend de nouvelles forces.

Mais comment le guérir de cette lassitude? Il faut ici nous souvenir de la grande loi du balancement. Les deux instincts, disions-nous, doivent à tour de rôle entreprendre leur effort, étant le remède l'un de l'autre. On pourrait décrire le charme exquis de ce va-et-vient, philosophie de l'escarpolette; pour le moment, disons seulement que notre mythe amoureux se rénovera dans sa vitalité pre-

mière par l'apport de données dionysiennes qui seront le prétexte de nouvelles cristallisations. A ce moment, rien n'égale la vue même de l'objet pour susciter cet élan. L'absence favorisait la formation du mythe, et son développement dans l'amour bien enraciné; la présence est au contraire presque nécessaire pour combattre le dessèchement. Si en outre, à ce moment, la personne aimée se montre suffisamment rouée pour compléter par quelques doutes l'influence de sa présence, non seulement la reprise est certaine, mais c'est l'affolement d'un bond.

Il faut donc toujours de nouveaux mythes pour prendre la place de ceux qui meurent. Et c'est le sens du mot profond de La Rochefoucauld : « La constance en amour est une inconstance. » Et encore : « L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister que par un mouvement perpétuel. » Ce mouvement, c'est le tour que nous faisons des qualités réelles ou fictives. Lorsque nous sommes un peu excédés de celle de ces qualités qui, dans le premier moment, nous exaltait, l'esprit, à son propos, ne s'échine pas et comme, dans un repas, les mets succèdent à d'autres, cherche ailleurs quelque aliment plus savoureux. C'est tant mieux si cette qualité nouvelle, qui nous ravit, se découvre dans la même personne; de sorte que l'homme qui aime est volage aussi, mais trouve à la même source les raisons diverses de son extase ondoyante. Ainsi notre mythe, qui renaît de lui-même, très puissant dans le début, nous exauce; mais peu à peu, à mesure que l'aliment se fait plus rare, nous jetons de-ci de-là quelques regards. Il faudra que sans relâche on nous aiguillonne. Où trouver ces qualités de fraîche date qui pourront nous tenir en haleine? L'entreprise n'est point de tout repos : les amoureux, comme à la porte de l'enfer, n'ont pas laissé toute espérance, mais du moins toute quiétude.

Quatrième temps. Par un phénomène de balancement, il faut qu'au moment du premier desséchement l'instinct dionysien intervienne à nouveau pour favoriser la rénovation du mythe à propos de nouvelles qualités.

Vains efforts cependant; le tour s'achève et l'amour termine son évolution par la mort, à moins qu'il ne som-

bre dans l'habitude ou se transforme en amitié, ce qui est possible et constitue sa plus belle fin, quoique assez rare. Mais en tant qu'amour, sa mort est certaine.

Cinquième temps. La série des qualités étant épuisée, c'est la mort de l'amour. Tout amour a une fin parce que les qualités nous lassent toutes et que les mythes aboutissent à des dessèchements successifs. Et d'autre part, les qualités, même imaginaires, sont en nombre limité.

Voici donc la deuxième illusion de l'amour. La première était de croire, sous l'impulsion dionysienne, que nous pourrions nous confondre avec un autre être, et nous nous retrouvions, un peu penauds, avec nous-même. On ne retourne pas à l'unité, ou bien c'est la mort. Et de là, sans doute, cet attrait de la mort pour bien des amants, ce goût de mourir ensemble, comme s'ils sentaient que la fureur dionysienne nous conduit au dégoût, par l'impossibilité où nous sommes de la satisfaire, et que la mort est notre seul chemin pour le retour à l'Un-primordial.

Mais leur deuxième illusion consiste à croire à l'éternité de leur amour. Inéluctable vient au contraire le dernier dessèchement du mythe que plus rien ne rénove. Point final du conte. Ainsi chacun des deux instincts nous conduit, dans l'amour, à une calamité qui lui est propre. Fait de deux grandes illusions, l'amour, et c'est sa fatalité, nous rejette dans une double déception. Il n'y a pas lieu de le prendre au tragique. Le temps de l'amour passe avec la jeunesse et nous avons, pour sortir de cette zone dangereuse, plusieurs portes vers des refuges fort acceptables. L'une même nous fait entrer dans une région bien plus enviable, nous le verrons tout à l'heure. Ce qu'il faut marquer, pour le moment, c'est la fin certaine de l'amour. Si des amants l'ignorent encore, c'est qu'ils n'ont pas assez vécu pour la connaître; pourtant chacun voit, sur eux, cette épée. Mais encore une fois, si l'on sait vivre, la situation est moins funeste qu'on ne pense.

Pour essayer de prolonger l'amour, il est inutile de faire appel à la loi du balancement d'un instinct à l'au-

tre. Valable pour le cours de toute une vie, cette règle, qu'on peut nommer la philosophie de l'escarpolette, ne vaut en amour que pour combattre les dessèchements successifs de notre mythe, mais non pas ce dessèchement final qui survient fatalement lorsque la série des qualités est terminée. En d'autres termes, le balancement d'un instinct à l'autre nous offre, tout au cours de la vie, une source inépuisable de mythes sans cesse jaillisssants, mais dans l'amour, où l'on voudrait restreindre l'action des deux instincts aux limites d'un individu, la source des mythes, plus ou moins vite, se tarit.

Avant d'examiner comment nous pouvons nous tirer de ce mauvais pas sans trop de mal, il convient de noter au moins quelques-unes des différentes espèces d'amour. Ces variétés, qu'on pourrait nuancer à l'infini, sont la conséquence des diverses méthodes employées par l'apollinien, plein de ressource et de caprice, pour former son mythe. Parfois il s'abstient presque absolument et laisse agir le dionysien; c'est l'amour physique qui, véritablement, s'il n'est que cela, démarque assez bien celui des pourceaux. D'autres fois, pressé d'en finir, il déblaie les obstacles, nous conte tout d'un trait sa première fable et d'un choc l'imprime en nous; c'est le coup de foudre. Chez certains, le goût d'aimer les tient plutôt que l'amour. C'est qu'au premier dessèchement l'apollinien ne cherchera pas à rénover son mythe par la découverte d'une qualité nouvelle dans la même personne, mais le transposera selon les hasards du chemin. Chez d'autres au contraire, cette source des mythes, qui sourdent et renaissent l'un de l'autre, paraît inépuisable pour un même objet, et c'est la passion, l'amour d'Héloïse, celui de Tristan. L'enchaînement des mythes est ici très puissant, du moins pour un temps. C'est cet amour dont chacun, dans sa vie, a rêvé quelque jour, mais la nature s'est montrée aussi avare de ce don que de l'inspiration des poètes; il y faut d'ailleurs la même puissance d'évocation.

La différence des civilisations peut apporter aussi bien des variétés à cette action de l'apollinien. Les primitifs, bien que ne l'ignorant pas, s'en embarrassent peu, et vont

droit au but. Mais les mœurs, en s'affinant, la compliquent. Au temps des précieuses, le souci de cette complication devint une maladie de l'esprit, et ce n'était point une sinécure que de montrer de beaux sentiments. « D'abord, comme dit Molière, on pousse le doux, le tendre et le passionné », puis le soupirant tire cet aveu qui fait tant de peine. « Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements et ce qui s'ensuit. »

Les romantiques, dans un autre genre, ont imité ces belles manières; mais aujourd'hui, nos amoureux se hâtent. Ils ne se perdent pas dans les bagatelles et leur mythe est souvent simplet. Ils accordent leurs âmes sans boursouflure sur le ton cavalier de l'amour-camarade.

Ah! ils sont loin de la *Guirlande de Julie!* Mais pour mon goût, je les voudrais plus complexes dans leur manège et mieux léchés, car si la carte du Tendre était un excès, les bourrades aussi, du temps des cavernes.

D'autres nuances procéderont de la tendance générale de chaque peuple. La littérature française a toujours été un peu misogyne, et depuis le plus lointain moyen âge. C'est sans doute qu'en amour le Français, plus que l'Allemand ou l'Anglais, se montre sensible au dionysien, c'est-à-dire au côté sensuel. Nous avons tous plus ou moins, inavouée peut-être, et comme à l'arrière-plan, mais nous avons tous un peu cette conception du « contact de deux épidermes » de Chamfort. Ainsi, moins attentifs à l'élaboration du mythe, nous n'avons pas élevé la femme sur un si haut pavois.

Si maintenant nous considérons les nuances qui proviennent de la différence des sexes, il est aisé de démêler pour quelles raisons l'amour, très souvent, paraît une lutte. C'est qu'un éternel malentendu divise les sexes. En amour, comme ailleurs, la femme est plus dionysienne et l'homme plus apollinien. Sans doute il se trouve en des corps d'hommes des esprits féminins; et l'inverse, quoique plus rare, peut se rencontrer. Mais en gros, c'est

ainsi. Les conséquences de ce contraste sont assez graves et contribuent pour une bonne part à donner à l'amour l'aspect d'un combat; et, si l'on y joint le sentiment de la faiblesse chez la femme et de la force chez l'homme, on peut expliquer toute la conduite des deux partenaires.

Plus dionysienne, la femme s'abandonne davantage; elle se *donne* plus complètement et se sent plus près du génie de l'espèce. Ceci est d'ailleurs le vœu de la nature, qui ne paraît désirer que le troisième être. Après la naissance, il faut encore que la femme donne ses soins à cet être, et même le nourrisse. L'homme au contraire a joué son rôle; non sans doute au point de vue social, mais physiologiquement, s'il obéissait au seul instinct dionysien, il pourrait presque chaque jour procréer un nouvel être, donner ainsi la vie à des centaines d'enfants. Pas la femme. Il est donc dans la nature de celle-ci de s'attacher davantage; elle est pour ainsi dire plus mêlée au nouvel être, d'autant plus qu'ayant le sentiment de sa faiblesse, elle désire la protection de l'homme, et non seulement pour elle-même mais aussi pour cet enfant, plus faible encore. Ainsi, la femme, qui plus entièrement s'est abandonnée, vit beaucoup plus dans le présent; elle est plus près du réel.

L'homme, plus apollinien, se donne moins parce qu'il est dans la nature de l'apollinien de s'affirmer comme individu. Il est donc plus égoïste. Et en même temps il vit moins dans le présent, en ce sens qu'il sait mieux construire ses mythes. Pour cela, dans le cours de la vie, il sait enregistrer l'événement et le fondre, en un tout, avec la masse de ses connaissances antérieures. De là ces grands mythes, plus spécialement son œuvre, comme la justice, la science, constructions de l'apollinien, instinct de l'ordre (1). La justice, par exemple, est bien plus éloignée de la femme, qui, toujours, consciente ou non, voudra la faire plier dans un sens ou dans l'autre, selon sa sympathie ou sa répulsion.

Il suit de là que l'homme assigne à son existence d'au-

(1) Ce mot mythe est employé ici dans un sens un peu particulier.

tres buts que l'amour. Il est bien rare que, pour lui, l'amour, ou la procréation, soit la grande affaire. La vie est plus vaste; à ses yeux sa mission est plus haute. « L'homme, dit Nietzsche, est fait pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier. » Etre ce délassement, elle qui s'est donnée toute et s'est offerte, voilà ce qu'elle n'acceptera jamais. Rude malentendu, grief éternel!

Même chez les mieux douées, ce caractère de l'être qui vit dans le moment présent paraît à leur insu. Elles cèdent sans respect à cet élan qui les jette. Leur littérature n'est pas le savant édifice d'un art réfléchi, mais la clameur inspirée de la Pythie, quelquefois le cri de la bête, marquant toujours l'emprise de l'instant qui flotte et non la synthèse; comme ce style de Colette qui épouse la forme des choses, les enlace, s'y insère amoureusement dans une caresse chaude, animale; ou cette poésie de Mme de Noailles qui s'épand comme un fleuve, accumule les épithètes et les bouscule, telle une force de la nature, se gonfle de chevilles pour attester les pâmoisons, s'alourdit dans un long ramage de fausses bucoliques et roule, dans sa coulée, des scories comme celle-ci : « mes pieds pareils à des miroirs (2) ». N'importe, çà et là, trop rarement, passe un vers impérissable, parce qu'en un trait l'inspiration a pu se condenser. Mais bien vainement, parce que l'auteur est trop femme, on souhaite de trouver plus souvent, parmi ce tumulte, l'agencement de l'esprit qui gouverne.

Cet abandon au moment présent explique aussi la réussite de la femme dans des genres secondaires qui précisément exigent cette aptitude, comme la lettre ou la conversation. Il fallait être femme pour écrire les lettres de Mme de Sévigné. Voltaire, dans ses lettres, conte des anecdotes pour remuer des idées, Mme de Sévigné pour savourer, une deuxième fois, l'instant vécu. Quant à la conversation, les femmes y excellent. Le monologue interminable de Mme de Noailles était si prenant que les assistants s'y attachaient, bouche bée. Elle jouissait de

(2) *Le Cœur Innombrable*, « L'Image ».

cette stupeur charmée, et cependant s'épuisait à ce jeu. Plaisir fugace, ô bacchante! Vous entriez, ô dionysienne, avec cette démarche un peu dansante qui déjà, dans un remous, disposait en cercle autour de vous les assistants, bientôt subjugués par les inflexions d'une voix que vous saviez conduire! Et dans ce petit fracas de votre puéril despotisme, comme vous haussiez votre masque intelligent de jeune Bonaparte! Quelle indigence pourtant que ces triomphes d'une heure qui vous tuaient, alors qu'il fallait conserver votre force pour ordonner cette œuvre que vous n'avez pas écrite! Mais c'est la tâche éternelle du mâle. Dur contraste : elle se livre, lui se garde.

Cependant, comme ce don d'elle-même est plus complet, leur abnégation nous dépasse. Elles sont capables d'un dévouement souvent impossible à l'homme, pétri d'égoïsme. Il faut ici nous incliner.

De là aussi leur fidélité. La femme est plus fidèle. J'entends que beaucoup ne le sont pas, mais leur infidélité, le plus souvent, résulte d'une déception. Aussi je trouve la loi du divorce, en Uruguay, pleine d'observation psychologique. Là-bas, paraît-il, l'homme doit fournir d'excellentes raisons pour divorcer; la femme n'a rien à dire : elle n'aime plus, voilà tout. Si c'était l'inverse, le danger du divorce serait beaucoup plus grand; mais on redoute moins ces facilités chez la femme. En effet, il y a bien des chances pour que l'amour non contrarié, chez la femme, soit durable. Elle s'est donnée sans esprit de retour et ne se reprendra que par représaille. Si elle connaît, dans la suite, d'autres amours, elle les façonne selon le modèle du premier. Lui, plus apollinien, commence volontiers d'autres mythes, comme un faisceau lumineux qu'on fait mouvoir sur d'autres objets. Il n'a pas, comme incrusté dans la chair, ce besoin de fidélité et cette ardeur dans la soumission qui les possèdent à ce point que, si elles font métier de se donner à tous, il leur faut garder en elles-mêmes une place inviolée pour le seul don qui compte, le don à l'être qui les domine. Cet homme personnifie, pour elles, la revanche de la fidélité.

Trait dominant de la femme, l'abandon dionysien au

moment présent, qui l'asservit à la mode, souci fébrile et transitoire, explique aussi son illogisme. Il n'y a point là de contradiction avec son attitude de fidélité. Elle est plus fidèle que lui, mais plus illogique. Et dans sa conduite journalière, elle ira volontiers, toute à l'instant, comme un oiseau qui becquète, oubliant son attitude antérieure. L'homme, au contraire, tient à honneur de suivre une ligne moins brisée et s'efforce de relier sa pensée du moment aux conceptions qui l'ont précédée. Aussi est-il plus dissimulé en ce sens qu'il est capable, surtout en amour, de persévérer dans un long mensonge parce qu'il se maîtrise. On voit des vieillards enfin calmés, très dignes, achever une existence traversée de passions qui furent toujours contenues sous un visage impassible, dont ils composent maintenant une vénérable figure pour les portraits de famille. Une femme se serait trahie mille fois. Car la femme, qui vit dans l'instant, est impulsive et se découvre. Son attitude, sa voix, les gestes, surtout son regard, tout la montre. Elle connaît cette faiblesse et cette franchise involontaire qui, pour nous, la transperce. Et c'est la cause de ses mensonges, sa seule arme, beaucoup plus fréquents que les nôtres, mais qu'elle ne sait pas soutenir. Ce ne sont pas ses paroles qu'il faut écouter; la vérité est dans ses yeux.

Si maintenant nous considérons à la fois les deux partenaires au début du jeu, et si nous étudions la manière dont ils se comportent, selon le sexe, dans ces premiers engagements qui déjà sont un combat comme tout ce qui touche à l'amour, nous les voyons pareillement poussés l'un vers l'autre par cet élan dionysien qu'ici nous appelons désir; mais l'apollinien chez l'un et chez l'autre prend une nuance différente. Chez l'homme, le mythe est plus puissant qu'en la femme, au moins dans le commencement. C'est d'abord que l'homme est plus apollinien et que le mythe est le produit de l'apollinien. Mais c'est aussi que l'homme est l'attaquant; le moindre indice de consentement chez l'attaquée deviendra pour lui une preuve d'amour et le jettera dans l'espoir. Confinée dans la défense, la femme ne peut pas se livrer à de si

faciles interprétations, car cet assaut ne prouve rien, n'étant d'abord que la règle du jeu, et pouvant être aussi le déportement d'un dépravé ou le passe-temps d'un plaisantin. Plus apollinien, l'homme a plus de tendance à s'individualiser. Il s'affirme et d'autre part, se sentant le plus fort, c'est lui qui régente. Elle, sans doute aussi le désir l'a saisie; mais, plus assujettie au dionysien, elle devine, dirait-on, l'amertume inéluctable que le beau mythe, plus lent à se former, ne lui dissimule pas encore. Cette frayeur s'augmente encore du sentiment de sa faiblesse, et d'autant plus qu'elle sait bien que cette offre qu'elle fera d'elle-même sera le don total. Elle a donc plus de crainte parce qu'elle est moins aveuglée par le mythe et redoute une aventure qui pour elle, beaucoup plus que pour lui, elle le sent bien, sera la grande affaire. Elle suscite alors des obstacles, se réserve, se retire et l'apollinien, moins pressé de bâtir sa fable, impose sous une autre forme son exigence, se souvenant qu'il est aussi l'instinct de l'ordre. Et c'est la pudeur. La pudeur est un obstacle que suscite l'instinct apollinien de l'ordre pour arrêter le dérèglement dionysien des sens. Mais la pudeur s'atténue à mesure que le mythe se façonne.

Quant au dionysien, il prend aussi en chacun d'eux, selon le sexe, une apparence différente. La femme, dont le désir est de devenir la chose de l'homme qu'elle aime, accorde aux sens moins d'importance dans le début de l'amour. Elle offre en effet tout son être et, dans cette fusion, elle sent bien que le physique est secondaire : c'est plus tard qu'elle y pense et il n'est pas rare, dans la suite, qu'elle y pense trop. L'homme suit une évolution inverse. Moins complet, le don de lui-même est d'abord physique; mais le mythe, à mesure qu'il se développe, épure son amour. Il va de la volupté au sentiment; elle, du sentiment à la volupté.

Quoi qu'il en soit, chacun espère, dans l'autre, la naissance du mythe; mais comme on n'est jamais sûr que précisément le mythe se forme, et comme on peut toujours redouter ensuite qu'il dévie ou se dessèche, il faut

l'imposer, et c'est la raison du combat. Le langage courant ne s'y trompe point, qui parle toujours de conquête. Lorsque l'adversaire montre sa faiblesse, même au prix d'une souffrance, c'est un point qu'on marque, et l'on triomphe. Mme de Noailles l'a décrit dans un de ces vers fulgurants qui surgissent hors de la pâte, un peu molle, du reste. La paix, dit-elle,

La paix qui m'envahit quand c'est vous qui souffrez...

La Rochefoucauld pensait à cette interversion cruelle de l'humeur amoureuse lorsqu'il écrivait que, « si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié ».

Mais je viens d'écrire ce mot d'amitié qui sonne doux à l'oreille. La mort de l'amour, disais-je, est certaine. Il y a, pour lui, diverses manières de sombrer, dont plusieurs sont assez vilaines et sans poésie. Souvent, après le desséchement final, l'ardeur dionysienne, qui n'est pas épuisée, fournit des matériaux pour d'autres mythes. Un amour chasse l'autre. Une nouvelle aventure commence. D'autres fois, le desséchement s'étend, dirait-on, à l'âme tout entière; on n'aime plus, on n'aimera plus. Tout crûment. Il est assez rare qu'on en vienne à cette extrémité, et les choses s'arrangent ordinairement dans un compromis qui n'est pas très beau. Il naît une habitude où chacun prend ses aises; le désir de ne pas trop gêner s'explique par la volonté que l'on a de n'être pas gêné. C'est la terne commodité qui rend la vie supportable et fait le charme de la plupart des familles unies. Mais si l'amitié vraie succédait à l'amour, quelle renaissance! Est-ce possible? Certains le nient. Qu'est-ce donc que l'amitié?

Deux âmes s'accordent, on ne sait pourquoi, mais les corps ne veulent pas se mêler. C'est un amour d'où quelque génie bienfaisant aurait enlevé tout ce qui tient à l'animalité et cette concupiscence qui fait notre malheur; un amour épuré qui n'a plus cet élément trouble que la chair apportait. Exquis sentiment sans cruauté, si pacifique et velouté! Union bien plus noble et plus intime, parce qu'elle est venue sans combat, comme deux fleuves

qui se confondent : harmonieuse aussi parce que ce ne sont pas des contraires qui s'affrontent, mais les semblables qui, s'étant reconnus, se joignent. En effet, l'amour est possible, mais il n'y a point d'amitié si les goûts, les pensées ou l'éducation ne marquent pas quelque affinité des âmes. Aussi l'amitié vraie est-elle moins aveugle et plus subtile que l'amour.

Non pas, bien entendu, que les deux instincts n'y aient aucune part, mais sans la frénésie de la bête, et l'intellect n'en est pas bouleversé. Ici la poussée dionysienne n'est pas le délire sauvage du génie de l'espèce, mais ce désir un peu plus confus, pourtant délectable et comme onctueux, qui nous porte sans cahots vers un être en qui nous nous cherchons. Et le mythe apollinien est un rêve encore lucide où l'intellect aussi collabore; aussi l'amitié est-elle clairvoyante, jamais l'amour. Qu'on ne dise pas qu'auprès de l'amour c'est un sentiment fade. Ceux qui le disent l'ignorent et beaucoup le croient tel, tant il est rare dans sa plénitude. Pas plus fade, mais plus pur et plus fin. Les anciens le savaient bien qui, beaucoup plus que nous, l'ont pratiqué; il est vrai que l'amour s'en mêlait parfois et y apportait son trouble.

Les deux instincts s'y retrouvent, mais comme amenuisés et clarifiés; c'est l'âme toute seule qui s'enchante, sans le frémissement qui la saisit dans l'amour parce qu'elle pressent une souffrance. Ici le dionysien est encore le désir de se perpétuer; on veut se prolonger dans un autre. Ce même désir d'immortalité se retrouve dans tous les sentiments qu'on désigne sous le nom d'amour; l'amour de la gloire, désir de se perpétuer dans la mémoire des hommes; l'amour de la patrie, désir de se perpétuer comme membre d'une collectivité qu'on voudrait éternelle; amour de l'art, désir de se perpétuer par l'expression d'un sentiment qui dépasse et relie les hommes; amour de Dieu, désir de se perpétuer en se confondant à la Cause éternelle. Amour, dit-on, et j'emploie ce terme comme c'est l'usage, mais si la génération n'est point en cause, ni le combat des sexes, ce n'est pas amour qu'on devrait dire, mais amitié. Aussi, l'amour platonique n'existe

pas en tant qu'amour; c'est le désir de se perpétuer dans une abstraction. Prendre pour un sentiment d'amour véritable la contemplation du Beau en soi n'est qu'un délire de métaphysique et la méprise d'un philosophe.

Pareillement, dans l'amitié, le mythe s'élabore, mais ses éléments ne sont pas violemment jetés par le génie de l'espèce qui poursuit son dessein et nous trompe; c'est le simple désir de sortir un peu de nous-même qui, doucement d'abord nous invite et nous fait élire celui qui, par quelque côté, nous ressemble. Le mythe est, comme l'autre, une aspiration au parfait; cependant nous ne croyons pas, comme dans l'amour, atteindre à la perfection, parce que l'intellect, qui conserve ses droits, dit son mot, compare et pèse. Mais nous ne redoutons pas un si cuisant réveil après la fascination et, si l'ardeur est moins violente, elle est plus durable. Le balancement d'un instinct à l'autre s'établit aussi; l'amitié se développe avec le moins d'imprévu qu'il se peut, et l'âme, avec moins de chocs, se délecte.

Paisible, l'amitié doit être encore égalitaire, à la différence de l'amour où presque toujours l'un des deux partenaires mène le jeu et tyrannise. Le défaut d'égalité a entaché d'illustres amitiés comme celle de Wagner et de Liszt. Connaissant la supériorité de son génie, le premier, à l'égard du second, agissait en despote et l'utilisait. Mais une amitié comme celle de Montaigne et de La Boétie semble vraiment parfaite. Sans doute, Montaigne était le plus grand écrivain, mais aucun des deux ne le savait; aucun ne cherchait, comme Wagner, à se pousser dans le monde en se servant de l'autre. « Parce que c'est lui et parce que c'est moi », et tout est dit.

Si l'amitié existe entre un homme et une femme, le piment de la différence des sexes la rend assez épineuse, mais prenante en sa rareté. Souvent, dans le cours des temps, de pareilles amitiés furent impossibles; le romantisme, par exemple, y aurait déversé son excitation, qui maintenant nous fait souvent rire. Mais les anciens les ont connues, parce qu'ils ne cherchaient pas à mettre l'infini dans toute chose, et les mœurs nouvelles leur mé-

nagent une belle carrière. Ou plutôt, ce qui se prépare et ce qu'il faut souhaiter, c'est une sorte d'amour-amitié. Nous assistons à une évolution qui rend possible cet amour-amitié, bien différent de l'amour-camarade, trop désinvolte et quelque peu brutal. Sorte d'amour auquel cet élément d'amitié, qui lui est joint, confère trois caractères : la durée, l'absence de démence et le sentiment de l'égalité, qui en font un ravissement pour l'intelligence. L'égalité, qui manquait encore il y a peu de temps, arrive à grands pas et peut-être vient-elle trop vite. La femme fait les mêmes études, aspire aux mêmes carrières, participe à la vie publique. Où sont les timides fiancées du temps d'Octave Feuillet? Elles ne nous gênent plus par leur timidité rougissante, mais quelquefois par un excès de décision, à tel point qu'il faudra veiller à ce qu'elles ne se virilisent pas trop.

Mais que dire si cet amour-amitié succède à l'amour tout court? Alors son charme se nuance encore par tous les souvenirs. Deux êtres qui, trente ans auparavant, s'aimaient déjà, sont ridicules si, après tant d'années, ils prétendent encore à l'amour tout pur. Sourires flétris qui s'entêtent. Tenaces minauderies qui se résolvent en baisers coriaces. Mais si cet amour doucement a évolué vers une amitié riche de souvenirs, quelle fin qui n'est pas une chute! Ils revivent le passé, toutes les étapes, et y trouvent la substance du bonheur, au lieu que les amoureux qui supputent l'avenir se nourrissent de promesses, mais la déception est dans l'avenir. La réalité froide bouleversera le mythe amoureux et le salira toujours de quelque façon; l'amitié, au contraire, l'ancienne amitié se remémore le chemin, s'attarde à tous les détours, savoure à nouveau les minutes, et bien loin d'altérer le mythe, le temps l'embellit comme un souvenir d'enfance. Il y a des prés où nous avons joué, pendant des vacances, à quinze ans, qui, si nous les revoyons soudain, après beaucoup d'années, nous frappent de saisissement. Et certains s'en étonnent, mais, dans les profondeurs de nous-mêmes, une âme endormie se révèle et monte à cet appel. Il est dans un coin du monde un bois de sapins qui se courbe en

vallonnements et me paraît, si je l'aborde, un peu de moi que j'avais laissé et qui m'invite.

Ainsi la vieille amitié trouve dans le passé sa plus grande force et son délice. Et quelle belle suite à l'amour ! Amitié qu'on ne trouve pas toujours, après la tempête. Les mariages d'amour pur sont les plus mauvais, mais ceux de l'amour-amitié n'ont pas la même terminaison si souvent funeste, parce que dès le début l'amitié était en germe et, à mesure que l'un se dessèche, l'autre s'impose. Amitié, mot si doux à l'oreille, mais sentiment si paisible et qui retentit plus doucement encore dans le fond du cœur ! C'est elle qui nous élève au-dessus de la bestialité si, par bien des côtés, l'amour nous y fait descendre. C'est le rejet de la guenille. C'est la liaison des esprits.

ALBERT MOREL-BÉGUIN.

POÈMES

—

I. *LARMES DE MA JEUNESSE*

Larmes de ma jeunesse, où êtes-vous allées?

Une éternelle jeune fille
S'éveille en moi chaque matin,
Sourit encore à ce qui brille
Et, malgré tout ce qui s'éteint,
Espère à la moindre lumière,
Toujours prête à recommencer
Ainsi qu'à son aube première,
Oublieuse des pleurs versés!

Larmes de ma jeunesse, où êtes-vous allées?

En moi je sens même espérance,
Même appel, même avidité
Qu'en ces heures d'adolescence
Où l'orgueil, la timidité
Et l'ignorance inassouvie
Se partageaient un jeune cœur
Devant la merveilleuse vie
Débordante d'âpre liqueur!

Larmes de ma jeunesse, où êtes-vous allées?

Riche d'amours, j'attends encore
Je ne sais quoi, comme autrefois :
(Est-ce crépuscule ou aurore?)
Ce qui sera mieux moi *que moi!*
Mes yeux sont secs, ma peau moins tendre,
Mais j'ai même faim d'absolu,

Toujours mes mains veulent se tendre
Vers le Livre qui n'est pas lu!

Larmes de ma jeunesse, où êtes-vous allées?

—

II. *PREMIERE NUIT DE VACANCES A LA CAMPAGNE*

Dans les ténèbres nocturnes ,la maison chargée d'âmes vogue dans le silence,
Comme un vaisseau peuplé de voyageurs à travers la nuit noire avance.
J'écoute, pas un bruit, silence magnifique et terrible comme au fond du tombeau!
Au sortir de Paris, ce calme invraisemblable qu'on oubliait dans le tumulte des autos
Vous saisit à la gorge et vous fait peur autant qu'il vous apaise.
Maison, chère maison de famille où nous nous retrouvons toujours à l'aise,
Va dans la nuit, tous feux éteints, avance dans les heures avec ton immortelle cargaison
Comme un bateau qui finira par atteindre à son port, ô ma silencieuse et rustique maison!

—

III. *LE PLUS BEAU CRI DE NOTRE AMOUR*

Les pieds au feu, tu lis dans la petite chambre chaude et claire,
Derrière les vitres noires, c'est l'automne : froid, pluie, vent.
Tu lis, je lis, et parfois relevant la tête tu me souris, ô mon époux, mon frère!
Notre tendresse n'a plus besoin de gestes ni de mots : souvent
Nous nous parlons rien qu'avec du silence,
Le plus beau cri de notre amour s'exprime dans un seul regard
Et ces années vécues dans une ardente confiance,

Les soucis et les joies mêlés, tous nos tendres égards,
Habitent avec nous le soir cette petite chambre chaude et claire
Où tête à tête nous lisons sans nous parler, mon cher époux, mon autre frère...

—

IV. *O JEUNE TERRE...*

O jeune terre, après le déluge, comme tu devais être belle,
Purifiée de tes laideurs et repartant ardente pour tes floraisons?
Ce matin après la pluie, quelle jeunesse, quelle fraîcheur se renouvelle
Partout, fleurs, légumes, arbres, plantes, gazons!
O vieille terre toujours jeune, après tant d'années vécues contre toi, toujours autant m'ensorcelle
La merveilleuse énigme de la création!

—

V. *JE N'ECRIRAI JAMAIS EN TETE DE MA VIE*

Je n'écrirai jamais en tête de ma vie les mots « Dieu seul »,
Car je ne Vous sépare point ,mon Dieu, de l'amour humain, de la beauté de cette terre,
Je Vous sens partout, dans les fleurs, dans les grands arbres, dans les anciennes pierres,
Vous m'attendez, mon Dieu, jusque dans le linceul.

Il n'est rien qui ne vienne de Vous et, pur reflet de Vous, qui ne nous éblouisse!
Tout m'est joie, le fruit, le soleil, la verdure, l'eau brillante qui court,
Les vers harmonieux, le livre ému, le rond doré de l'abat-jour,
Le bébé inconnu qui rit, et dans le ciel incomparable un lent nuage qui glisse...

Tout m'est joie, et même la lutte, la peine, l'amertume, l'effort,

Parce qu'ils me viennent de Vous qui m'avez créée pour le monde.
Non, je ne dirai point : « Dieu Seul » mais Dieu et Tout, Dieu à la ronde
Car Vous remplissez de Votre souffle cette terre où la vie jaillit même de la mort!

O mon Dieu, augmentez en moi cette joie qui est amour, et cet amour qui dans la joie ne cesse de renaître,
Et permettez qu'en appuyant sur la pointe qui parfois me transperce la chair
Je Vous sente encor là, sous cette déchirure, au centre de mon mal et dans le fer,
Comme ma seule raison d'être!

—

VI. *LA PELERINE ECOSSAISE*

Je songe aujourd'hui avec une grande émotion à cette mante en lainage d'Ecosse
A carreaux rouges et verts, que tu mettais, maman, les soirs d'été quand la fraîcheur tombait.
Tu l'avais revêtue pour venir au devant de moi sur cette route de Normandie, le soir atroce
Où je rapportai du bureau de poste l'annonce de la mort de ton fils aîné.
Je la revois soudain sur cette route où, seule, je sanglotais tout haut à mon aise,
Ne sachant pas que, poussée par la même angoisse, tu venais au devant de moi...
Et je la regarde encore, plus tard, la grande pèlerine écossaise,
Sur le dos maigre, triste et frileux de mon père malade, quand tu n'étais plus là.
Pauvre vieux vêtement démodé avec ta frange ridicule,
Témoin naïf d'un temps, d'un goût révolu,
Pourquoi, maintenant que ma vie penche aussi vers son crépuscule,
Pourquoi, entre tant de souvenirs plus beaux, est-ce toi aujourd'hui que mon cœur a élu?

Avais-tu donc, au contact de mes chers morts, gardé quelque chose de leur âme?

C'est pour moi comme si tu étais un peu de leur être, vieille et chaude étoffe à carreaux

Qui connus avec nous les jours de joie, les jours d'ennui, les jours de drame,

Et qui, plus durable et solide qu'eux, survis à ces corps effrités déjà dans le tombeau!

—

VII. *DIMANCHE D'ETE A LA CAMPAGNE*

A Max Fischer.

26 juillet 1936.

Dimanche. Silence. Solitude. Paix. Appel de l'âme...

Appel de l'âme vers vous, ô Dieu tout-puissant!

Ils sont partis, les petits pas bruyants, dans la maison plus de voix qui réclame.

Vers vous, mon Dieu, le grand calme de la campagne monte comme un encens.

O merveilleux silence où se pose de temps en temps, comme une légère broderie,

Le chant d'une poule pondeuse, la note d'un petit oiseau ou le frémissement des peupliers.

La nature avec moi vous sent et pour vous saluer s'est recueillie.

Dimanche. Silence. Solitude. Joie de l'âme qui veut librement se lier.

O mon Dieu, j'aimerais vous trouver des mots qui saluent et qui remercient,

Non pas même pour ce fait que j'existe, mais rien que pour votre grandeur :

O repos de vous admirer, ô joie de ce qui magnifie,

O merveille de savoir que Dieu est *et qu'Il est toute splendeur!*

Je suis là dans le silence vert de ces feuillaisons d'arbres qui se frôlent,

Les peupliers tremblants, les frênes légers, les ifs noirs et les brillants lauriers,
Le sycomore et les larges platanes, les acacias de dentelle et les pâles saules,
Et la basse fraternité de nos petits arbres fruitiers!

Je suis là, mon Dieu, au calme, au frais, et pendant ce paisible dimanche,
L'Espagne est en flammes et la haine couve comme notre grand feu d'herbes hier,
Et la sérénité de la prière où mon âme ravie s'épanche
Retombe soudain au souvenir de toutes ces luttes d'enfer.

Je ne peux pas supporter l'idée que des gens se haïssent,
O mon Dieu, je comprends la souffrance qui rachète mais j'ai mal de ces affreuses rancœurs.
Toutes ces âmes irritées qui de leurs corps éteints jaillissent,
Est-ce que dans la mort elles vont s'aimer enfin, celles des vaincus, celles des vainqueurs?

Mon Dieu, préservez-nous de la haine qui noircit et qui calcine,
Donnez à chacun de nous la paix de ce rustique dimanche d'été
Où l'âme monte vers vous comme dans le ciel l'alouette à Matines...
Dimanche. Silence. Solitude. Amour. Espoir. Sérénité.

—

VIII. *AMIS QUI M'AIMEREZ*

Amis qui m'aimerez encore un peu quand je n'aurai plus ni regard ni bouche,
S'il est vrai que mes pauvres chants dureront plus que ce corps que touche
Déjà la flétrissure des feuilles et des fruits en l'arrière-saison,
Amis qui voudrez bien encore ouvrir ces livres où le meilleur de moi palpite,

A travers ces années à venir qui passeront, elles aussi trop vite,
Je voudrais vous parler, comme si vous me veniez voir en ma maison.
Amis, chers amis inconnus, j'aimerais tant penser qu'on m'aimera encore
Et que ma voix éteinte éveillera en vos cœurs un écho sonore,
Tandis que la main qui traça ces chants s'est effritée sous terre en quelque coin...
Je pense à vous qui vivrez et rêverez alors que je serai morte,
Merci de bien vouloir parfois entr'ouvrir pour cette ombre une porte,
O vous, mes chers amis futurs, espoir du poète détruit qui vous aime de loin!

HENRIETTE CHARASSON.

JULES VALLÈS ET AURÉLIEN SCHOLL

—

Ils avaient, à un an près, le même âge — sinon les mêmes origines — quand ils débarquèrent à Paris, en 1850 : Scholl, né en 1833, fils d'un notaire, venait de Bordeaux; Vallès, né en 1832 au Puy-en-Velay, venait du Lycée de Nantes où son père était professeur.

Leur génération, qui a grandi entre les journées de Juillet et 48, va courir sa chance dans la seconde moitié du siècle. Dès le départ, dans les six ou sept premières années, Vallès a connu Scholl, comme il a connu Ranc, Hector Malot, Rochefort. Parmi ces amis de jeunesse, c'est Malot qui ira le plus loin dans son intimité. Mais son amitié avec Scholl fut plus qu'une confraternité de journalistes; il y eut entre eux une réelle sympathie, une affection dont témoigne le dévouement que montra Scholl envers l'exilé de la Commune; c'est grâce à lui que Vallès a pu nous donner *La Rue à Londres*, le plus vivant et encore le plus actuel des livres que les proscrits français ont écrits sur l'Angleterre.

Vallès, encore inconnu, et Scholl, qui jouissait déjà d'une certaine notoriété dans la petite presse, se virent, pour la première fois, entre 1853 et 1856, dans les bureaux d'un journal qui s'appelait *la Naïade*. Vallès y avait été introduit par un ancien camarade du lycée de Nantes, Chassin (le *Matoussaint* du *Bachelier*), qui a écrit les *Souvenirs d'un étudiant de 48* et de nombreux ouvrages sur la Hongrie et sur la Révolution française. L'impression qu'ils se firent réciproquement, nous la connaissons par Vallès lui-même. Dans une lettre à Scholl, du 15 octobre 1876, il lui rappelle cette première

rencontre et la surprise de Scholl en apercevant le nouveau venu :

Quoique ayant fini mes études à Paris, j'avais toute l'ignorance d'un provincial. On m'avait tenu prisonnier dans la pension où j'avais été envoyé comme bête à concours. J'avais du reste trompé toutes les espérances des vendeurs de soupe, et je m'étais dérobé comme *Vers-latin* au grand steeple-chase de la Sorbonne (1). Je connaissais Chassin, de Nantes. J'étais venu le retrouver dans la soupente où il couchait, dans le bureau où il soupait. Je n'étais pas un homme de lettres; j'avais presque cherché la mort en décembre, j'étais un conspirateur, et je suais le jacobinisme par tous les pores. Aussi voulais-je écrire dans la *Tourmente* et non dans la *Naïade;* je n'étais donc pas à vrai dire de votre bord, et je me demandais auquel de ceux qui venaient d'entrer je me verrais un jour obligé de faire couper la tête, quand je vous vis chercher une chaise. Ayant déjeuné d'une saucisse dans la maison, le matin même, peut-être dormi sur le canapé la nuit d'avant, je vous *fis les honneurs* d'un siège. Vous me regardâtes à travers votre monocle, et vous dites à l'oreille de Chassin :

— Il sort d'une tragédie, n'est-ce pas? Il s'appelle Auguste.

— Non : Jules, Jules Vallès.

C'était Jules Vallès, en effet, qui n'a jamais oublié ce bout de scène, et que votre remarque flatta, je crois, au lieu de paraître moqueuse. J'étais un tragique et je mourais d'envie d'être guillotiné.

Il y avait Gustave Bourdin et sa cigarette, Camille du Locle et sa voix de châtré, Rolland et sa bedaine. C'était un nommé Grégori qui tenait ce cabout, si je ne me trompe, et j'avais même bâclé une chanson pour faire pendant à celle de Béranger, que je méprisais déjà, ce qui me compromettait auprès de Chassin et de ses amis, et ce qui étonnait beaucoup les jacobins sans barbe avec qui je voulais monter une société secrète. J'ai perdu la chanson; on est devenu de mon avis

(1) Vallès, élève du lycée de Nantes, redoubla sa rhétorique à Paris au lycée Bonaparte (actuellement Condorcet) en 1848-1849, et échoua, au bout de l'année, au Concours général. Il était interne à l'Institution Lemeignan (*Legnagna* du *Bachelier*), 198 *bis*, rue du faubourg Saint-Honoré.

pour Béranger, et j'ai laissé les sociétés secrètes — pour marcher contre la société en plein soleil.

Vallès, par contre, admira tout de suite Scholl, s'il faut en croire le souvenir qu'il garde des rédacteurs de la *Naïade* et qu'il a rapporté dans un article du *Voltaire* (11 janvier 1880) :

Ils s'appelaient Amédée Rolland, Jean Duboys, Charles Bataille, Scholl. Mais j'étais sûr de celui-là : j'avais du coup deviné la force, l'ironie amère de ce Proudhon des viveurs, tandis que les autres me parurent du premier coup des grimaciers sans le savoir.

Quant à sa collaboration à la *Naïade*, elle aurait uniquement consisté à aller prendre des bains, — que lui remboursait la caisse du journal, — et, une fois dans l'eau, à demander au garçon de l'établissement, d'un air détaché : « La *Naïade* maintenant. » C'est du moins ce qu'il raconte avec un humour impayable, dans le *Bachelier* (pp. 299-303), où le journal s'appelle la *Nymphe*. Quand le livre parut, Scholl nota le passage et lui aussi, à cette occasion, narra dans l'*Evénement* (3 juin 1881) l'histoire du fameux journal, qui d'ailleurs n'a laissé aucune autre trace :

La Naïade, journal des baigneurs. C'est là que j'ai rencontré Vallès pour la première fois. Charles-Louis Chassin, secrétaire de la rédaction, couchait dans une soupente, au bureau même, et prenait sa pension, qu'on ne peut vraiment appeler alimentaire, chez la blanchisseuse d'en face.

Oh ! le singulier bureau et le bizarre entresol ! C'était à l'entrée du passage des Petites-Ecuries. Un escalier qui n'était qu'une échelle, et pour rampe une corde à puits. Ces accessoires conduisaient à une pièce assez spacieuse, qui était à la fois le bureau de rédaction et d'administration de la *Naïade*.

Les rédacteurs étaient : Gustave Bourdin, qui devait devenir le gendre de Villemessant, Léon Beauvallet, Raymond Deslandes, Camille du Locle, Vallès, Chassin — et votre serviteur.

Trois cents exemplaires sur papier blanc étaient envoyés dans les principaux cafés, et cinquante numéros, imprimés sur caoutchouc, se distribuaient dans les établissements de bains.

La *Naïade*, durcie et recroquevillée sur une tablette, reprenait dans l'eau tiède toute sa souplesse, et le baigneur pouvait se régaler de notre prose sans lever les bras au-dessus de l'eau. Hygiène et littérature!

En 1856, nouvelle rencontre, mais plus sérieuse cette fois. Aurélien Scholl et Poulet-Malassis se présentaient chez Vallès comme témoins de Louis Davyl (le Legrand du *Bachelier*, où Vallès a consacré à cette affaire un chapitre : *Le Duel*). Davyl, dit Poupart Davyl, qui se fit plus tard un nom au théâtre et connut le succès à l'Odéon avec la *Maîtresse légitime*, était, comme Chassin, un ancien condisciple de Nantes. Il y avait eu une altercation entre les deux amis; ils se battirent au pistolet et Davyl fut grièvement blessé. Scholl, dans l'article (2) qu'il écrivit plus tard pour *Jacques Vingtras*, rappela sa visite :

C'était, si j'ai bonne mémoire, aux environs de 1858 (3). Vallès demeurait avec sa mère dans une petite rue située bien loin derrière le Luxembourg, à l'endroit probable où commencent tous les diables (4). Aux premiers mots que nous lui dîmes de l'affaire, il nous pria de baisser la voix pour ne pas inquiéter sa mère. La perspective d'un duel semblait lui être complètement indifférente, mais il ne nous cacha pas l'inquiétude que lui causait l'idée de subvenir aux frais d'une rencontre : location d'épées, déplacement de témoins. Je puis dire que je déchiffrai, ce jour-là, une des pages les plus douloureuses de ses mémoires.

(2) L'*Evénement*, 25 juin 1879; voir aussi *Echo de Paris*, 18 février 1885.

(3) Aurélien Scholl et Poulet-Malassis ne furent pas témoins au moment du duel; ils ne purent donc l'être qu'aux pourparlers. Les souvenirs de Scholl sont d'ailleurs imprécis : le duel avec Davyl eut lieu, au pistolet, en 1856; Vallès eut bien un duel, à l'épée, en 1858, mais ce fut avec un boursier nommé Lange, d'où la confusion faite par Scholl.

(4) La rue d'*Enfer*, devenue Denfert-Rochereau.



C'est de l'entrée de Vallès au *Figaro* que datent leurs relations amicales. Vallès y débute en avril 1858 par des chroniques qui, malgré leur titre : *Figaro à la Bourse*, n'ont rien d'un bulletin financier; Scholl y écrivait ses *Coulisses* hebdomadaires qui firent sa réputation de journaliste boulevardier :

Vous rappelez-vous, écrit Vallès à Scholl, quand j'étais si gauche, si obscur, si peu fait pour plaire à Villemessant! Déjà, dès ce moment, vous me parliez en camarade, et vous sentiez que je ferais mon chemin.

Aurélien Scholl se rappelle tout cela fort bien, et il l'a dit à plusieurs reprises :

Je retrouvai Vallès au *Figaro*. Il était alors plus que râpé; tout en lui exhalait la misère et l'appétit mal satisfait... Peu de jours suffirent à nous lier. Vallès me savait gré d'avoir compati à ses souffrances. Il fut d'abord mon camarade, puis mon ami. Un matin que je l'avais amené déjeuner au bois de Boulogne, il me dit en riant : « C'est la première fois que j'y viens en voiture... » (5).

Qui peut dire, en ce monde politique et littéraire, qu'il n'est pas entré au *Figaro*? L'Empire ne laissait pas le choix.

Vallès y publia des satires financières très remarquées. Il se battit avec un des Parisiens de la Bourse.

Villemessant goûta l'âpreté de ce talent énergique et sans pitié. Il publia les *Réfractaires*. Vallès était désormais célèbre. Et, un matin, les correspondants des journaux de province apprenaient à leurs lecteurs ébahis que Vallès était engagé comme chroniqueur aux appointements alors fantastiques de vingt mille francs par an.

Plusieurs mères de famille durent songer à lui donner leur fille (6).

Que s'est-il passé entre les deux amis en 1865? Scholl est depuis deux ans rédacteur en chef du *Nain Jaune*,

(5) *Echo de Paris*, 18 février 1885.
(6) *L'Evénement*, 25 juin 1879.

concurrent du *Figaro* où Vallès continue la série de ses *Réfractaires*. Or, le 29 avril, paraît en première page du journal de Scholl, sous la signature d'Eugène Potrel et avec ce titre en gros caractères : *Joujoux parisiens, le Lapin anthropophage,* un article féroce contre Vallès. Mais s'agit-il vraiment de mésentente? Pour le lancement d'un livre, on use parfois de quelques malices, même un peu grosses... Les *Réfractaires* allaient paraître à la fin de l'année...

En tous cas, si mésentente il y eut, elle ne dura pas, car, en décembre, on les voit au Théâtre-Français, assis l'un à côté de l'autre et soutenant de leur mieux la pièce des Goncourt, à cette fameuse soirée d'*Henriette Maréchal* où Cavalier, dit Pipe-en-Bois, menait la cabale. Scholl évoqua (7) le souvenir de cette soirée, vingt ans plus tard, quand la pièce fut reprise à l'Odéon :

> Le 5 décembre 1865, Vallès et moi, nous occupions les fauteuils 19 et 21. Vallès applaudissait comme un homme qui, désireux de faire à son tour du théâtre, est bien aisé d'encourager les audacieux qui sortent des sentiers battus.

Vallès était alors rédacteur à l'*Evénement*, dont Villemessant venait de prendre la direction. Il en devint, à partir de février 1866, en remplacement de Rochefort, le rédacteur principal, y écrivant chaque jour le Premier-Paris, besogne nouvelle pour lui, à laquelle il se pliera mal et qu'il devra abandonner au bout de quelques semaines. Scholl fut tout de suite de ceux qui l'encouragèrent :

> Jules Vallès étonne quelques-uns de ses confrères qui aimaient son talent, peut-être parce qu'ils étaient loin de lui soupçonner la fécondité.
>
> Les chroniques de Vallès portent, quoi qu'on en puisse dire, un caractère de haute saveur.
>
> Toujours correct, incisif, maniant comme personne la hautaine ironie, Vallès surprend ses lecteurs avant de se les concilier.

(7) *Echo de Paris*, 6 mars 1885.

Sa prose, pleine de traits, rayonne la loyauté, la justice et l'honneur.

A la bonne heure! l'œuvre de celui-là ne dément pas son caractère (8).

Quatre mois plus tard, Vallès fait paraître son livre *La Rue*. Scholl le signale aussitôt dans le *Nain Jaune* (27 juin 1866) :

Voici *la Rue* de Jules Vallès.

L'auteur m'écrit :

« Mon cher ami,

« Je vous envoie mon volume. C'est un recueil d'articles. Est-ce un livre?

« Je vaux mieux, je crois.

« J'espère bien vous envoyer un de ces jours une œuvre où je me mettrai sans dire « Je ». Je vous le promets, vous pouvez le promettre... »

C'est un homme, ce Jules Vallès, et son recueil d'articles est un livre, parce qu'il y a de l'âme, de l'étude et du style dans ces pages que relie un sentiment général.

Aussi Scholl ne fut pas oublié quand Vallès, pour remercier ceux qui avaient applaudi ou aidé à ses premiers succès, écrivit, en août suivant, sous le titre : *Les Francs parleurs,* deux articles dans le *Courrier Français.*

Aurélien Scholl (9) s'est battu dix fois; il se battra dix fois encore, s'il le faut, et même s'il ne le faut pas! Eh! bien, au lieu de vivre dans cette fièvre du petit journalisme qui aigrit la salive et brûle la main, s'il avait jeté dans des livres tout ce qu'il a de sang et d'âme, il eût écrit peut-être des chefs-d'œuvre. Le voyez-vous qui, au lieu de bourdonner à en casser les vitres, s'en va, dans le pays des souvenirs, butiner les sensations violentes, telles qu'a dû les subir ou plutôt les chercher, cet affamé d'émotions coupables? Il serait revenu chargé de sucs amers, de parfums enivrants. Et que n'est-il

(8) *Le Nain Jaune*, 17 février 1866.
(9) Jules Vallès : *Les Francs-Parleurs : MM. About, Barbey d'Aurevilly, de Pontmartin, Janicot, Rochefort, Sainte-Beuve, Sarcey, Scholl, Weiss* (*Le Courrier français*, 26 août 1866, 2e article).

pas capable de faire avec ces provisions de joies pénibles ou de douleurs heureuses!

Il serait un franc-parleur, racontant son cœur, mieux qu'il ne l'est, contant les bruits frivoles du boulevard. Il oserait tout dire, celui-là, et se démasquerait aussi hardiment qu'il a quelquefois démasqué les autres.

Faites ainsi, mon cher Scholl! On verra toujours bien, si vous y tenez, le bout de l'aiguillon : mais au lieu de le planter comme une guêpe dans une joue de comédienne, vous le laisserez, comme une abeille, dans un rayon de miel. Je donnerais toutes vos épigrammes, voyez-vous, pour les deux cents vers de *Denise* ou les dix pages de l'*Idiote;* il y a là l'étoffe du plus émouvant des romanciers.

Pourquoi faut-il vous classer dans les *francs-parleurs*, de par la violence seule de votre ironie?

L'ironie! c'est l'arme du jour, en ce temps de dépit, de fièvre et de malaise; c'est le pis-aller des esclaves, le jouet des vaincus; on siffle dans les agonies.



En 1869, Vallès est tout à la politique, il est candidat à la députation, « candidat de la misère », il prend part à la campagne des réunions publiques contre l'Empire.

Scholl, lui, rédige une brochure hebdomadaire, le *Lorgnon*, faite, comme tant d'autres, à l'imitation de la *Lanterne* de Rochefort. Dans le numéro du 30 octobre, les orateurs principaux de ces réunions sont silhouettés en quelques lignes; Vallès, naturellement, figure dans la galerie :

Jules Vallès. — Doit toujours parler... demain. Brave homme! sympathique à l'excès, écrivain de cœur et de talent. Parole ampoulée, phrases courtes, rudes, manque de logique, n'arrive pas à posséder son public.

Ce n'est plus le ton des articles précédents; il est vrai qu'il s'agit ici de politique. Mais Scholl (10) a révélé plus tard qu'il n'était pas l'auteur de ces petits portraits non

(10) *Le Voltaire*, 6 novembre 1878 : *Pipe-en-Bois, Profils éteints*, par A. Scholl.

signés; ne fréquentant pas les réunions, il en avait confié la rédaction à Cavalier. D'ailleurs le portrait n'était pas complètement injuste, puisque Vallès dit à peu près la même chose dans l'*Insurgé* (p. 130) :

— Parlerez-vous, Vingtras?
— Non! Je ne suis pas assez sûr de moi et je n'ai point l'oreille du tribunal en blouse.

Les événements se précipitent : les obsèques de Victor Noir, qui, à ses débuts, avait été le secrétaire de Vallès et ensuite, sur sa recommandation, celui de Scholl, la guerre, la Commune (11).

Quand, à la fin de la Commune, écrit Scholl, arriva la dépêche qui disait : « Jules Vallès est fusillé » (12), les larmes me vinrent aux yeux. Et ce fut un grand soulagement pour moi quand je reçus un mot m'apprenant qu'il avait pu gagner la frontière. (*Echo de Paris*, 18 février 1885.)



Jules Vallès, en septembre 1871, trois mois après la chute de la Commune, a pu en effet passer la frontière et s'est réfugié en Angleterre; il va y passer huit années d'exil. Condamné à mort par contumace, exclu (c'est ainsi!) de la Société des gens de lettres, ce n'est pas lui seulement qui est proscrit, sa copie l'est aussi; il ne peut signer ses articles que d'un pseudonyme, il ne peut en toucher le prix que par intermédiaire. Les efforts de Ranc à la *République française*, de Tony Révillon au *Rappel*, pour lui faire obtenir une correspondance anonyme de Londres, n'aboutissent pas. André Gill seul, en 1872, a pu l'introduire à la *Constitution*, mais à peine

(11) Dans le *Cri du Peuple*, que dirigeait Vallès pendant la Commune, parut le 8 avril 1871, aux « échos », une note malveillante contre le général Du Bisson, l'un des chefs de la garde nationale. Elle était sans doute inspirée par Scholl, qui nourrissait contre le général une vive inimitié. En tous cas Du Bisson ne s'y méprit pas, et le lendemain, il envoyait au *Cri du Peuple* une lettre violente, accusatrice et dénonciatrice, contre Scholl, « l'agent bonapartiste d'origine prussienne ».
(12) Un malheureux, pris pour Vallès, fut fusillé le 25 mai 1871. Paul Bourget fait d'un événement semblable le point de départ de son roman : *Les actes nous suivent*.

le second feuilleton était-il envoyé que le journal disparaissait.

Après cinq années de chômage, ses ressources sont épuisées; découragé, il songe à quitter l'Angleterre. C'est à ce moment qu'Aurélien Scholl le sauve de la misère et du désespoir et lui ouvre un journal pour la *Rue à Londres*.

Vallès s'était adressé à lui dès 1874, lui demandant de l'appuyer auprès du directeur de l'*Evénement*, Edmond Magnier, dont Scholl était l'ami et le principal collaborateur. Mais la démarche était prématurée. Deux ans plus tard, en juillet 1876, nouvelle proposition pour une correspondance d'Italie, à défaut de celle de Londres. Scholl, cette fois, fut plus heureux : Edmond Magnier acceptait la collaboration de Vallès, mais s'en tenait aux lettres anglaises. Et le 26 avril suivant, l'*Evénement* annonçait la publication de la *Rue à Londres* dont « l'auteur tient à garder l'anonyme », et dont « les articles sont appelés à faire sensation dans le monde littéraire ». Le lendemain paraissait le premier article, signé Z.

Mais Vallès dut rester dans une incertitude continuelle sur la durée et sur le prix de sa collaboration; absence de contrat, retards dans le paiement et dans la publication des articles; à toutes ses réclamations Magnier se dérobe. Bien plus, il demande à Vallès de changer sa manière, de remplacer ses descriptions par des chroniques d'actualité :

> Il me rappelle, écrit Vallès à Scholl, les *Lettres* de Louis Blanc au *Temps*. J'ai été très gêné par cette déclaration. Je voulais faire du Taine à ma façon, et non des semaineries à la manière des courriéristes.

Scholl s'entremet, aplanit les différends, gagne du temps; mais, au bout de neuf mois, Edmond Magnier rompait définitivement et le 26 mai 1877 paraissait le dernier article.

Pendant plus d'un an, Vallès, retombé dans la gêne, est à la recherche d'un nouveau journal pour y continuer

ses lettres d'Angleterre. Tourgueneff, à qui Emile Zola l'a recommandé, s'emploie en vain, dans la presse russe libérale, à lui trouver une place.

C'est encore Scholl qui va la lui donner. Il était devenu, le 5 juillet 1878, directeur du *Voltaire;* le 21, Vallès y écrit son premier article; sous la rubrique *Notes d'un absent,* et avec la signature *Un Réfractaire,* il va pouvoir reprendre sa correspondance de Londres, qui durera jusqu'au 20 janvier suivant, six semaines avant le départ de Scholl lui-même.

Le succès n'avait pas répondu à la tentative de Scholl. Vallès s'était associé à ses efforts, lui proposant des romans, lui suggérant des idées. Le 22 novembre, Scholl qui, malgré sa direction du *Voltaire,* continuait sa collaboration à l'*Evénement,* y avait écrit un article qui lui valait d'être poursuivi pour délit d'injure à la magistrature; il fut condamné le 29 suivant à 500 francs d'amende par la 8e chambre correctionnelle. A cette occasion, Vallès lui adresse, vers le 27, une longue lettre où il lui fait part, pour le *Voltaire,* à la fois d'une idée et d'un projet de roman :

Je commence par l'idée qui devrait montrer son nez avant le 1er janvier.

Je n'ai jusqu'ici chez vous, comme dans l'*Evénement,* parlé de l'Angleterre qu'en dédaignant l'actualité mondaine, théâtrale, littéraire. J'ai complètement négligé un coin qui s'appelle la Cité. Eh! bien, il me semble qu'il y aurait à créer une revue mensuelle de la vie si bizarre, si hardie, si spéciale de l'Angleterre, et voici comment on attirerait l'attention et on la retiendrait. Vous consacreriez tous les mois la troisième page du *Voltaire* à cette revue qui pourrait s'appeler le *mois anglais* (titre en anglais ou en français) ou bien le *Voltaire à Londres* ou *Londres.* C'est à voir.

Je prendrais la forme des feuilles anglaises, soit les annonces en tête — les annonces si drôles de rédaction, même d'aspect quelquefois. Je continuerais par un *leader,* etc., etc...

Vous me donneriez un titre gros et *ad hoc* aussi, de telle façon qu'on pût à Londres plier le journal sous ce titre et

le vendre tout le mois comme une feuille-guide aux voyageurs, aux fantaisistes, aux parleurs de français, à nos compatriotes résidants ou vagabonds, aux indigènes curieux, à qui cela coûterait quatre sous, deux pence...

J'ai beaucoup voyagé dans les livres et un peu rôdé autour des idées de banque, depuis l'exil.

Je vous demanderais cent francs pour cela. Nous partagerions le *prix des annonces,* à Paris ou à Londres...

Arrivons aux magistrats... J'ai en portefeuille le plan de soixante feuilletons humains, pittoresques, douloureux, contre les infamies judiciaires, contre les *experts,* les juges... Ce n'est pas de l'agression, c'est du sentiment, c'est le cœur qui saigne, la tête qui éclate, devant l'infamie, dans la prison. Innocents et criminels même, suppliciés, torturés, crucifiés. Je m'y mettrais si vous avez de la place pour moi au rez-de-chaussée.

Si vous pouvez me payer ça à peu près ce que ça vaut, ce sera bon, très bon. Je ne vante pas ici mon talent : j'affirme ma conviction. Il y a vingt-cinq ans que j'ai la haine que vous avez. Flambez, justice! comme vous m'avez écrit un jour.

Mais ni l'idée du *Voltaire à Londres,* ni le projet du roman antijudiciaire ne purent être acceptés; Scholl, et Vallès avec lui, allaient bientôt quitter le journal.



Le 30 janvier 1879, Jules Grévy remplace Mac-Mahon. Un journal venait de se fonder, *la Révolution française,* qui avait fait appel à la collaboration des proscrits de la Commune. Vallès rentre sur la scène politique, et, dès son second article, attire la foudre sur le nouveau journal, qui est poursuivi, condamné et doit disparaître peu de temps après. Cet article, paru le 10 février sous la forme d'une lettre *Au Président de la République,* avait fait un tapage inouï parmi les parlementaires et les officieux. Ils feignirent d'y voir une provocation à la guerre civile, l'intention bien décidée et voulue de compromettre l'amnistie en préparation, amnistie partielle

dont, disaient-ils, Vallès et ses amis ne doutaient pas qu'ils seraient exclus.

Une campagne abominable fut déchaînée contre Vallès, et Henry Fouquier, dans le *XIXe siècle*, le 12 février, ne craignit pas de reproduire l'ignoble calomnie autrefois lancée contre lui : Vallès agent provocateur, à la solde de l'Empire.

Charles Longuet et Albert Callet, dans *la Révolution française*, protestèrent avec indignation. Aurélien Scholl (13) fut admirable; dans l'*Evénement* du 19 suivant, sous le titre *le Fusillé parlant*, il défendit Vallès. avec autant de chaleur que d'adresse et prit courageusement à partie Henry Fouquier :

> Il s'est trouvé un chroniqueur qui a cru devoir porter une monstrueuse accusation contre un écrivain proscrit, qui ne peut lui répondre ni se défendre...
>
> Un des amis de M. Jules Vallès, M. Callet, a heureusement pris la défense du proscrit. L'accusateur Fouquier (14) a donné des explications. Il insinue que, après avoir posé sa candidature, Vallès était devenu assez riche pour faire un journal : *Le Peuple*. Qui donc, dit-il en clignant de l'œil, avait pu lui fournir les moyens nécessaires?...
>
> Un étudiant en droit, M. A. Callet, donna ce qu'il avait, deux cents et quelques francs, prix du papier. Un placard parut alors, se disant journal littéraire, n'étant astreint par conséquent ni au cautionnement, ni au timbre, et portant en gros caractères gravés sur bois ce titre : *Le Peuple*. Cela se vendait un sou : on tira et vendit, je crois, douze mille exemplaires. Le lendemain on recommençait avec la recette du numéro précédent, et on continua ainsi pendant une quinzaine de jours jusqu'au moment où le parquet fit condamner le gérant...

(13) Scholl avait déjà pris la défense de Vallès, avec celle de Ranc, de Rochefort et d'autres, un mois plus tôt, à l'occasion d'une amnistie partielle envisagée par Mac-Mahon, mais de laquelle les journalistes devaient être exclus (*Pas de journalistes?* dans l'*Evénement* du 17 janvier).

(14) Il y eut plus tard réconciliation entre Vallès et Henry Fouquier. Celui-ci écrivit dans le *Gil Blas* du 18 mars 1882 un article qui débute ainsi :

« Nous sommes, mon cher Vingtras, de vieux camarades et aussi de vieux adversaires. Peut-être même, à une heure, avons-nous été des ennemis. »

Il n'était pas besoin d'être riche pour tenter ces aventures littéraires qui avaient des airs insurrectionnels. Il ne fallait que du courage...

Il y a quatorze ans de cela. Ceux qui alors étaient les fonctionnaires, les magistrats ou les convives de l'Empire jouissent des faveurs de la République; ceux qui faisaient le coup de plume en tirailleurs contre le régime impérial sont proscrits et accusés par de charitables confrères d'avoir été payés par les puissants d'alors!

Vallès, à la lecture de cet article, envoie à son ami coup sur coup deux lettres, pour lui dire sa reconnaissance; il termine ainsi la seconde :

Hélas! les journaux de Paris ont jeté tant de boue sous mes yeux que le cœur me manque pour écrire... Quand je pense que le mot « police » a été prononcé à propos de moi, j'en rougis pour le monde qui m'a connu! Qu'un seul ait pu y croire! Oh! non, n'est-ce pas?

Mais alors c'était la jalousie vile, indigne, infâme, s'emparant d'un hasard pour se venger de ma franchise et de mon honnêteté d'allures, de ma brutalité ou de mon ironie.

Laissez-moi vous serrer de nouveau la main, vous demander de me défendre encore, si, absent, je suis de nouveau compromis et calomnié! J'espère que l'arrosoir de fange est vide pour moi... . . . .

Enfin! J'ai été mal compris. Peut-être m'avez-vous mieux lu! En tous cas, vous avez retrouvé mon caractère et ma dignité derrière mon rideau de paroles qui paraissaient violentes. Vous l'avez défendu, je m'en souviendrai toujours.



Moins de trois mois après cette misérable attaque, Vallès prenait une belle revanche : *Jacques Vingtras* — premier titre de l'*Enfant* — paraissait chez Charpentier.

Là encore, il y eut une heureuse intervention de Scholl.

Dès juillet 1876, Vallès, qu'il venait d'introduire à l'*Evénement*, lui écrivait :

Je viens de fréter un livre, un roman. Peut-être a-t-on

besoin d'un coup de publicité, d'une popularité, qui — pour faire feu par le rez-de-chaussée — n'en serait pas moins bonne. Au contraire! J'ai cela vert et hardi, je vous assure! Avis au directeur.

Il revenait à la charge, en octobre :

Mon cher Scholl, je voudrais écrire l'histoire de ces trente ans d'émotions, de lutte, je voudrais, moi aussi, bâtir ma *Comédie humaine,* être, dans la mesure de mes forces, le Balzac des ambitieux et des saignants, des parvenus et des mutilés, des éteints et des morts que j'ai rencontrés sur la grande route dont la Commune a fait le coin, et qui dans le journal ou la rue ont été : *quelqu'un.*

Je songe à prendre la forme du roman, un peu à la Chatrian, et tout à fait à la Vallès. Je compte écrire 100.000 lignes, et quand elles seront écrites, ma conviction contente et mon ironie satisfaite me laisseront insouciant de la misère ou de la mort. Je sens que je ferai une œuvre qui prendra ceux qui ont parcouru la route et ceux qui y entrent, je le sens! Ce sera ma barricade victorieuse.

J'en ai déjà parlé à Malot, vingt fois. Malot a été pour moi d'un dévouement dont j'ai presque abusé, tant j'ai la fièvre de l'exil, le mal de Paris, tant je perds la tête, tant je retrouve mon cœur, quand je parle de copie pressée, de livre en chantier, d'éditeurs à voir, de rédacteurs en chef à dompter! Le métier émouvant du journaliste et du romancier d'audace m'envoie des bouffées, me donne le frisson, et je tire à boulets rouges sur la complaisance de mes amis. J'ai un peu agi avec vous comme avec Malot.

Je ne pense pas vous embêter en venant encore vous prendre par les basques et vous dire : « Le roman que je veux écrire, cette revanche des vaillants, exilés ou appauvris, cette histoire vraie de la grande armée du peuple et du petit bataillon thébain, voyez-vous, entrevoyez-vous la place où je puis l'ériger comme une batterie dominant les maisons de fous et les cimetières, dans lesquels finiront la moitié de mes héros » ?

J'ai quelques semaines devant moi, le temps d'attendre des négociations; je vous écris pour vous signaler des intentions

de proscrit. Il me faut trois ans pleins, avec du pain dans mon bissac et des balles mâchées dans ma giberne, pour être sûr de mon tir et accoucher d'une œuvre puissante. Y a-t-il chance de tenir la campagne, et pourrai-je entrer bientôt dans le cirque avec mes gladiateurs, pour être dévoré par la bête, mais rire au nez de César!

Je viens d'en écrire à Malot, en lui parlant d'un roman sur *Londres infâme*, que je me dépêcherais d'écrire si j'avais espoir de le placer, pour amasser l'argent nécessaire à mes trois ans de bataille, comme un mercenaire qui engagerait sa peau pendant huit ou dix mois chez les autres pour acheter avec l'argent de sa solde la poudre qui délivrerait son pays. Qu'en dites-vous? *L'Evénement* prendrait-il 80 ou 100 feuilletons là-dessus?... Je vous indique mon but, le but de l'automne de ma vie; un hasard peut servir à mon *Histoire d'une génération*... Je ferais une œuvre *comme je l'entendrais* : j'en ai le frisson d'y penser, et j'y travaillerais à y laisser ma vie!

Scholl, qui n'a pu placer le roman à l'*Evénement*, s'adresse en 1877 à Charpentier, mais l'éditeur hésite...

Quand enfin, l'année suivante, *Jacques Vingtras*, grâce à Hector Malot, a été publié en feuilleton par le *Siècle*, Scholl, appuyé par Emile Zola, s'entremet de nouveau auprès de l'éditeur et cette fois emporte l'acceptation.

Aussitôt le livre paru (15), Vallès écrit à Scholl (début mai 1879) pour lui expliquer quel a été son but en l'écrivant :

Adresse actuelle,

Jules Pascal, 10, Upper Woburn place, Euston Road.

Mon cher Scholl,

Vous avez, sans doute, reçu de Charpentier mon volume, *Jacques Vingtras*. Que vous l'ayez reçu ou non, je veux vous en envoyer un qui porte écrit de ma main un souvenir d'ami. Vous avez été un camarade si dévoué et si net! Puis, je tiens, comme auteur, à être signalé et jugé par vous.

(15) *Jacques Vingtras*, par *Jean La Rue*, parut chez Charpentier le 5 mai 1879. Ce furent le premier titre et la première signature de *l'Enfant*, par *Jules Vallès*.

Cette seconde raison n'existât-elle pas, je serais satisfait de mon envoi et de ma courte dédicace d'exilé. C'est un mot de remerciement signé d'un vaincu, dont vous avez pris la défense chaque fois qu'il a fallu noyer une goutte de fiel ou de boue dans une belle goutte d'encre. Je vous garde une place à part, à vous et à Malot, dans ma mémoire d'exilé.

Mais il y a plus. *Jacques Vingtras* est le premier volume d'une série qui en aura quatre. Ce sera mon histoire intime depuis la première fessée jusqu'à la dernière barricade. *La Révolution française* a publié non le texte définitif, mais le canevas du second volume sous le titre *Les Mémoires d'un Révolté*. Il y a eu des lacunes, des transpositions, des malentendus et des trous. En livre, ce sera mieux. En tous cas, les deux dernières parties traitant l'une de ma vie de journaliste, l'autre de ma vie de socialiste, présenteront, je pense, un très vif intérêt. Je ne sais pas si je saurai peindre, si je saurai retrouver mes impressions du Café Mulhouse... J'essaierai de traduire mes pensées et de brosser le paysage boulevardier d'alors.

Donc mon œuvre sera cela.

Mais le premier volume, celui qui vient de paraître, a une valeur spéciale, parce que c'est l'œuf de ma vie, parce que mon enfance a coloré en rouge mon âge mûr, parce que, dans ce récit de mes jeunes souffrances, on peut lire les souffrances de tout un monde de petits martyrs et entrevoir l'enthousiasme noir de tout un monde de révoltés.

Les *droits de l'enfant*, cela est à planter comme poteau à côté du drapeau qui porte écrit : *Les droits de l'homme.*

La tyrannie de la famille mérite l'ironie, sinon la haine. J'ai mis beaucoup d'ironie dans un peu de douleur.

Je vous en prie, mon cher Scholl, signalez mon livre pour qu'autour de cette question : « la douleur des petits », les souvenirs de tous les sensibles du monde s'éveillent, s'assemblent et jettent le respect et l'amour du faible dans les esprits et dans les âmes. Je voudrais que ce fût un autre qui eût fait ce volume-là, pour pouvoir réclamer avec plus d'autorité et d'insistance le secours d'articles qui aideraient à faire lire ce livre, dédié aux victimes de la famille ou de l'école.

Je tiens à un article de vous. Vous m'avez presque connu

(à *la Naïade*) quand je sortais de mes dix-sept ans. Vous avez toujours d'ailleurs cherché la note humaine, et recueilli toutes larmes comme des perles. Je me figure que vous êtes un de ceux qui m'aideront le plus à défendre ma thèse — qui doit être défendue à coups seulement de sourire et d'émotion.

Veuillez me faire savoir si mon volume vous est bien parvenu. Et ne retardez pas le moment où je lirai ce que vous avez dit de *Jacques Vingtras* enfant. Ce que Zola pourra en dire viendra d'une théorie, c'est un côté de la critique. Ce que vous en direz viendra du cœur. C'est un autre côté qui a sa grandeur douce et son influence profonde.

Vingtras proscrit vous remercie d'avance pour Vingtras enfant.

A vous, mon cher Scholl.

JULES VALLÈS.

Un mois se passe, l'article de Scholl sur *Vingtras* n'a pas encore paru. Vallès s'impatiente.

Mon cher ami, pardonnez-moi de frapper toujours ainsi à votre porte. Ne vous semble-t-il pas qu'on veut faire la conspiration du silence et de la jalousie? ou tout au moins la conspiration bourgeoise contre le livre social? Comment lutter contre ces conjurés? C'est ruineux et désolant! Et j'en suis découragé pour les livres à venir! Dans ces circonstances, je vous écris et vous réécris pour vous demander non un éloge, mais le coup de cloche. Sainte-Beuve vivant me l'aurait donné. Philarète Chasles aussi, lui qui a fourni à Gill, pour moi, le mot de grand écrivain français. Je ne réclame pas ces adjectifs! Mais c'est assez d'un exil, n'est-ce pas? Il ne faudrait pas encore celui de France! Aidez-moi à briser leur silence, au nom de ce qu'il y a de vivant et d'utile au fond de mon histoire d'enfant...

Quelque chose peut vous en empêcher. Dites-moi ce qui en est. J'ai toujours peur de blesser un ami avec les phrases à air égoïste de mes lettres; c'est que je parle avec la fièvre du combattant qui crie : *A moi, camarade!* non par orgueil, mais par conviction. Je porte en avant mon drapeau et demande que les vaillants le défendent...

Enfin le 25 juin (16), sous le titre : *L'Autopsie de Jules Vallès*, Scholl donnait à l'*Evénement*, sur le livre de son ami, un long article; le soin avec lequel il l'avait écrit en expliquait le retard; on ne pouvait répondre avec plus d'intelligence et de cœur à l'attente de Vallès :

Jules Vallès, par la publication de *Jacques Vingtras*, vient de conquérir son brevet de membre de la société d'autopsie mutuelle [qui venait de se former]. *Jacques Vingtras*, par Jean La Rue, c'est Jules Vallès par Jules Vallès. On peut dire de cet ouvrage qu'il est le comble du naturalisme.

L'invention n'y a pris aucune part, l'imagination en est soigneusement bannie. Chaque chapitre en est une eau-forte, un souvenir plus ou moins cuisant d'une enfance qui a subi l'oppression de toutes les nécessités matérielles.

Un journal a cruellement reproché à Vallès d'avoir fait le procès de son père et de sa mère. C'est un point de vue absolument faux. Vallès n'a fait que les procès d'une situation. Il raconte ce qu'il a souffert, voilà tout. Et quand on a tourné le dernier feuillet de ce livre plein de larmes, on comprend la Commune, aussi bien qu'après avoir causé avec le fils d'un pope on s'explique le nihilisme.

Mieux vaut cent fois être le fils d'un ouvrier vêtu de la blouse, qui n'est jamais ridicule, que fils d'un de ces pauvres petits bourgeois qui se croient obligés de *paraître*, sans en avoir les moyens, et affublé d'oripeaux comme un chien savant. L'enfant du peuple a la tête nue, ce qui vaut mieux que d'être coiffé d'une casquette à melon taillée dans le pan d'une vieille redingote. Il va droit devant lui, libre de ses mouvements, égal au moins de ses pareils, tandis que l'enfant de la ménagère besoigneuse reçoit des leçons de maintien, apprend à esquisser des sourires obligatoires, avec l'estomac creux et le sentiment de son infirmité au point de vue mondain...

(16) L'article d'Emile Zola avait paru la veille dans le *Voltaire*.
André Gill avait donné à la première page de la *Lune Rousse* du 8 juin un grand dessin : *Jean La Rue*, avec ces mots au bas : « Vue prise loin d'ici, dans les brouillards de Londres, *d'un grand écrivain français.* » Philarète Chasles avait ainsi qualifié Vallès au Collège de France, quand il y reprit son cours au lendemain de la Commune.
La correspondance de Sainte-Beuve témoigne de son estime et de son amitié pour Vallès, mais il n'a rien écrit sur lui.

... Vallès, trois fois fusillé, se réveilla à Londres. Il écrivit là-bas comme s'il était à Paris. L'exil n'a pu terrasser cette puissante nature. Ceux qui ont lu *Jacques Vingtras* savent avec quelle vérité, avec quelle énergie il a conté les froissements de son enfance, les meurtrissures de sa jeunesse. Chaque page est l'ébauche d'un Rembrandt.

La note gaie est rare dans le livre, et encore de quelle gaieté! Lisez plutôt (le récit de) la distribution des prix (du collège du Puy).

Voulez-vous savoir maintenant comment s'attendrit le farouche rédacteur du *Cri du Peuple?* Voici de quelle façon il raconte l'un des souvenirs les plus douloureux de son enfance [ici un passage du chapitre : *Louisette*].

Tel est le livre, tel est l'écrivain, tel est le cœur.

J'ai payé mon tribut au camarade d'autrefois...

Vallès n'a que quarante-six ans. Un jour, quand l'apaisement sera suivi de l'oubli, cet homme de talent reprendra sa place dans la presse parisienne.

Jacques Vingtras deviendra le titre commun de la trilogie : *l'Enfant, Le Bachelier, l'Insurgé.* Vallès avait projeté une tétralogie; mais *le Candidat des pauvres,* qui en formait la troisième partie, parut seulement dans *Le Journal à Un Sou* dirigé par Tony Révillon, en 1879-1880.

Le *Bachelier* parut en 1881, un an après le retour de Vallès en France.

Comme l'*Enfant* à l'*Evénement,* Vallès l'avait proposé au *Voltaire* quand il en était devenu le collaborateur sous la direction de Scholl : en envoyant à celui-ci son second article, le 29 juillet 1878, il lui disait :

Nouvelle attaque pour mon ouvrage mis en avant. J'efface le mot *roman.* C'est de l'autobiographie, et je vous assure que c'est intéressant, ironique, attachant! Vous ne voudriez pas, vous ne pourriez pas m'acheter les *Confessions d'un vaurien* ou *Mémoires d'un révolté* ou *Histoire d'un homme?...* Ne croyez-vous pas que cela lancerait le *Voltaire,* et vite, et un peu haut?

En octobre, quand le tirage du *Voltaire* faiblit et que Scholl songe à se retirer, il renouvelle son offre :

Je me figure qu'un roman à sensation vous tirerait d'affaire, et je vous propose toujours mon ours, suite de *Vingtras*. Cinq sous la ligne ou bout de ligne. La caisse y trouverait peut-être bénéfice : *Histoire d'un révolté.* Je corserais, mettrais des personnalités...

Mais Scholl devait quitter le journal quelques mois plus tard. C'est dans la *Révolution française*, en janvier suivant, que parurent les *Mémoires d'un révolté*, qui finalement s'appelleront, en librairie, le *Bachelier*.

Scholl lui consacra un article dans l'*Evénement* du 3 juin 1881, article un peu court; le second volume des Vingtras l'a évidemment moins ému et moins intéressé que le premier :

En fait de personnage vivant, Jules Vallès se met lui-même en scène, ce qui est son droit absolu, et nous raconte ses *Mémoires* sur le dos de *Jacques Vingtras*.

Il y a une énergie particulière, une sincérité farouche chez cet amateur de barricades, bonhomme au fond, mais toujours froissé, déchiré, brisé, quoi qu'il fasse et où qu'il aille.

Le Bachelier a eu ce singulier honneur de servir de thème aux premiers-Paris des journaux qui ne font de politique qu'au second plan.

Il ressort du récit authentique de Vallès, de ses conspirations avortées, de ses déboires et des malheurs de toute une génération de bacheliers, que, dans la société nouvelle, il fait bon d'avoir un métier.

Un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve!

a dit Baudelaire.

C'est le rêve qui a jeté dans la Commune tant de natures ardentes, tant d'esprits distingués. Vallès est revenu franchement à la littérature, et ses aspirations, ses idées politiques n'y perdent rien. Se connaissant lui-même, suivant le précepte du sage, il apprend aux autres à se connaître aussi.

★

Vallès rentra à Paris au lendemain de l'amnistie, le 13 juillet 1880.

Jusqu'à sa mort, ses relations avec Scholl restèrent intimes.

Il le cite dans le *Tableau de Paris,* qu'il publiait au *Gil Blas* en 1882, parmi les personnalités qu'on se montre sur le boulevard des Italiens : « J'y ai rencontré Scholl hier... »

Il assiste, le 5 décembre 1883, en compagnie de Séverine et du docteur Guebhart, à l'inauguration, que préside Aurélien Scholl, du Cercle de l'Escrime, 9, rue Taitbout.

Ayant en préparation une pièce (17) pour le théâtre, c'est chez son ami qu'il projette d'en faire la première lecture.

Quand Vallès accepta, tout en conservant la direction du *Cri du Peuple,* de collaborer avec Cornély, Emmanuel Arène et Paul de Cassagnac, au *Matin* pour y donner respectivement l'opinion socialiste, royaliste, opportuniste et bonapartiste, Scholl, dans l'*Evénement* du 2 mars 1884, ironisa quelque peu :

La situation acceptée par les *leaders* du *Matin* me paraît singulièrement embarrassante... Le but de tout écrivain, c'est d'obtenir pour son journal le plus de lecteurs possible. Voici donc M. Paul de Cassagnac obligé de faire tous ses efforts pour étendre la propagande de Jules Vallès, et Vallès engagé d'honneur à augmenter le nombre de ceux que M. Paul de Cassagnac tente d'enrôler sous la bannière bonapartiste.

Un rédacteur du *Cri du Peuple,* qui signait *Titi,* prit cela au sérieux, et comme Scholl venait de créer l'*Echo de Paris,* il en profita pour faire, le 6 mars, cette annonce peu aimable, sous la rubrique *Rues et boulevards :*

M. Aurélien Scholl fonde un nouveau journal du soir, *L'Echo de Paris,* fait sur le patron des journaux de causeries et d'informations.

(17) Cette pièce ne resta qu'ébauchée; elle devait s'appeler *la Dompteuse, la Baraque,* ou *les Irréguliers.*

Bonne affaire pour les amateurs de vieux bons mots retapés.

Vallès, le soir même, envoya un télégramme fermé à son ami; malade depuis deux mois, ne pouvant plus surveiller son journal, il lui adressait toutes ses excuses :

Vous vous en moquez bien, je le sais, mais je tiens, moi, à vous dire que je regrette vivement que ces lignes aient paru dans un journal dont je suis le rédacteur en chef.

Et le 16 mars suivant, le même Titi, sous la même rubrique, écrivait :

L'Echo de Paris se crie sur les boulevards : nos meilleurs souhaits de bienvenue au nouvel organe de M. Aurélien Scholl.

Vallès mourut le 14 février 1885, laissant en souvenir, a-t-on dit, deux tableaux, l'un à Hector Malot, l'autre à Scholl.

Scholl, dans *L'Echo de Paris*, fit paraître, coup sur coup, sur le disparu, deux articles de Georges de La Bruyère, et trois études littéraires signées d'Edmond Lepelletier, Albert Dubrujeaud et Paul Alexis. Lui-même publia, à partir du 18 février, un choix des lettres qu'il avait reçues autrefois de Vallès, et les fit précéder d'une introduction dont le début est bien dans sa manière fantaisiste :

On a dit de Vallès qu'il aimait l'argent, qu'il soignait ses petites rentes, que nul n'était plus bourgeois d'instinct et de tempérament que ce farouche révolutionnaire. Econome, rangé, il tenait à sa redingote, faisait volontiers un bout de toilette et soignait ses habits pour les faire durer. Du reste, il se prélassait volontiers devant un bœuf à la mode bien servi dans un bon restaurant...

Que Vallès ait souvent enflé la voix, qu'il ait pris des airs terribles et se soit entouré des *valeurs* qui pouvaient le faire ressortir, c'est possible. Il n'en était pas moins un brave homme, un excellent cœur, un véritable ami des pauvres. Deux livres de lui resteront certainement : *Les Réfractaires* et *Jacques Vingtras*...

Puis, ce sont les souvenirs communs :

La dernière fois que j'ai vu Vallès, il était avec cette jeune et charmante femme (18) qui semblait l'avoir adopté, et dont la beauté mélancolique, les yeux bleus rêveurs et comme perdus dans une contemplation de l'invisible, faisaient un si singulier contraste avec la tête rude du réfractaire...

Puis la maladie l'a pris et ne nous l'a pas rendu.

Et dire que si M. Thiers l'avait fusillé, nous n'aurions pas eu les quatre volumes qui font son œuvre! On l'aurait alors traité d'impuissant parce qu'on l'eût assassiné avant son heure!

Au cours de son article, Scholl explique la fidélité de leur amitié à travers les remous politiques. Il n'invoque pas le nom d'un maître commun, nom que Vallès lui avait soufflé quand il l'avait appelé « le Proudhon des viveurs »; c'est de Voltaire et de Beaumarchais qu'il se réclame :

Quelle que fût la ligne politique que le raisonnement m'indiquait comme utile à suivre dans l'intérêt de la grande cause, Vallès et quelques autres savaient bien que j'étais avec eux. La presse enveloppe aujourd'hui le monde, et les plumes comptent comme des épées. Voltaire était le successeur d'Attila. Dès que la pensée parle, la révolution hurle. Sauvons donc avant tout le gouvernement — même sujet à caution — qui laisse la liberté de la pensée. Chaque encyclopédie prépare une révolution, chaque contrat social couve une Convention et bien des Figaros cachent des Robespierres.

Et il termine :

J'ai là une volumineuse correspondance de Vallès (19),

(18) Aurélien Scholl et Tony Révillon furent, en 1891, les parrains de Séverine à la Société des gens de lettres. Scholl rappela qu'elle avait été « la sœur du grand et miséricordieux Vallès ».

(19) Aurélien Scholl ne publia dans *L'Echo de Paris*, du 18 au 26 février 1885, que vingt-sept des lettres qu'il avait reçues de Vallès; de plus, comme elles étaient encore trop récentes, il ne laissa que les initiales des noms propres, supprima ou remplaça des mots, modifia des phrases et des chiffres.

L'obligeance de M. H. Matarasso, qui possède les autographes de soixante lettres de Vallès à Scholl (y compris les vingt-sept publiées par

des lettres écrites de Londres et de Jersey. Je les envoie à la copie et l'*Echo de Paris* publiera tout ce qui lui paraîtra de nature à intéresser ses lecteurs.

J'ai donc passé toute la journée avec ce mort de la veille. Il s'est survécu pour moi. J'ai retrouvé dans ses lettres les jours de misère à Londres, à Jersey, les soubresauts d'espérance, tout ce qui agite et soulève une âme endolorie dans un corps à moitié brisé...



Les années d'exil à Londres — septembre 1871 à septembre 1879 — furent particulièrement fécondes pour Vallès; outre un drame inédit, *la Commune*, il y écrivit *la Rue à Londres* et les deux premiers volumes de la trilogie de *Jacques Vingtras : L'Enfant* et *le Bachelier*. Les lettres à Scholl sont pleines d'indications précieuses sur la conception et l'élaboration de ces trois ouvrages, sur les négociations de Vallès, où Scholl intervient constamment, avec Edmond Magnier qui publia le premier dans l'*Evénement* en 1876, et avec Charpentier qui les éditera tous trois de 1879 à 1884.

Les lettres nous renseignent encore sur la collaboration de Vallès, en 1876, au *Voltaire* dont Scholl était le directeur; sur ses projets non réalisés d'un journal men-

L'Echo de Paris) nous a permis de les consulter toutes dans leur texte intégral et d'en publier quelques-unes, en totalité ou en partie, parmi les inédites.

Vallès adressa ces soixante lettres à Aurélien Scholl, 82, rue Taitbout, au cours de ses dix dernières années : la première, le 11 mars 1874, la dernière, le 6 mars 1884.

Beaucoup d'entre elles ne portent pas de dates. Scholl les a indiquées, quand elles manquaient, pour les lettres qu'il a publiées; pour les autres, on peut approximativement les dater d'après leur teneur.

Elles sont envoyées de Londres, sauf huit : trois de Jersey et une de Berck (Angleterre) en 1878, une de Bruxelles en 1879, et trois de Paris, de 1882 à 1884. Sauf ces trois dernières et une envoyée de Londres au cours d'un voyage en 1881, ce sont des lettres de l'exil, qui dura, de septembre 1871 à juillet 1880, neuf années, dont huit à Londres (à part deux absences à Lausanne et à Jersey) et la dernière à Bruxelles.

Les lettres de Londres — sauf la première, en 1874, qui indique le cabinet de lecture, *French Athenaeum*, 17, Charlotte Street, où il recevait son courrier, et la dernière, en 1881, qui indique 59, Charlotte Street, Fitz-Roy Square W. — portent deux adresses successives de Vallès : d'abord, de 1876 à 1879, 38, Berners Street, Oxford Street; ensuite, en 1879, 10, Upper Woburn, Euston Road. Celles qui portent la première sont signées par prudence (c'est l'époque mac-mahonienne) *J. V.* ou *Pascal*, son nom maternel.

suel, *Paris-Londres*, qui aurait formé la troisième page du *Voltaire*, et aussi de deux romans, l'un sur les *Mystères de Londres*, l'autre sur, ou plutôt contre, la magistrature.

Mais surtout, elles nous révèlent son vrai visage.

Vallès, dont on a fait un vaniteux, s'y montre conscient de sa valeur, mais aussi prudent et mesuré. L'*Evénement* ayant annoncé sa collaboration en termes trop élogieux, il proteste :

Je crains cette annonce à son de trompe... Ce que je vous en dis là ne provient pas de mon orgueil ou de ma modestie; j'ai bien d'autres chats à fouetter! J'ai de la conviction et de l'émotion plein le cœur et je suis bien sûr que j'arriverai jusqu'à l'âme des autres dans mes livres à venir.

De même, quand le *Voltaire* a fait suivre son premier article de la signature : *Le Réfractaire : « Je n'aime pas beaucoup cette signature,* écrit-il à Scholl; *Le, c'est bien orgueilleux »*, et la signature devient : *Un Réfractaire*, ce qui ne le satisfait pas trop : « *Réfractaire » même est trop personnel peut-être.* »

Cet outrancier est un sincère. Quelques-uns ont voulu voir dans la *Rue à Londres* une sorte de pamphlet contre l'Angleterre, écrit par Vallès pour prendre une attitude, pour se différencier de Taine ou de Louis Blanc. Or il est bien vrai qu'il n'a aimé ni le pays ni les habitants : *Les Anglais sont bien tels que je les peins. — J'ai cinq ans de Londres sur le dos... Journaliste de feu dans un pays de boue. — Cet épouvantable Londres... énorme et sinistre village. — Dimanche, ce jour infâme à Londres. — Ce pays, superbe comme une forge folle, mais triste comme un Mazas.* Mais, précisément, il veut être bien compris; en prévenant son journal qu'il va « *entamer un siège en règle contre l'Angleterre* », il demande qu'on lui assure un engagement assez long : « *Je me rapetisse dans la fanfaronnade, si j'ai l'air d'un braillard qui pousse une grossièreté en passant.* »

Nul n'a plus souffert de l'exil; ce mot d'exil revient sans cesse sous sa plume : *budget d'exil, mes papiers*

d'exil, pauvreté d'exil, casser la croûte de l'exil, aveugle dans la nuit bête de l'exil, l'exilengite arrache de ces *lettres écrites pour soupaper l'ennui, le dégoût.* Chacune d'elles en effet est un cri de détresse morale, un appel jeté dans le vent de la Manche, comme il dit :

Ecrivez-moi de temps en temps pour me donner la saveur de Paris qui bout. — Ayez pitié du proscrit qui veut entendre, lire et sentir un peu de Paris. — Vous avez la goutte, moi j'ai l'exil. Je ne veux pas vous arracher des larmes, je ne pose pas au martyr, je ne me drape pas, je m'embête. C'est embêtant de manquer de patrie... Devant mon feu noir, par un jour de cuivre, le ciel m'apparaissant plein de fumée à travers ma fenêtre à guillotine, accablé de mélancolie, j'ai reporté ma pensée vers la France, je veux dire vers Paris, notre Paris à nous...

Quand il va à Jersey, il écrit :

Vu les côtes de France!... C'est que ça m'a fait un effet cette côte! Vous ne pouvez pas vous en douter.

Mais quand on craint que Mac-Mahon ne fasse un coup d'Etat, ce n'est pas à lui, c'est au danger extérieur qu'il pense :

La Prusse regarde, elle amènerait des bataillons, le danger, l'amnistie. Si noir que soit l'exil, je souffrirais bien de rentrer en France avec le désastre.

On retrouve, dans ses lettres, son style, ses images, sa complaisance — lui, l'homme du « Vieil Homère aux Quinze-Vingts » — aux rappels de l'antique, voire aux citations latines :

Qu'on me ramène aux carrières... — Devant les Ides de Mars... — C'est un de mes cris de Midas au roseau... — Une lettre de Magnier m'est arrivée comme un ordre de Caprée... — Le roman que je veux écrire, cette histoire vraie de la grande armée du peuple et du petit bataillon thébain... — Paulo minora canamus.

On y retrouve aussi son courage devant la misère. Au

moment où Scholl l'introduit à l'*Evénement*, il est dans un réel dénuement; et il ne dit pas tout, car il a avec lui sa compagne et sa fille, auxquelles il ne fait aucune allusion. Or sa collaboration lui est peu ou mal payée; il s'en plaint amèrement, mais il ajoute : *« J'ai mon rire et ma santé d'Auvergnat pour lutter contre le besoin. »*

Heureusement, de l'Auvergnat il n'a pas cela seulement, il sait aussi défendre pied à pied ses intérêts, discuter ses appointements, le prix à la ligne, au mois; et avec Edmond Magnier, il a à faire à forte partie!

Je veux être payé immédiatement. — Je voudrais toucher sur livraison. — Quelques louis dans l'exil c'est de l'eau-de-vie sur un radeau.

Il veut un engagement, un traité :

Je ne me soucie pas de recommencer une série, de perdre mon nouveau pucelage, pour le plaisir de toucher cinquante ou cent francs, avec la chance de disparaître après, comme un lampion de fête publique.

Malgré ce que ces débats ont, au fond, de poignant, on se prend quelquefois, devant cette admirable ténacité, à sourire et on se remémore le cri de Vingtras, dans *le Bachelier*, quand il a triomphé de difficultés analogues : « Ah! j'ai bien fait de naître Auverpin! »

Et que de ruses, que de caresses pour obtenir de Scholl un service : il flatte le boulevardier et feint de s'intéresser extrêmement aux nouvelles et aux scandales parisiens :

Quelle est l'actrice qui est pendue comme un boulet au cœur de Montigny? Quelle est celle qui est la maîtresse d'un prince?... Quel est le scandale du Bois où deux femmes du monde ont été surprises, faisant quoi?... Est-il officiel que la Patti ait eu un enfant de Nicolini?... Quel est ce V... qui a disparu après avoir perdu au jeu contre un journaliste? Quel est le journaliste?... Vous êtes si Parisien.

Il complimente le journaliste :

Je sens un frère en journalisme, libre et vivant. — Vous êtes un vieux loup de presse et vous avez le sang-froid des amers. — Vous devriez avoir un gros succès (au *Voltaire*) avec votre expérience et votre manière. — Une étude de vous appelle l'attention tout de suite. — J'attache un prix immense à un article spécial de vous.

C'est l'appel d'un frère d'armes. — Et vous savez, je demande tout à l'ami, rien aux patrons. — Au nom d'une camaraderie établie sur une manie commune d'ironie et de justice.

Pour ces articles qu'il demande à Scholl de faire pour lui, il lui suggère des idées, rappelle des anecdotes, des souvenirs, que Scholl, docilement, utilisera.

Mais ce qui n'est pas feint, c'est la reconnaissance qu'il a vouée à Scholl :

C'est vous qui avez tiré le premier, comme à Fontenoy, en me rendant le premier service... Je suis très touché, dans mon exil, de cette camaraderie dévouée et vaillante. Je tiens à vous le dire : un remerciement de proscrit vaut mieux qu'un autre, n'est-ce pas? — Je vous remercie cordialement, mon cher ami, de vous être occupé de moi si vite. Vous êtes trois comme cela dans Paris, dans le monde. Je n'oublierai pas leurs noms. Quoi qu'il arrive, mon cher Scholl, je me souviendrai de votre obstination à me défendre, vous avez été un cher et courageux camarade. — Quand je pense au jour où je pourrai (!) retourner à Paris, je compte sur les doigts les amis que j'irai voir le soir même. Je sonnerai chez vous ce soir-là!

Et voici les dernières lignes de sa dernière lettre :

Tirez sur moi... pour ceci, pour cela, pour autre chose encore; Je désirerais fort pouvoir m'acquitter un peu avec vous de la dette contractée pendant l'exil.

JULES THIERCELIN.

ART OFFICIEL
ET ART " DÉGÉNÉRÉ " A MUNICH

PEUT-IL Y AVOIR UNE ESTHÉTIQUE DE GOUVERNEMENT?

—

Les voix conjuguées de la presse et de la T. S. F. ont fait savoir à l'Europe — et au monde! — que le chancelier Hitler, accueillant le Duce à Münich, tint à le conduire lui-même à cette vaste « Maison de l'art allemand », édifiée par ses soins et sur ses indications pour remplacer, comme Palais des expositions d'art, le « Glaspalast » détruit, ainsi que l'on sait, par un incendie, et dont l'emplacement a été aménagé en jardin... Le chancelier put mener son hôte devant un buste de Joseph Thorak représentant son masque césarien, et il n'est pas douteux que Mussolini ait été sensible à cet honneur. Car, si l'exposition présente de nombreuses toiles et œuvres sculptées à la gloire des dirigeants du national-socialisme allemand, l'effigie du Duce y est, croyons-nous, la seule représentation d'un chef d'Etat étranger. L'axe Berlin-Rome se constituerait-il aussi sur le terrain artistique? Ceci est une autre histoire, dirait Kipling : mais nous ne voulons, en aucun lieu de cette brève étude, dévier vers la politique; et nous verrons d'ailleurs plus tard pour quelles raisons esthétiques une telle entreprise nous semblerait actuellement irréalisable.

Toutefois, l'effigie d'un autre grand Italien figure aussi à l'exposition : celui-là, il est vrai, s'est élevé au-dessus

de tous les systèmes et s'est dressé contre toutes les directions oppressives... Il s'appelle Arturo Toscanini (et la présence de son buste à cette exposition d'art allemand en Allemagne, — pays avec les dirigeants duquel il a rompu pour les raisons que l'on sait, — n'a pas été sans nous étonner et, autant que nous puissions le croire, sans surprendre l'illustre modèle!).

Le chancelier a donc longuement promené son hôte parmi les salles aussi nombreuses que bien aménagées de la Maison de l'Art allemand. Il tenait, devant le millier d'œuvres qui y sont réunies, à lui redire ce qu'il avait proclamé le 18 juillet dans son retentissant discours d'inauguration, ce que résume la préface du guide de l'exposition :

Voilà le résultat de quatre années d'efforts artistiques poursuivis dans l'esprit national-socialiste : des œuvres conçues et réalisées par des artistes enfin libérés de toutes les influences étrangères et de toutes les théories condamnées, et, particulièrement de l'esthétique juive, marxiste, voire nègre..., dont l'art contemporain, dans les autres pays, porte les stigmates détestables et est en train de mourir...

Mais, après avoir exalté à nouveau sa doctrine de l'art uniquement national dans son inspiration comme dans son expression, le chancelier a-t-il complété sa démonstration en conduisant le Duce à l'Exposition de l'Art dégénéré, organisée également sous son impulsion et qui, quelques centaines de mètres plus loin, groupe des œuvres considérées comme représentatives de ces tendances impitoyablement condamnées par l'esthétique nazi, et retirées des musées et des collections où elles figuraient pour servir d'arguments péremptoires et, à vrai dire, de repoussoirs?... Voilà ce que personne ne nous a appris : et voilà pourtant ce qui nous intéresserait grandement..., ainsi que de pouvoir connaître les réactions et les jugements de Mussolini, qui, dans son propre pays, nous semble avoir toujours agi de façon singulièrement différente en matière d'art. Il nous a donc paru utile, — étant donné l'importance extrême attribuée par le Führer à

cette exposition de l'art orthodoxe, — d'étudier, en toute objectivité, la question qu'elle pose formellement : est-il possible de promulguer valablement une esthétique de gouvernement? peut-on, au nom de principes dictatoriaux, décréter, dans le domaine de l'art et de l'esprit, des lois et les imposer aux artistes créateurs? La réponse, nous la trouverons dans les œuvres mêmes : parmi celles qui figurent dans les salles de « l'Art allemand » et nous sont présentées comme de premier ordre; parmi celles qui, dans la galerie de l' « Art dégénéré », sont offertes comme des objets de risée ou d'indignation. Et nous pourrions, croyons-nous, étendre le problème à tout ce qui touche au domaine de la création spirituelle. Ce serait, à la vérité, un champ immense! Mais, si nous arrivons, sur ce point déterminé, à des conclusions dignes d'être retenues, elles vaudront aussi, assurément, pour l'ensemble de la question intellectuelle et artistique.

§

Les journaux du Reich, dans un article paru le 13 août sous le titre : *Cinq cent mille personnes ont vu l'Art dégénéré,* saluaient dans les termes que l'on devine le succès sans précédent obtenu à Münich par l'Exposition (d'entrée gratuite, précisons-le!) de l' « Art dégénéré ». Ce communiqué, indiquant qu'un demi-million de visiteurs avaient défilé dans ces salles, se réjouissait de ce que les étrangers y fussent venus nombreux : il proclamait le crépuscule définitif des gloires frelatées et l'avènement, grâce à l'initiative du gouvernement allemand, d'un art moderne régénéré qui, sous l'inspiration du Führer, s'imposerait bientôt au monde reconnaissant. Tout cela, pour le visiteur arrivant à Münich, cette vieille et passionnante capitale d'art, excitait encore la curiosité... Car enfin, si ce visiteur avait d'abord été accomplir à Bayreuth un pèlerinage d'où il revenait avec une admiration en tous points justifiée, il n'avait trouvé là qu'une magnifique fidélité au génie wagnérien, et non point des découvertes dues à une orientation nouvelle. Le merveilleux *Parsifal* de Furtwängler, en 1937, ne lui avait

pas paru différer de façon sensible des représentations également sublimes dirigées au cours des dix années précédentes par Muck et Toscanini (avant Hitler), par Richard Strauss et von Hoesslin depuis le nouveau régime. C'était donc l'Exposition de la *Deutsche Kunst* qui devait illustrer à ses yeux les affirmations enthousiastes du Führer et de ses collaborateurs, reprises et amplifiées par une presse tout naturellement unanime. Donc, remettant à plus tard (pour une fois!) sa visite à ce Musée si étonnamment et diversement riche qu'est l'ancienne Pinacothèque, ce visiteur, pour peu qu'il cédât au désir de s'instruire, ne pouvait que se hâter vers les beaux ombrages du Jardin anglais, à l'entrée duquel le chancelier a fait édifier le vaste bâtiment destiné à accueillir l' « Art allemand ».

L'aspect extérieur de cette construction monumentale a été divulgué par les photographies des journaux et le cinématographe. Sobrement ornée d'une colonnade néo-grecque, la façade est ainsi conforme au style archéologique dont Münich, depuis un siècle, s'est inspirée pour la plupart de ses monuments officiels, et dont ses grands musées sont de remarquables spécimens. Là donc, encore, rien de nouveau : un désir louable de demeurer en harmonie avec les ensembles existants, ce qui, d'ailleurs, devrait toujours rester une des lois essentielles de l'architecture urbaine. Vestibules vastes et éclairés, plafonds de verre, salles en tout conformes aux constructions modernes similaires, dans toutes les villes importantes d'Europe. La nouveauté (ce « risorgimento » esthétique allemand, proclamé et salué avec orgueil et joie), ce devait donc être au long des murs et sur des socles qu'elle allait nous apparaître enfin? Le catalogue, présenté avec soin et goût (sur la couverture, une composition symbolique groupe le profil de Minerve casquée, l'aigle du Reich surmontant le swastika hitlérien, et un flambeau, allégories faciles à déchiffrer) s'ouvre sur une photographie du Führer, « protecteur » de la Maison de l'Art allemand, suivie d'une image représentant la façade du Musée. Après quelques notes pratiques et un plan,

une préface étendue (neuf pages) du Dr Hans Kiener, rappelle quand et comment le nouveau palais fut conçu et édifié, sur l'initiative du chancelier : il rend hommage à l'architecte, Paul-Louis Troost, qui donna corps au projet d'Adolf Hitler. Il rappelle enfin que le « génie » artistique de ces deux créateurs n'est pas d'essence révolutionnaire, si ce n'est lorsqu'il s'agit de mener le bon combat contre l'ennemi : l'inspiration matérialiste et marxiste. Et il conclut en affirmant que le national-socialisme veut assurer à l'art sa place prépondérante dans la vie du peuple allemand. Suivent les nomenclatures (884 numéros au catalogue, les œuvres exposées étant toutes d'auteurs allemands résidant en Allemagne et à l'étranger — l'Autriche se trouvant, ainsi que dans les programmes publiés par la revue officielle de T. S. F., *Deutsche Rundfunk*, considérée comme terre allemande). Enfin soixante-douze pages de reproductions photographiques, débutant naturellement (à tout seigneur tout honneur) par un portrait du Führer dû à Heinrich Knirr, suivi de l'image de l'architecte Troost, puis des portraits du ministre Hess, des maréchaux Mackensen et Blomberg... et d'un choix d'une quarantaine de peintures. Pour la sculpture, également, un buste du Führer par Ferdinand Liebermann, ouvre la série... et c'est le *Mussolini* de Thorak qui suit. Un aigle stylisé de Krieger fait face au masque du Duce : Rome et le Reich peuvent se partager ce symbolique et impérial rapace!

Hélas! si le palais est accueillant et le catalogue luxueux, l'intérêt des œuvres exposées n'apparaît que fort moyen au visiteur plein de bonne volonté, mais bientôt déçu... Quoi! tant de bruit pour si peu de chose? Beaucoup de numéros au catalogue : combien d'*œuvres* au sens vrai du mot? Chaque salon des Artistes Français (au temps d'avant-guerre où les salons parisiens étaient encore séparés) présentait un ensemble de cet ordre, mais, en plus, quelques fort beaux morceaux de peinture et de sculpture, qui relevaient aussitôt son niveau traditionnel et vertueusement banal. Ces morceaux d'exception, on les cherche ici vainement. Rien, assurément,

qui soit très laid, d'une provocante laideur : rien non plus qui, soudain, touche profondément le cœur ou enchante l'esprit — et se grave dans la mémoire. Ce millier de toiles et de statues, pourquoi, sitôt sorti de la « Maison de l'Art allemand », n'en a-t-on plus qu'une impression quasi anonyme, un souvenir confus, où rien n'émerge dans la clarté? Portraits, paysages, compositions héroïques ou décoratives (celles-ci rares d'ailleurs, et presque toujours conçues dans un esprit de propagande national-socialiste), défilent devant les yeux. Le Führer, à lui seul, a inspiré de nombreux artistes : aucun, malgré des sincérités dont on ne peut douter, n'a réalisé un chef-d'œuvre. Les fervents de musique, à côté du *Toscanini* déjà cité, retrouvent le visage de Winifred Wagner, celui de Furtwängler : bustes honnêtes. Quelques académies de bronze, d'un classicisme prudent : des perspectives de tous les coins du Reich, souvent adroites et exactes. Les meilleures toiles sont, peut-être, celles qui s'inspirent de la vie de la campagne et des campagnards, et ne manquent pas de rustique saveur. Mais, si l'on voulait citer et distinguer un nom, cela deviendrait vraiment embarrassant. Car, pour quelles raisons citer celui-ci plutôt que celui-là, plutôt que beaucoup d'autres? Mieux vaut y renoncer : pas de « phares » dominant cette marée...

Et surtout, où donc s'affirme la nouveauté, soit d'esprit, soit de forme? La formule artistique gouvernementale n'est pas révolutionnaire, va-t-on rappeler! Nous le savons : mais, entre une esthétique révolutionnaire et cet art comme volontairement dépouillé de toute originalité, comme systématiquement banalisé, il y avait place pour autre chose, pour ce que discours et articles nous avaient annoncé et nous faisaient espérer. Or l'ensemble des œuvres exposées évoque, nous le répétons, un salon des Artistes Français vers 1900, mais décapité des œuvres et des artistes essentiels. Beaucoup d'application, le respect des conventions, un grand désir de faire plaisir aux maîtres du Reich en les représentant ou en exaltant leur action... L'esprit ne souffle pas en ce lieu.

Et, en art, l'esprit créateur n'est-il pas tout? N'engendre-t-il pas toute chose? Nous sommes loin — ô combien! — d'une recherche quelconque de « frisson nouveau ». Les pieds dociles de tous ces peintres, de tous ces sculpteurs, les ont conduits exclusivement, semble-t-il, dans la trace même des pas de prédécesseurs dénués de génie. Nous sortirons de là sans mauvais rêves, assurément! Mais, hélas! sans rêves du tout... et singulièrement déçus, si nous avions espéré nous enrichir. Aussi nous faut-il, de suite, aller à cette « Exposition de l'Art dégénéré », toute proche, et si âprement bafouée, et présentée comme aux antipodes de l'art officiellement exalté.

Faisons, nous aussi, cette visite et tentons cette comparaison indispensable qui, pour les journalistes du Reich, a servi de point de départ aux considérations sur « le crépuscule des idoles » et le rayonnement neuf des œuvres conçues selon l'esprit et d'après l'idéal du gouvernement.

§

L'Exposition de l' « Art dégénéré » se présente, nous l'avons dit, à la fois comme un enseignement et comme un divertissement offert à titre gratuit. Aussi n'a-t-on pas fait, pour présenter ces œuvres honnies, de bien grands frais. Nous ne trouvons plus ni l'éclairage, ni l'espace dont bénéficie l'art officiel. Des salles étroites, tendues de toile à sac, sur laquelle ont été partout inscrits, en lettres énormes, de péremptoires jugements : les toiles accrochées n'importe comment, avec des cadres de fortune, dans des « jours » défavorables. Le visiteur devra, d'autant plus, s'abstraire de contingences extérieures pour ne s'attacher qu'aux œuvres elles-mêmes.

Au rez-de-chaussée, une sorte de long couloir, avec des vitrines renfermant des dessins, des eaux-fortes, des lithographies. Là, tout de suite, beaucoup de choses excessives, voire effarantes : une sélection analogue à ce que Montparnasse nous a offert depuis vingt ans dans le pire. Des rébus, des géométries, des velléités pornographiques. Les commentaires ironiques ou violents des

organisateurs, inscrits tout le long des parois, ont beau jeu.

Mais, brusquement, voici des dessins saisissants d'inspiration véhémente! d'un maître que nous identifions aussitôt : Georges Gross..., d'autres, d'artistes connus ou inconnus de nous, affirmant des personnalités ardentes, même dans leurs plus discutables volontés. L'intérêt, stimulant indispensable lorsque l'on visite une exposition ou un musée, s'est éveillé aussitôt et s'excite. D'Otto Müller, des dessins rehaussés qui rappellent Gauguin, le Gauguin de Tahiti : jeunes filles et jeunes femmes nues, de type mulâtre et tzigane, d'une grâce aiguë et sauvage; des compositions, des portraits violents de Dix, de frémissantes esquisses de Kokochka... Sur une table, la collection des monographies de la *Junge Kunst,* publiées autrefois à Berlin chez Klinkhardt et Biermann. Ouvertes à la première page, elles sont surchargées, à l'endroit du nom des auteurs presque toujours, et souvent à celui des artistes étudiés, du mot *Jude* (juif), sabrant le papier. Cette collection était composée d'études consacrées aux peintres et sculpteurs les plus hardiment novateurs, et l'on y voyait figurer, à côté de noms déjà classiques (tels que ceux de Gauguin, Van Gogh, Cézanne, etc...) des noms de peintres et de sculpteurs comme Klee, Schmidt-Rotluff, Archipenko, Kandinsky, Nolde... dont nous allons retrouver ici de nombreuses œuvres retirées des musées allemands où, pour notre part, nous avions déjà vainement essayé de les comprendre ou de les aimer.

Voici, en haut de l'escalier, un immense Christ de bois, aux déformations monstrueuses : c'est l'œuvre du professeur Gies; une photographie, commentée avec l'âpreté que l'on pense, la représente dans la cathédrale de Lübec, d'où elle a été expulsée. Elle n'y serait certainement pas demeurée longtemps : même il est étonnant, en vérité, qu'on l'y ait accrochée. Le palier qui constitue la première salle renferme, entre autres toiles de matière barbare et de dessin rebutant, de vastes compositions religieuses de Nolde, qui sont en peinture, malgré des

qualités de couleur, ce qu'est le Christ de Gies en statuaire...

Mais ces murs, où les inscriptions violentes ou ironiques encadrent un certain nombre de toiles dignes des plus fantaisistes « Indépendants » de jadis, apportent tout de même, presque dans chaque salle, un morceau saisissant : voici l'effrayant et inoubliable panneau de Dix : la Guerre, qui rejoint la cruauté des primitifs flamands. Une tranchée où pourrissent des cadavres de soldats, peints comme des viandes d'équarrissage, avec un affreux sang caillé qui semble vernir les visages défoncés, les torses crevés... A côté, une autre toile, aussi violente d'inspiration, représente un cortège épouvantable de mutilés. Les commentaires de la muraille attaquent l'inspiration anti-militariste de ces panneaux qui nous apparaissent bien plutôt témoigner d'une horreur profonde de la guerre, exprimée avec des moyens incroyablement brutaux, mais d'un pathétique qui vous saisit à la gorge.

Dans la salle suivante, quelle n'est pas notre émotion de retrouver le chef-d'œuvre de Kokoschka dont s'enorgueillissait le musée de Hambourg, *La fiancée du vent*, vision vraiment magique, avec l'immense déroulement des voiles palpitant autour des deux corps allongés côte à côte, dans une lumière indéfinissable! Kokoschka est, d'ailleurs, largement représenté ici : *Monte-Carlo*, avec le grand pigeon ensanglanté qui éclabousse le milieu de la toile et stigmatise l'affreux tir aux pigeons de saisissante façon; un paysage qui, autrefois, figurait au Musée d'art moderne à Münich, des portraits dramatiques, selon son génie tourmenté et inégal, mais si profondément original toujours et ne ressemblant à aucun autre.

D'Otto Müller, dont les dessins voluptueux et aigus nous avaient déjà retenus au rez-de-chaussée, figurent de nombreux nus, souvent très sommaires, presque schématiques en leur sensualité, mais portant eux aussi la marque d'une grande personnalité. Autour de ces figures d'aspect polynésien, les commentaires de la muraille se sont attachés surtout à condamner l'influence nègre ré-

vélée et communiquée par une telle peinture. Mais voici tout un panneau de Corinth, de l'illustre Louis Corinth lui-même! Ici, le mur nous apprend que ce sont des œuvres peintes par Corinth après qu'il eut ressenti une attaque de paralysie, et souligne que l'art bolcheviste, non content d'être assujetti aux juifs et aux marxistes, porte au pinacle des œuvres de malades!... Le visiteur regarde avec d'autant plus d'attention l'ensemble de Corinth : un *Ecce Homo* d'une émotion intense, un fort beau portrait, une composition plus confuse, le *Cheval de Troie*, d'adorables visages d'enfants, enfin un paysage représentant le *Lac des Quatre Cantons*, dans une atmosphère de vérité profonde encore que poétique : ce Corinth d'après l'attaque nous fait penser aux derniers Renoir peints, nous le savons, par de pauvres mains paralysées, mais avec un génie intact... et authentiques chefs-d'œuvre!

Allons, nous n'avons pas perdu notre temps ici : Kokoschka et Georges Dross, Dix, Otto Müller, Corinth!... nous avons retrouvé ou découvert dans ces salles une série de toiles et de dessins que nous ne pourrons oublier. Notre mémoire saura, et très vite, faire le départ entre les œuvres horrifiantes, accumulées à plaisir, et ces quelques très belles choses dont nous venons d'énumérer rapidement les plus significatives. L'impression est donc, en cette galerie de l' « Art dégénéré », tout à fait à l'opposé de celle ressentie en face. Là-bas, une foule anonyme, correcte, et comme dépersonnalisée; ici, beaucoup de réalisations déplaisantes ou énigmatiques, et, au milieu, et confondues avec elles, quelques puissantes et triomphantes personnalités condamnées par d'imprudents censeurs, que l'antisémitisme, l'antimarxisme, l'antinégrisme hallucinent et qui manifestent surtout une docilité totale aux indications politiques officielles. Or, l'on peut penser que peu d'années sauront faire, dans tous les cas, justice des exagérations ou des impuissances des soi-disant novateurs à la Schmidt-Rotluff ou à la Kandinsky... Mais ce même laps de temps ne précipitera-t-il pas vers l'oubli, simplement par suite de leur bana-

lité et du manque d'inspiration qu'elles témoignent, la quasi-totalité des œuvres de la « Maison de la Deutsche Kunst »? Cependant que Kokoschka et Corinth, Dix et Georges Gross, artistes neufs, de technique puissante et, avant toute chose, d'inspiration originale, continueront à grandir, malgré des exclusives arbitraires et des proscriptions forcément éphémères, parce que résultant de considérations extérieures à l'art lui-même.

§

Pouvons-nous toutefois donner, dès maintenant, une réponse à la question soulevée et conclure à la possibilité ou non d'une esthétique de gouvernement?

Cette conclusion, nous semble-t-il, serait prématurée; car il nous faut encore, avant de l'envisager utilement, aborder les données supérieures du problème. Le mot « esthétique », pris de façon générale, est employé quand il s'agit de l'art sous toutes ses formes. Il est courant d'englober sous l'appellation « art » toutes les manifestations de l'activité spirituelle humaine au service d'un idéal de beauté : musique, poésie, peinture, sculpture, architecture, etc., et l'on distingue, à l'ordinaire, les arts plastiques, les arts lyriques, etc. Nous voudrions tenter ici une classification différente, discernant d'une part les arts d'effort collectif et d'autre part les arts d'inspiration individuelle. L'architecture urbaine, la mise en scène théâtrale et cinématographique, l'art choral et orchestral sont avant tout des manifestations d'effort collectif, quelle que puisse être, d'ailleurs, la qualité individuelle des metteurs en œuvre. Par contre, la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, sont dans leur essence des manifestations d'inspiration individuelle, et la personnalité créatrice y compte seule.

Pour aboutir à des réussites, les arts d'effort collectif ont besoin de discipline, de connaissance et de puissance techniques, enfin de moyens matériels étendus. On peut (sur un plan différent, bien entendu) former une chorale ou un orchestre comme on discipline un régiment. On peut ordonner l'embellissement d'une cité, édifier un film

considérable, régler la mise en scène d'une grande œuvre dramatique, sans que le génie individuel créateur soit essentiellement en cause. Et, par suite, un gouvernement qui a l'autorité et dispense les possibilités financières doit, dans cet ordre de choses, aboutir à des réalisations valables. Ainsi tel grand pape, les Médicis, les Wittelsbach pour Münich. Et, en France même, Louis XIV, Louis XV : ils n'ont pas, que nous sachions, prétendu imposer aux artistes leurs conceptions personnelles érigées en lois, mais ils ont déterminé des styles, réussi des constructions belles et durables, alors qu'il ne leur aurait pas été possible, fût-ce pour célébrer leur gloire, de forcer à surgir un peintre ou un sculpteur de génie. (Il est vrai que les circonstances les ont, de ce côté-là aussi, bien servis!) Le chancelier Hitler a, de même, obtenu des résultats tangibles: contrôle et accroissement des grandes scènes lyriques et grandes associations symphoniques, édifications de films de propagande transcendants, constructions de musées, embellissements et aménagements monumentaux des cités et des stades (tel le magnifique accroissement, à Münich, de la Place des Propylées) ont pu, sous son impulsion propre et sous l'impulsion de ses lieutenants, lui donner l'impression de réussites artistiques exemplaires. Mais, n'ayant pas commencé par établir la division que nous avons formulée, il a cru (ou voulu croire) que les arts d'effort collectif pouvaient être confondus avec les arts d'inspiration individuelle, les seuls, pourtant, auxquels devrait être équitablement réservée, cette appellation : *Art.* Les arts d'inspiration individuelle valent uniquement par la qualité exceptionnelle des génies créateurs : et aucune dictature n'a jamais et ne pourra jamais contraindre le génie à naître et à rayonner. Au contraire, la liberté est aussi nécessaire à l'éclosion de l'esprit créateur que la lumière du jour à l'épanouissement des fleurs : sans elle, il dépérit, s'étiole... ou se transplante. Et toute l'histoire du génie artistique humain le démontre à chacune de ses pages.

Pourquoi le Führer, en déplorant lors du dernier congrès nazi de Nuremberg que le national-socialisme n'ait

pas encore son musicien de génie, n'a-t-il pas songé à chercher, pour lui-même, une explication? Croit-il donc vraiment que le national-socialisme ait déjà enfanté des poètes, des sculpteurs et des peintres de génie?... Ce que nous connaissons de grand en Allemagne, à ce point de vue, est antérieur à 1933, avènement de l'ère hitlérienne : un Richard Strauss, aujourd'hui septuagénaire et toujours magnifiquement jeune, un Liebermann (juif de génie qui, comme Heine ou Mendelssohn, a dominé toute une époque de l'esprit artistique allemand), mort à quatre-vingts ans passés... Furtwängler était déjà célèbre, Pfitzner avait depuis longtemps écrit *Palestrina,* son chef-d'œuvre, Gérard Hauptmann connaissait cinquante ans de gloire... Les autres grands artistes créateurs, écrivains illustres et bienfaisants comme les Mann et les Zweig, hommes de musique ou de théâtre universellement admirés comme Bruno Walter, Max Reinhardt, Moïssi, — tant d'autres! — ont dû s'éloigner de ce pays ingrat qui reniait aussi un Einstein...

Certes, la pensée et l'inspiration d'un grand peuple ne s'immobilisent pas d'un seul coup : mais ce phénomène — pour reprendre le terme saisissant d'un homme qui connaît et aime profondément l'Allemagne — d' « automutilation », sans précédent peut-être dans l'histoire intellectuelle du monde, a creusé des vides immenses, que toute une discipline exemplaire et une propagande savante ne sauraient combler...

Bayreuth reste, nous l'avons dit, par la grâce de Wagner, immortellement présent, quelque chose d'incomparable : dès que l'on y réfléchit, Bayreuth sert et a servi beaucoup plus le national-socialisme que le national-socialisme a pu le servir. Par contre, malheureusement, son rayonnement international a souffert des exclusives politiques : ce n'est plus l'élite du monde entier qui se précipite en pèlerinage vers la colline sacrée, mais un public pour les neuf dixièmes allemand et quelques fervents dont la fidélité est, d'ailleurs, répétons-le loyalement, récompensée par d'inoubliables émotions. De l'autre côté de la frontière austro-bavaroise, les festivals

de Salzbourg, quasi miraculeusement créés il n'y a guère plus de dix ans par un petit groupe d'hommes ardents, auxquels Max Reinhardt avait insufflé sa foi, ont remplacé peu à peu dans l'admiration universelle, la cathédrale wagnérienne. « Snobisme », va-t-on dire aussitôt. Que le snobisme y joue un rôle, c'est possible, et le même qu'il a utilement joué, en son temps, à Bayreuth. Mais ce rôle-là est restreint et très limité : la vérité, c'est la présence d'êtres inspirés : Toscanini, Bruno Walter, Lotte Lehmann, Reinhardt, Paula Wessely, chefs de files fanatisant d'admirables ensembles... L'esprit créateur individuel, là aussi, s'affirme comme la flamme essentielle, et dont il n'est pas possible de se passer. C'est ce que, en Italie fasciste, les organisateurs de l'annuel « Mai musical florentin » ont fort bien compris : hostiles à tout exclusivisme artistique, ils ont, indistinctement, fait appel aux maîtres incontestés. Côte à côte avec les meilleurs d'Italie, Bruno Walter y dirige Mozart, Busch joue Bach, Reinhardt met en scène Shakespeare, Alfred Cortot et Jacques Copeau y apportent la lumière de chez nous. Les décorateurs les plus modernes, les musiciens les plus « d'avant-garde » y sont conviés et y participent : il n'y a pas, dans le pays, où le poète Marinetti (l'anarchiste du *Roi Bombance*, toujours révolutionnaire en art) a été fait académicien, d'esthétique imposée par le gouvernement.

Pourtant, va-t-on encore objecter, il s'agit aussi d'une autarchie : et le Duce n'est pas moins dictateur que le Führer. Pour tout ce qui est politique, assurément... Mais ne jugeons pas ici de politique et restons sur ce vaste terrain de l'art. Le fascisme n'a jamais, à notre connaissance, affirmé cette prétention à l'universel qu'offrirent le national-socialisme et le bolchevisme : être à la fois une doctrine de gouvernement, une religion, une morale, une esthétique... Moscou et Berlin, dans leur ardeur mystique, condamnent tout ce qui n'est pas conforme à leur orthodoxie, et, bien qu'apparemment aux antipodes, se rejoignent dans leurs méthodes inflexibles. Le fascisme italien n'a jamais été antisémite ou antichrétien :

sur le terrain de l'art, il fait preuve, croyons-nous, de la même souplesse et de la même compréhension. (L'incident avec le grand Toscanini a eu, dit-on, un caractère exceptionnel et local.) Et il ne semble pas qu'il ait à s'en repentir, lorsque l'on considère l'éclat actuel indéniable et le pouvoir de rayonnement de la vie artistique italienne. Là, pas de lois esthétiques promulguées par le gouvernement, mais un soutien libéral des formes artistiques les plus diverses, les plus audacieuses parfois..., en laissant au temps le soin de faire la sélection.

Nous avons comparé l'Allemagne et la Russie : on sait que dans le domaine des arts, la rigueur des directives de Staline, d'après ce que nous en connaissons (l'interdiction par exemple, en musique, faite à Chostakowitsch de continuer à faire exécuter ses œuvres en U. R. S. S., parce que la nature et la forme de ses compositions avaient paru au dictateur soviétique contraires à son propre idéal et aux tendances soviétiques), rejoint, malgré les fossés qui les séparent, l'impératif catégorique du Führer : et nous venons d'indiquer pourquoi. Toute formule de gouvernement qui part d'une mystique aboutit, à l'égard des forces de l'esprit, aux mêmes excès. Savonarole, avec son bûcher de fanatique, n'était-il pas animé d'un zèle identique à celui des incendiaires des livres proscrits en Allemagne? Mais, on ne brûle pas l'esprit, même si l'on anéantit ou condamne ce qui est né de lui. On l'oblige seulement à ne briller, pour un temps, qu'au delà d'une zone interdite. Les artistes — et ceux qui les aiment et les suivent — sont alors contraints à la fuite, ou à un silence apparent. Silence, contrainte... voici que, là encore, l'atmosphère de l'Exposition de Münich éclaire singulièrement la question : pas plus dans la « Maison de l'Art allemand » qu'à l' « Art dégénéré », le public, si nombreux qu'il soit, ne se laisse aller à des remarques ou à des gestes extériorisant sa pensée : devant les œuvres les plus effarantes, les plus comiques, ou les plus émouvantes, il garde ce même aspect neutre dont il témoigne devant le banal et le quelconque. A-t-il le sentiment que ses réactions seraient

aussitôt épiées et, le cas échéant, enregistrées? C'est possible. De toute façon, il reste fermé et quasi silencieux, se réservant pour plus tard, sans doute, dans la liberté de l'appartement familial, de proférer un jugement — enthousiaste ou réprobateur. Dans cette grande capitale d'art (si accueillante et cordiale toujours), qui a essaimé de tant de façons et depuis tant de siècles parmi l'Europe intellectuelle, cette réserve volontaire donne à l'atmosphère de ces expositions quelque chose d'écrasant et d'étouffé tout ensemble.

§

N'est-ce pas parce que les visiteurs eux-mêmes sentent alors confusément que la seule loi valable, lorsqu'il s'agit d'art créateur, est le respect absolu des libertés spirituelles et esthétiques? Le grand créateur est, presque toujours, par sa puissance novatrice elle-même, un révolutionnaire : Wagner et Hugo, sommets du génie allemand et du génie français au siècle dernier, n'ont-ils pas connu, parallèlement, les mêmes batailles autour de leurs œuvres, puis les mêmes sentences d'exil prononcées contre leurs personnes par des gouvernements apeurés? Notre terre de France, le sol anglais et les pays en qui la plus magnifique ardeur spirituelle s'est toujours librement manifestée, tels que la Suisse, la Belgique, la Hollande, ne continuent-ils pas à affirmer le bienfait de cette liberté dont les excès ne sauraient gêner que ceux pour lesquels l'art doit être mis au service de leur propre système ou de leur religion personnelle? Ce qui est valable survivra, disions-nous : et tout le mauvais périra, en bien peu d'années. Tandis que, fatalement, quand il s'agit d'esthétique, direction s'écrit alors « contrainte », et contrôle signifie « oppression ». Nous étions arrivés à Münich sans jugement préconçu : nous comptions en tirer une leçon, en toute objectivité. Et c'est assurément une leçon profitable à laquelle nous avons abouti, mais pas dans le sens qu'annonçaient les paroles du chancelier Hitler et que la presse du Reich proposait aux visiteurs de l'étranger. Partant de cette expérience,

il nous a été possible d'orienter utilement nos réflexions sur toute l'étendue du problème : et, à la question que nous avions posée dans l'incertitude, nous pouvons maintenant répondre, avec une conviction fondée sur des exemples et appuyée sur la démonstration à laquelle nous venons de nous appliquer : « Tout ce qui n'est pas ciel libre pèse comme un couvercle sur la création artistique, l'amenuise, l'étiole, lui enlève ses possibilités essentielles de rayonnement et de survie. Il ne peut y avoir, en art, d'inspiration, d'esthétique de gouvernement. »

JACQUES FESCHOTTE.

LA LUMIÈRE INTÉRIEURE

—

Pour Georges Duhamel.

I

Frère Luc était venu tard dans les ordres. Les moines de l'abbaye de X..., bien connue par les retraites d'hommes de lettres en renom, célèbres, pas précisément pour des œuvres de tout repos, avaient le souvenir très précis de son arrivée, un clair et chaud matin de juin, à l'heure où la nature s'exalte, entre en suprême effervescence, à l'heure où ils se rendaient au réfectoire, d'un pas pesant, devenu lent, automatique.

Leur file encapuchonnée avait été arrêtée net par l'arrivée du Frère portier qui, embarrassé de ses grosses et courtes jambes battues par les pans de sa robe, essoufflé, agité, se dirigeait à grands pas vers la cellule du Père Abbé, suivi d'un homme plutôt grand, à la figure de saint ou d'artiste, dont les yeux brillaient d'un éclat inoubliable, tant ils reflétaient une vie intérieure intense, exceptionnelle. Un large front très bombé, ombragé de mèches d'argent, indisciplinées, ajoutait encore à la beauté du visage. Le nez, un peu fort, aux narines toujours frémissantes, surmontait des lèvres charnues, colorées, sensuelles. Le menton, quoique mince, était volontaire.

Vêtu simplement de gris, il marchait très droit, semblant ne rien voir du spectacle pourtant nouveau qui s'offrait à ses yeux noirs, tout de charme et de sévérité à la fois, — des yeux de myope s'obstinant à ne pas porter de lunettes. Le crâne était vraiment d'un volume

dépassant de beaucoup la moyenne et contrastait avec la finesse du menton.

Son air était décidé. Ses gestes sobres, sa démarche souple, tout en lui, surtout son port de tête, indiquait un être d'élite, grand par l'esprit et par le cœur.

Dès qu'il eut disparu dans l'escalier du cloître qui menait à la cellule du Père Abbé, la file formée par les moines se reconstitua et s'achemina, long ruban noir, d'un pas égal, vers les bâtiments surbaissés, étirés, abritant le réfectoire.

C'était bien la première fois qu'un pareil fait se produisait à X..., et tous les moines, encore très troublés de s'être laissé distraire un instant de leur vie contemplative, ne manquèrent pas, dès qu'ils eurent pris place, de se communiquer leur surprise et leurs impressions sur le nouveau venu... impressions réduites d'ailleurs à quelques mots, pour ne pas multiplier les *paroles inutiles*.

Ils se demandaient toujours quel pouvait bien être cet inconnu, quand le Père Abbé franchit la porte du réfectoire, suivi de l'étranger, le présenta sous le nom de « Frère Luc », prononça quelques paroles de bienvenue, lui indiqua sa place à la table des hôtes, gagna la sienne entre celles du prieur et du sous-prieur et, dans un silence impressionnant, total, récita le *Benedicite,* auquel répondirent le lecteur et les moines.

Le repas léger vite absorbé, la prière dite, les moines, le Père Abbé à leur tête, gagnèrent l'oratoire en chantant. Après la prière traditionnelle, commença la récréation, qui permit aux Pères de s'égayer, solitaires ou par petits groupes, dans la cour du cloître.

Frère Luc, exceptionnellement, se dirigea vers sa cellule située au bout du couloir du premier étage, dans l'angle de l'aile droite proche des deux chapelles.

★

Cet événement fut vite oublié. Le calme revint dans les esprits et chacun s'habitua à la présence de Frère Luc, qui se plia de bonne grâce à la Règle. A peine pou-

vait-on remarquer qu'il consacrait à tous les exercices du culte juste le temps nécessaire, que son empressement était mesuré et que son regard semblait le plus souvent perdu dans une contemplation certainement étrangère au lieu où il se trouvait.

La chapelle mi-romane, mi-gothique, sembla l'intéresser longuement. Il en inspecta, aux rares heures de liberté, de récréation, les proportions, les sculptures, s'arrêta plus particulièrement devant la porte à deux vantaux, dont l'encadrement plus récent, finement travaillé, orné de colonnettes, est un émerveillement.

Dernier vestige de l'antique abbaye fondée il y a neuf siècles par les Bénédictins, elle se dresse à quelques dizaines de mètres de la chapelle neuve, comme on l'appelle, majestueux édifice gothique du XIVe faisant penser à la Sainte-Chapelle de Paris. Ses proportions et sa décoration sont cependant plus modestes. Elle fut élevée pour suppléer à l'exiguïté de l'ancienne chapelle où le culte n'est plus célébré depuis cette époque.

Poussé par une sorte d'instinct de penseur, d'artiste, de poète, Frère Luc ne cacha pas sa préférence pour la petite chapelle, l'ancienne, laissée cependant à l'abandon, dont les portes ne s'ouvrent qu'en provoquant une sorte de gémissement et dont la nef, unique, obscure, déserte — on l'a depuis longtemps débarrassée des objets du culte — humide, n'invite guère à s'y engager.

Dès les premiers pas, on ne voit rien, sauf, s'il fait soleil dehors, sur la droite, trois raies plus ou moins lumineuses qui paraissent s'élancer au-devant du visiteur et forment comme autant de barrières semblant vous en interdire l'entrée. L'air y est à peine respirable. Il sent la vieille pierre qui s'effrite, tombe lentement en poussière. Si vous avez refermé la porte derrière vous, il vous est impossible d'avancer d'un pas avant quelques instants, juste le temps que vos yeux s'accoutument à la clarté obscure qui règne autour de vous. Petit à petit, vous apercevez les larges dalles qui pavent le sol, aux endroits où les raies de lumière tombant des fenêtres

latérales les rencontrent en dessinant des rectangles blancs, étincelants, que vous fixez malgré vous.

Suivant les heures du jour, ces rectangles se déplacent vers le chœur, condamné, lui, à l'ombre perpétuelle, si une main secourable n'y apporte un flambeau.

Après quelques minutes encore, vous distinguez aux endroits éclairés, sur le sol, malgré une épaisseur de poussière plusieurs fois séculaire, des inscriptions qui se révèlent gothiques et funéraires, dès que l'on se penche pour les déchiffrer. On y reconnaît aussi des crosses, des croix.

Un certain malaise vous saisit aussitôt, tant vous avez l'impression de marcher sur des morts. Partout où le regard peut se porter, vous lisez le nom d'un abbé ou d'un chanoine qui ont présidé les uns et les autres aux destinées de l'antique abbaye. Vous vous tranquillisez vite, vous rappelant soudain que le Père Abbé, en passant devant le cimetière, cimetière d'une certaine importance, vous a dit qu'il contenait les corps de tous les Pères et Frères ayant fait partie de la communauté, ajoutant que les restes des premiers abbés ont été rassemblés sous une large dalle où sont gravés leurs noms et dignités, afin d'en perpétuer la mémoire.

Votre calme revenu, n'espérez pas voir les murs de la chapelle; ils sont, comme le chœur, à jamais plongés dans la nuit.

Vos impressions sont alors assez diverses si vous vous attardez au milieu de ces pierres vénérables, en ce lieu qui tient de la cave et du tombeau, mais que vous vous refusez à considérer comme tel, parce que vous savez que des hommes y sont venus prier durant toute leur vie monastique, que leurs voix graves, parfois mal assurées, ont fait résonner les murs, les voûtes, de chants, complaintes ou récitatifs parlés, qu'ils y sont revenus une dernière fois, inertes à jamais, pour la célébration, par leurs frères, de leur service funèbre, que certains y ont dormi leur dernier sommeil jusqu'au jour où...; qu'une parcelle importante de la vie spirituelle de notre pays y

a trouvé, un certain temps, un abri propice à l'épanouissement de la foi religieuse sous toutes ses formes.

Quand vous avez réalisé en vous tout ce qui précède, un trouble indéfinissable vous étreint, vous oppresse. Vous ne savez choisir entre le cri que vous voulez pousser, et qui s'arrêtera dans votre gorge serrée, et les pleurs que vous voulez verser et qui ne mouilleront jamais vos yeux : sensation toute d'épouvante et de sérénité à la fois, qui vous fait trembler de tout le corps, vous fait passer par des sentiments contraires, d'espoir, de désespoir... Resterez-vous à cette place ainsi désarmé? Non, c'est avec fureur que vous vous ruez vers la porte pour échapper à l'envoûtement qui vous écrase, vous rendrait incapable de tout mouvement si, dans un effort fou de tous vos muscles, vous ne vous élanciez vers la lumière, vers la vie...

Mais la vraie lumière n'est-elle pas restée à l'intérieur de la chapelle, — la lumière qu'il faut mériter, celle qui ne s'éteint jamais, qui n'est prodiguée qu'aux sages, à ceux dont la volonté, la pureté, leur a permis de reconnaître le chemin de la perfection?

Quand vous êtes dehors, aveuglé par la lumière terrestre que vous réclamiez, vous vous reprochez cet instant d'affolement, mais vous restez sur le pas de la porte, vous n'osez pas la refranchir. Vous vous accrochez des doigts, des ongles, aux colonnes qui l'ornent, vous respirez fortement, vous vous croyez vainqueur, vous êtes vaincu, vous n'étiez pas prêt pour recevoir la *Lumière*.

Ces sentiments si imprécis, si mal exprimés, Frère Luc dut les éprouver à sa première visite. C'est grâce à lui pourtant que ce lieu resté saint malgré l'oubli, malgré l'ingratitude des hommes, après des siècles d'abandon, allait être visité à nouveau par le miracle.

★

Peu de temps après son arrivée, Frère Luc se livra à des travaux de peinture. On le vit repeindre, assez maladroitement d'ailleurs, les palissades du parc à charbon, les portes du réfectoire qui avaient beaucoup souffert

des grosses pluies de l'hiver précédent. Il accomplit maints autres travaux de ce genre. Cette charge absorba tous ses instants. Peu à peu, il s'identifia à l'abbaye elle-même, fit corps avec elle et quand, six mois après, il revêtit la robe, plus rien ne le distingua des autres Frères.

Avait-il réalisé son idéal? Rien en lui, dans ses rares propos, dans son attitude, ne pouvait laisser supposer le contraire, certes, mais rien non plus ne permettait de l'affirmer.

« Frère Luc », ce nom d'Eglise qui l'avait séparé du reste des vivants, cet anonymat désiré, volontaire, restant insuffisant peut-être à ses yeux, à son esprit, la robe noire des Bénédictins allait le justifier et renforcer le renoncement aux joies, aux choses humaines, du corps, de l'esprit, qu'il avait librement consenti.

Après les jours, les mois, les années s'ajoutèrent aux années. Pour l'œil le plus averti, rien ne différenciait plus Frère Luc des autres Frères. Même sa grande taille ne suffisait pas à l'identifier à l'heure de la récréation, dans la cour du cloître, et moins encore dans l'oratoire où les moines, capuchons rabattus, tous identiques, devenus tout esprit, adorent le Seigneur...

II

Un matin, Frère Luc fut assailli dès le réveil par une idée qu'il se garda bien de laisser se développer en lui, qu'il rejeta même avec violence, craignant de succomber à la tentation.

En attendant l'heure des Matines, il parcourut à grands pas sa cellule blanchie à la chaux : trois pas pour la largeur, quatre pour la longueur, avec chaque fois un petit détour pour éviter la couchette étroite et dure poussée contre la muraille qu'orne un crucifix ayant, depuis longtemps, perdu sa couleur primitive. Une table, petite comme une table d'enfant, fait face à la couchette. L'unique chaise est glissée sous la table pour tenir moins de place et ménager comme un couloir central. A la tête

du lit, une fenêtre plus haute que large. Lui faisant face : la porte. Tout a été étroitement mesuré dans cette cellule où Frère Luc ne pénètre que pour dormir.

Sur la table, quelques livres et un cahier à la couverture de moleskine noire.

Les jours qui suivirent, la même idée lui revint, chaque fois plus pressante. Il se défendait de plus en plus mal et il lui arrivait maintenant d'y penser même dans la journée.

Après quinze jours de luttes épuisantes, il demanda audience au Père Abbé, pour lui confier son obsession.

Il en sortit deux fois libéré, le Père Abbé ayant fait droit à sa prière de lui permettre de décorer à fresque la vieille chapelle.

A vrai dire, le Père Abbé ne voyait guère la nécessité d'une telle décoration, et son autorisation avait surtout eu pour but de délivrer Frère Luc d'une obsession qui, dans l'atmosphère neutre à dessein du monastère, aurait pu avoir des suites dangereuses pour la tranquillité spirituelle de son protégé, d'autant plus que ce désir de peindre était peut-être né de la monotonie de la vie monacale. Bien qu'ignorant lui-même la véritable identité de Frère Luc, la chaleureuse lettre de recommandation signée d'un nom illustre et estimé, qui l'avait précédé à l'abbaye, ne laissait aucun doute sur la personnalité importante du fils dont on lui annonçait la prochaine arrivée et dont il n'avait eu qu'à se féliciter jusqu'alors.

Frère Luc pourrait donc désormais consacrer le temps des récréations à réaliser un de ses rêves les plus chers.

Avec l'aide d'un Frère convers, il transporta dans la chapelle des lampes, des planches, des échelles, des sacs de plâtre, des truelles, des outils de maçon, des pots de peinture, des pinceaux, et commença à nettoyer et à revêtir un des murs de la nef de l'enduit nécessaire, après avoir pris mesure sur mesure.

Son intention était de peindre sur le côté gauche de la nef la naissance de Notre-Seigneur, et sur le côté droit sa résurrection.

Il avait divisé en carrés l'immense surface. Chaque carré correspondait à d'autres carrés de la maquette tracée à grands traits, à une échelle très réduite, sur une grande feuille de papier qu'il déroulerait au fur et à mesure de l'état d'avancement de la fresque. Il ne pouvait songer à mener de front toutes les parties de l'œuvre qu'il avait imaginée. Ne disposant que de peu de temps chaque jour, il n'enduisait chaque fois qu'une surface d'un mètre carré environ, qu'il peignait aussitôt après y avoir reproduit des repères lui permettant de raccorder chaque carré. Son travail devait être terminé avant que ne sèche la surface qu'il venait d'enduire.

Il pensait tout terminer en cinq ou six mois, mais il lui fallut vite perdre cette illusion, la muraille ayant besoin, en certains endroits, d'être sérieusement rebouchée, ravalée, et il dut partager entre des travaux de maçonnerie et de peinture les quelques instants de loisir dont il disposait.

Eclairé par deux lampes à pétrole, disposées l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, qu'il déplaçait avec son échafaudage des plus primitifs, il devinait plus qu'il ne voyait la réalisation fragmentée de son œuvre. Le Frère convers qui lui avait été adjoint pour transporter l'échafaudage l'apercevait dès le seuil de la chapelle, se détachant en noir sur la lumière jaune, clignotante, des lampes. Le fragment qui venait d'être peint ne lui apprenait rien et, si sa curiosité au début s'exerça cependant à découvrir quelque chose dans ces aplats de bleu, de rouge, de vert, de jaune, elle s'émoussa rapidement et il oublia même, au bout de quelques semaines, le but du travail qui se poursuivait lentement et de façon si incompréhensible, auquel il apportait de loin en loin une collaboration bien minime, il est vrai.

★

Les mois continuèrent à passer, les années également. La haute taille de Frère Luc s'infléchit en avant. Son pas se fit encore plus lent, peu sûr.

Lui si peu causeur en arriva bientôt à ne plus pro-

noncer une parole, sinon pour prier. Bien que continuant à participer à la vie spirituelle du cloître, on le sentit impatient de quitter l'oratoire pour peindre. Il lui arriva même d'oublier l'heure de l'office du soir. Il s'en confessa au Père Abbé, si sévère et si bon cependant pour « ses enfants », comme il appelait les moines qu'il avait charge de guider.

Devant le visage transfiguré de Frère Luc, devant sa foi débordante, il ne crut pas devoir user de son autorité, sauf pour lui rappeler avec des paroles qu'il fit douces, très douces, la Règle du cloître. Il lui parla de son travail, lui demanda s'il avançait et le félicita sur ses paroles affirmatives.

Un soir d'hiver, après l'office, le Frère jardinier rencontra dans la cour du cloître Frère Luc qui lui demanda... en s'excusant, le chemin de sa cellule. Sa voix n'était plus qu'un souffle. Il le guida jusqu'au long couloir nu, sonore, qui y mène.

Le lendemain matin, des moines se rendant à l'oratoire entendirent des appels, des plaintes s'échapper de la cellule de Frère Luc; ils y pénétrèrent et le trouvèrent étendu tout habillé sur sa couchette. L'un d'eux resta à son chevet, pendant que les autres s'empressaient d'aller prévenir le Père Abbé qui vint en hâte.

Frère Luc agonisait. Un instant, il ouvrit les yeux et le Père Abbé, se penchant vers lui, constata qu'il était aveugle. Il lui parla, mais ne put en obtenir aucune réponse.

Après qu'il eut récité la prière des agonisants, il alla à l'office rejoindre les moines.

Frère Luc expira doucement quelques minutes après, pendant que le Père resté à ses côtés priait déjà pour le repos de son âme.

Après avoir été exposé dans la chapelle gothique, son corps fut mis à même la terre, revêtu simplement de sa longue robe noire. Sa vie avait été consacrée au Seigneur et à son art, qui lui permit de le servir mieux encore.

III

Après la cérémonie funèbre, le Père Abbé, de retour dans sa cellule, se souvint de l'autorisation qu'il avait donnée à Frère Luc de décorer la chapelle vieille. Accompagné de tous les moines, il se rendit devant l'antique monument. Il en ouvrit lui-même les portes et s'avança, précédant les Pères et Frères, dans la nuit du temple. Un Frère alluma les deux lampes et parcourut lentement les murs latéraux, faisant apparaître des aplats. On fit chercher le plus de lumière possible et vingt moines, tenant haut des lampes, des cierges, se répartirent le long de la nef.

Après quelques minutes, les assistants, dont les yeux s'étaient habitués à cette demi-lumière, purent voir se préciser sur le côté nord et le côté sud des taches informes, hautes en couleur. A la place des fresques imaginées par Frère Luc, ils ne découvrirent qu'un badigeon où toutes les teintes s'étaient fondues. A peine pouvaient-ils identifier par endroits une tête, un bras, un corps. Tout se perdait dans d'immenses auréoles aux couleurs de l'arc-en-ciel, luisant d'un éclat plus vif par place sous les traces d'humidité qui ressortait des murs.

Que s'était-il passé? La couche d'enduit avait-elle été insuffisante? Les yeux déclinants de Frère Luc l'avaient-ils trahi? L'humidité avait-elle détruit son œuvre?

Il ne leur restait plus qu'à prier chaque jour, chaque heure, pour le repos de leur frère disparu.

JEAN RÉANDE.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTERATURE

Guy de La Batut : *Les Pavés de Paris. Guide illustré de Paris révolutionnaire.* Illustrations de Yvette-Charles Nuimer, Ed. sociales internationales. — John Charpentier : *George Sand*, Tallandier. — Marie-Rose Michaud-Lapeyre : *Itinéraire des sites lamartiniens de Savoie.* Préface de Léon Auscher. Notes d'Albin Huart, Librairie Dardel, Chambéry. — Emile Dusolier : *Sur un exemplaire de l'Histoire des Girondins*, Impr. Taffard, Bordeaux. — Revues.

Fondée sur des pièces d'archives et non sur des hypothèses, l'histoire démontre que le peuple parisien fut toujours turbulent, sensible à l'injustice, prêt à se dresser contre elle, soucieux au surplus de défendre et d'étendre ses libertés, révolutionnaire d'instinct et de tradition. Cependant il semble de bon ton aujourd'hui de nier cet état de fait, de passer sous silence les innombrables rébellions et échauffourées — la Fronde même, guerre civile de quatre années — dont la capitale fut le théâtre, d'attribuer, d'autre part, le soulèvement de 1789 à l'influence néfaste des philosophes, d'imputer enfin à ce soulèvement une sorte de folie de destruction systématique.

Contre ces dernières allégations, dénuées de bases documentaires, M. Guy de La Batut vient de dresser, en deux volumes in-8°, sous le titre : **Les Pavés de Paris, guide de Paris révolutionnaire,** une sorte de bilan des quatre révolutions qui bouleversèrent notre pays (1789, 1830, 1848, 1870). De ce bilan, il ressort que, tout au moins pour ce qui concerne la capitale, les quatre révolutions susdites furent, en réalité, plus constructrices que destructrices et que, par suite, on les accuse à tort d'avoir, sans les compenser, anéanti les bienfaits de l'ancien régime.

M. Guy de La Batut, qui est un historien de qualité, ne s'est pas mêlé de soutenir cette thèse sans certitude; il n'affirme pas sans preuve; il accumule au contraire ces preuves et il les va quérir non seulement dans les actes officiels, mais encore dans les témoignages irrécusables des contre-révolutionnaires. Si des excès furent commis, si des ruines trop nombreuses encombrèrent les quartiers de la ville, il ne le cache point; il le déplore même, tout en ajoutant qu'une révolution ne se fait point sans dégâts, que son but, malgré les apparences contraires, reste équitable et noble, qu'il consiste à améliorer le sort public, même au prix de quelques destructions.

Le livre de M. Guy de La Batut est curieusement construit. Il nous promène à travers les douze arrondissements de Paris et nous arrête devant les monuments, les maisons, les rues où se produisirent les faits révolutionnaires d'autrefois. Il nous rappelle, parfois brièvement, parfois longuement ces faits, selon leur importance, et nous donne, d'autre part, un rapide historique des bâtiments et rues susdits. Parfois il nous montre en action, dans le cadre parisien, des personnages tantôt d'un parti, tantôt de l'autre. De sorte qu'il prend réellement l'aspect d'un guide qui permet au promeneur curieux d'un tragique passé d'errer dans la capitale l'esprit plein de visions. M. Guy de La Batut publie, dans son texte, toutes les lois, décrets et autres documents qui intéressent son sujet; son ouvrage offre, à ce point de vue, un intérêt de premier ordre. Dans des annexes, complétant ses chapitres, figurent des renseignements sur les districts, les sections, les clubs révolutionnaires, et, de plus, les adresses de personnages ayant joué un rôle dans la tourmente et les dénominations nouvelles données aux rues en ce temps où les anciennes appellations choquaient les esprits, etc... En appendice, on trouvera, d'autre part, de curieuses cartes des sections de Paris en 1789 et des barricades en 1830 et 1871.

Les *Pavés de Paris* prouvent de la façon la plus nette que les églises de la capitale furent généralement respectées en tant que bâtiments sinon dans leur destination et qu'elles furent assez vite rendues au culte. Le riche trésor de Notre-Dame faillit être dispersé en 1871, mais la Commune donna

l'ordre de le maintenir dans la sacristie où il se trouve sans doute encore. On peut s'étonner que des édifices tels que le Louvre et le Palais Royal n'aient pas été réduits en cendres par les émeutiers de 1789. L'un était par excellence le repaire de la royauté; l'autre avait été trop longtemps le lieu de débauche à la fois des ducs d'Orléans et de la haute société parisienne. De l'un l'Assemblée nationale, en 1791, fit à la fois la demeure du roi et le palais des sciences et des arts. De l'autre, qui faillit périr en plusieurs conjonctures, le pouvoir républicain fit une propriété d'Etat. Au cours des quatre révolutions, la plupart des bâtiments historiques, et leur contenu, trouvèrent, pour les protéger contre des vandalismes inévitables dans le déchaînement des passions, des gens doués d'intelligence et de raison et qui souhaitaient conserver le patrimoine artistique de la nation.

M. Guy de La Batut nous montre que, pendant la Commune, les finances, la Banque de France, la Monnaie furent administrées, avec une honnêteté stricte, par des hommes tels que Beslay, Jourde, Varlin, Camélinat. De son travail, on peut inférer aussi, sans conteste possible, que la Révolution française s'intéressa singulièrement à l'instruction publique, négligée par l'ancien régime, transforma la Bibliothèque royale, devenue bibliothèque nationale, et enrichit ses collections, fonda l'Ecole polytechnique, le bureau des Longitudes, l'Ecole normale supérieure et les écoles normales de province, l'Ecole des Sourds-Muets, l'Institut des Jeunes aveugles, réunit aux Archives nationales l'ensemble des chartes et des documents historiques de la France, enfin favorisa les sciences et témoigna une particulière sollicitude au Museum d'histoire naturelle.

Les historiens de notre temps se complaisent un peu trop, ce semble, à rechercher des figures monstrueuses dans les dossiers de Fouquier-Tinville. Ainsi ne voient-ils et ne représentent-ils la Révolution que sous ses aspects les plus odieux. M. Guy de La Batut leur rappellera heureusement, par l'entremise de ses *Pavés de Paris*, qu'elle offre d'une part des images plus riantes et des visages plus civilisés et que, d'autre part, ses œuvres de rénovation comme d'utilité publique rachètent sans peine les outrances de ses fanatiques.

Etait-elle fille de la Révolution cette **George Sand** dont M. John Charpentier vient de nous peindre, après tant d'autres biographes, dans un volume bien équilibré et riche d'informations, un portrait d'ensemble, tantôt traité en vives couleurs et tantôt nuancé de teintes de pastel? Nous éprouvons quelque peine à le croire, malgré les affirmations de son nouveau peintre. Son indépendance de mœurs découla, ce semble, bien plus de son tempérament que de ses lectures de Jean-Jacques, de ses hérédités aussi, de son éducation tiraillée entre les influences de sa mère et de sa grand-mère.

Elle naquit à Paris, le 1er juillet 1804, rue Meslay, au cours d'un bal que ses parents, son père, Maurice Dupin de Francueil, sa mère, Sophie-Victoire-Antoinette Delaborde, offraient à quelques amis. Elle appartenait, par l'un, à une lignée aristocratique issue du maréchal de Saxe, par l'autre à la plèbe pure et simple. Elle suivit en Espagne, dès l'âge de quatre ans, le couple mal assorti (l'homme officier de l'état-major de Murat, la femme, ancienne gourgandine ayant longtemps vécu du trafic de ses charmes), mais il ne semble pas qu'elle ait conservé de ce séjour hors France d'autre souvenir que celui d'avoir reçu les cajoleries de Murat. Au retour de la campagne d'Espagne, la voici, en compagnie de ses parents, à Nohant, sous le toit de sa grand-mère, Aurore de Saxe, dame Dupin de Francueil. Le 17 septembre 1808, elle perd son père qui se rompt la colonne vertébrale dans un accident de cheval. Peu de temps après, elle reste sous la tutelle de l'aïeule dont le caractère n'avait pu s'accommoder avec celui de sa mère.

La fillette tenait de celle-ci beaucoup de sa spontanéité, de ses façons garçonnières, de son prime-saut. Elle avait grand appétit de tendresse. Elle se recroquevilla tout de suite devant les attitudes glacées de Mme Dupin de Francueil et reçut avec chagrin ses « caresses de cérémonie ». Il semble qu'elle ait plus haï qu'aimé cette vieille dame paradant en déesse, les « yeux chargés de dédain », incapable de témoigner un sentiment simple et doux. Elle connut par elle un jour (abominable confidence dictée sans doute par la jalousie), la conduite éhontée de sa mère, laquelle avait recommencé sa petite vie de liaisons hasardeuses. Elle lui dut cependant la pra-

tique des bonnes manières et un certain goût de l'éclectisme et du libéralisme d'esprit, car Mme Dupin de Francueil joignait bizarrement à son amour pour le cérémonial de l'ancienne société une admiration passionnée pour les doctrines des encyclopédistes.

Cependant la jeune Aurore s'efforçait de fuir le plus possible l'intimité de cette grand-mère solennelle. M. John Charpentier nous la montre, singulièrement libre d'allures, sauvageonne déchaînée, toujours courant à travers le parc de Nohant et la campagne berrichonne, tantôt à pied, tantôt à cheval, experte chasseresse aussi, s'acoquinant volontiers et bataillant avec les paysans de ce terroir, s'imprégnant jusqu'à l'ivresse, en panthéiste, dit son biographe, en dryade plus certainement, de cette nature qui tiendra une si grande place dans son œuvre. Entre temps, elle reçoit les leçons d'un précepteur indulgent, faible peut-être et qui ne l'instruit guère. A treize ans elle entre au couvent des Oiseaux, aborde les pratiques religieuses, subit une crise de mysticisme passionné où M. John Charpentier discerne, on ne sait pour quelle raison, un délire des sens plutôt qu'une exaltation de l'âme. Sortie de la pieuse maison, elle s'instruit elle-même, à Nohant, où elle revient, se complaît à des lectures austères de philosophes et de moralistes, puis d'écrivains pré-romantiques, Chateaubriand, Byron, Rousseau, qui lui inoculent, assure son biographe, « le mal du siècle », ce mal qui va la conduire, en 1821, sa grand-mère morte, au bord du suicide.

Le 10 septembre 1822, elle épouse, sans attrait, sans amour, Casimir, baron Dudevant, dont elle aura deux enfants. Mariage absurde de la part d'une jouvencelle d'assez bel aspect, riche au surplus de 500.000 francs et du domaine de Nohant. L'homme, de l'avis même de M. John Charpentier qui fait de lui un portrait accablant, est un « goujat... de l'égoïsme le plus épais », paresseux, débauché, ivrogne, brutal. Il devient vite le mauvais génie de la jeune femme. Il va puissamment contribuer à la précipiter dans les excès. Elle a attendu, du moins, de ce faune déchaîné, un ravissement de ses sens. Attente vaine, déception amère. Privée de cette satisfaction, bousculée, giflée même, ruinée aussi, elle patiente longtemps, subit, sans récriminer, les pires déboires, mais entame avec

Aurélien de Sèze, quand son fardeau conjugal lui semble trop lourd, une liaison d'âme, d'assez noble allure, qui ne suffit pas malheureusement à éteindre sa flamme intérieure.

Bientôt elle rompt ses liens conjugaux, rejoint à Paris, où désormais elle paraît revêtue d'habits masculins, Jules Sandeau, berrichon connu en province, dont elle devient la maîtresse et avec lequel elle écrit un premier roman : *Rose et Blanche ou la comédienne et la religieuse* (1831). Elle lui emprunte partie du nom qu'elle va rendre illustre, puis elle l'abandonne n'ayant reçu de lui que des désagréments de tous ordres.

Dès lors, son existence va se partager entre un travail de plume acharné, qu'une rapide célébrité et un train de maison désordonné lui imposent, et des amours sans cesse renouvelées. M. John Charpentier nous conte, dans son livre, l'histoire minutieuse de ces amours. Pour en expliquer la brièveté continue, il propose une thèse acceptable. Pour lui, George Sand, ardente de nature, mais frigide de tempérament ou, du moins, lente à s'épanouir au déduit, perpétuellement déçue dans sa recherche du plaisir par des galants trop actifs, aurait multiplié ses expériences dans l'espoir de découvrir un héros d'alcôve capable d'éveiller une vibration en elle; elle en fait d'ailleurs elle-même l'aveu. M. Charpentier croit même, mais sans preuve, que son héroïne poussa son enquête jusqu'au royaume de Lesbos et qu'elle eut, en ce royaume, Marie Dorval pour partenaire. Peut-être n'avait-elle pas besoin d'entreprendre une incursion hors des voies normales, puisque Pagello et Musset, celui-ci dans la seconde phase de leur liaison, lui révélèrent les délices tant souhaitées.

M. John Charpentier donne peu de place, dans son travail, à l'œuvre de George Sand et se préoccupe à peine des idées et doctrines que cette œuvre contient. A l'heure présente, la bonne dame de Nohant, dont les qualités d'esprit et de cœur ne ressortent guère de ce travail, intéresse bien plus le public par ses aventures passionnelles que par ses écrits. Beaucoup de ceux-ci, un peu ennuyeux il faut bien le dire, sont tombés dans le discrédit. Un jour George Sand ne sera plus connue qu'à travers les anthologies, par quelques descriptions de son terroir berrichon; mais peut-être continuera-t-on à lire les

confidences de ses journaux où elle a témoigné d'une certaine sincérité.

Présidente et fondatrice de l'*Œuvre des Amis Savoyards de Lamartine,* Mme Marie-Rose Michaud-Lapeyre fit, en 1827, ériger la stèle qui rappelle, sur la colline de Tresserve, le souvenir de la station méditative que le poète fit en ce lieu aux merveilleux horizons. Elle compte parmi les plus ardentes dévotes du culte lamartinien et elle souhaite que des pèlerins de plus en plus nombreux viennent, en Savoie où se rattachent ses plus nobles inspirations, rendre hommage à son dieu. Pour aider ceux-ci dans leur pérégrination, elle vient de publier un petit volume intitulé : **Itinéraire des sites lamartiniens en Savoie.** On y trouve la description de tous les endroits où l'auteur des *Méditations* vint aimer, rêver, séjourner, et les moyens de les atteindre aisément. Des planches hors texte en donnent les aspects, tantôt anciens et tantôt actuels.

Mme Marie-Rose Michaud-Lapeyre déplore que, pour agrandir l'établissement thermal d'Aix-les-Bains, on ait démoli la pension Perrier. Hélas! à en croire les gens bien renseignés, il ne restait pas grand'chose du temps de Lamartine dans cette pension survivante et ce que l'on y voyait était bien insignifiant. Nous sommes allé, d'autre part, voir, au bas de Bourdeau, la fameuse grotte. Elle se trouvait alors transformée en latrine. L'ayant contemplée avec tristesse, nous avons souhaité que personne ne dirige plus ses pas vers elle.

De M. Emile Dusolier, nous avons reçu une très curieuse brochure : **Sur un exemplaire de l'Histoire des Girondins,** riche de renseignements inédits. M. Emile Dusolier ayant eu la bonne fortune d'acquérir l'édition originale en huit volumes de l'*Histoire des Girondins,* y découvrit deux lettres d'A. Barthélemy, l'auteur de *Némésis,* et vit, de plus, que ces volumes étaient annotés par le même écrivain. Après avoir comparé les annotations susdites au texte d'une édition postérieure de l'histoire déjà citée, M. Emile Dusolier a constaté que Lamartine avait, dans cette nouvelle édition, tenu un compte à peu près constant des observations de Barthélemy et corrigé son récit dans le sens que lui indiquait cet exégète plutôt sévère.

Il publie, dans sa brochure, les deux lettres signalées plus haut et reproduit un bon nombre des rectifications du poète. Il semble, nous dit-il, assez singulier que ce dernier ait si docilement obéi à son critique, les deux hommes ayant, dans le passé, échangé des vers pleins d'amertume et de colère. Sans doute Lamartine reconnut-il que les remarques de son correspondant présentaient, tant au point de vue du style qu'au point de vue historique, un intérêt certain.

Revues. — *Revue des Cours et Conférences,* 15 janvier 1938. De M. Jean Pommier : *Diderot avant Vincennes;* de M. Henri Tronchon : *Lamartine au Brésil;* de M. Robert Vivier : *Ce que Virgile fut pour Dante;* de M. J. Tourneur-Aumont : *Duguesclin précurseur.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et curieux,* 15 décembre 1937. De M. Pierre Dufay : *Léon Deschamps et « La Plume »;* de M. Sacy : *Simon Ier, duc de Lorraine;* de M. Pathelin : *M. Turgan* (directeur du *Moniteur universel*). — 30 décembre 1937. De M. O. de Massol : *Cazotte. Sa prophétie;* de M. Pierre Lafaye : *Sur quelques princes de Monaco;* de M. D. Eckart : *Les Bernadotte. Bernadotte légataire de Gilbert;* de M. Semo : *Le marquis et la marquise d'Effiat;* de M. G. E. V. : *Le marquis de Villette, ami de Voltaire.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Robert Houdelot : *Le Temps Perdu,* « la Presse à Bras ». — François Ducaud-Bourget : *Notre-Dame de Haute Mort,* « les Cahiers Poétiques de Matines ». — Léon Bocquet : *Les Cygnes Noirs,* Mercure de France.

Une sensibilité exquise de poète né, un sentiment comme spontané et naturel du rythme, une science délicate de la mesure et des possibilités prosodiques, un chant à peine teinté d'images tant il est pur, direct, nécessaire, un essor candide de simplicité, je dirais, radieuse, telles les presque inexprimables, les suprêmes et remarquables qualités qui m'émerveillent à lire **le Temps Perdu** par Robert Houdelot. Je ne connais de tendresse songeuse et attristée à peine qui s'exprime mieux qu'en cette parfaite *Chanson :*

La plus belle n'a pas
Le cœur de la plus tendre,

La plus tendre n'a pas
Le cœur pour me comprendre.

Où chercher ici-bas
Ce cœur, s'il en existe?
Où chercher cet amour
Ardent, fidèle et triste,

Et qui ne soit un jour
Aussi de fine cendre?
— La plus belle n'a pas
Le cœur de la plus tendre...

On pourrait craindre que cette chanson marque la réussite d'un hasard heureux. Non, car tout cela, ce groupement des mots harmonieux et sensibles, au choix de l'artiste très raffiné, est sûrement volontaire et contrôlé. En est-il preuve meilleure que ces ardentes et farouches et si justes strophes chantées en souvenir d'Arles :

Rose brûlante dès l'aurore,
Arles, fleur du désert,
Je te respire encore;
Arles, le Rhône coule et perd
Ton parfum triste dans la mer.

Aux arènes incendiées,
O les heures du jour
Au soleil dédiées!
Mais l'ombre est fraîche tout autour,
Vous en souvient-il, mon amour?

Vous souvient-il de Saint-Trophime?
Un soir j'y fis trois vœux,
C'était un soir sublime.
Mes trois vœux d'Arles je les veux
Soupirer d'un cœur douloureux :

Puissé-je aimer quelques années,
Voir selon mon désir
Mes tempes couronnées,
Puissé-je en Arles revenir
Pour y vivre et pour y mourir!..

L'émerveillement en présence des spectacles de la vie humble, vraie, et des choses de la nature chasse de son cœur tout regret. Lorsqu'il songe au passé, c'est avec gratitude et apaisement, et il entend s'élever une voix qui l'encourage à s'émerveiller encore, à aimer saintement, même si, au fond de son cœur, bat la coulpe encore de quelque secret désespoir :

Je me suis retourné vers l'ombre du passé,
Le jour naissait, le jour qui déliait les charmes;
Dans le silence affreux battait mon cœur blessé
Et je fus étonné de n'avoir pas de larmes.

Il revoit sans cesse sa jeunesse qu'il laissa s'élever au hasard comme, dit-il, « un air tendre de Mozart, avec sa grâce et sa faiblesse », mais il a médité sur lui-même, il a « touché le fond de son cœur » ; il n'a ni orgueil ni remords, une voix douce le réconforte dès qu'un regret le tourmente; il se rend témoignage :

Si j'ai chanté, c'est pour moi-même,
Si j'ai pleuré, c'est que j'aimais;
Le reste vaudra-t-il jamais
Qu'on l'écrive dans un poème?
Mon cœur est sage désormais.

Ainsi a-t-il aperçu qu'*il n'y a pas de temps perdu,* que les jours ont beau s'en aller à l'aventure, il convient de ne leur être point infidèle; même si tout fuit, si rien n'appelle,

Il ne s'agit pas de bonheur
Mais d'une jeunesse éternelle.

Ah! l'exquis livre d'une âme fraîche, franche, nette, lumineuse et exaltée; ah! ces charmants petits poèmes aussi parfaits et discrètement allusifs aux soucis et aux joies de l'amour que les poèmes les plus parfaits des vieux poètes de la Chine, même grâce intime, même justesse de la voix et de toutes proportions.

Le poète, en dépit du paysage qui a enchanté ses loisirs, à mesure que le soir approche, s'enfonce dans ses rêveries, plonge dans une profonde méditation. Est-ce encore *Sandro l'Humilié* que nous présente F. Ducaud-Bourget? L'auteur ne

cherche plus à se cacher d'un voile, à prêter à un héros imaginé les longues épreuves de sa vie. Il parle et c'est lui-même, exemplaire sans doute ou concentrant sa pensée, qui, sans emphase, sans cris sinon par quelque bref ressentiment d'indignation tôt réprimé, se projette, se livre, éperdu, à l'espoir de **Notre-Dame de la Haute Mort.** Qu'est, sous le couvert de ses plaisirs flétris, de sa sottise et de ses épais mensonges, la vie? Partout, toujours, en haut, en bas, la cadence des rondes vertigineuses, leur horreur universelle : la tristesse, d'abord, qui engendre les autres maux, y plie l'âme qui compatit, la misère — la faim, la soif, le froid, la misère! — « cette maigreur hagarde »; on a beau se raidir, accepter toutes les épreuves, et se passer de tout, croire même qu'on la domine et se réfugier dans une dédaigneuse solitude d'abnégation sinon d'acceptation; la phtisie, le cancer, « ver immonde échappé d'une chair purulente... », ou, encore, dans le développement forcené de nos civilisations hurlantes, pantelantes, tourbillonnantes, la soudaine survenue de la catastrophe fatale, ou encore le glissement sinistre et sournois de la langueur, cette mort lente et subtile; ou, encore, l'étranglement imprévu de la mort subite, ou la mélopée stupéfiante de l'épidémie, de la contagion, ou, enfin, voulue par la haine des hommes, l'hécatombe de la Mort guerrière, l'hécatombe (dont l'auteur, je ne sais pourquoi, fait un substantif masculin), l'hécatombe obscur (dit-il), désespéré, vil et scientifique, de la Guerre, ou, non moins effroyable, la Mort sur l'échafaud, la Mort de Justice...

Et bien haut, dans l'aurore,
Cet ignoble couteau levé sur deux colonnes
Qui va tomber, tomber sur un cou dénudé...

et, encore, la honte du suicide...

Garder le rêve et la pensée, sans doute, se détourner de la bêtise désespérée et triomphante du monde, le dédain. Ce refuge est un renoncement, une acceptation immonde de la paix sans bonheur, sans désir de bonheur. Est-ce possible? O mon Dieu, non! « Je sais l'horreur des agonies, des pourritures..., je n'entrerai point dans la bauge où s'empuantit la beauté de la terre... je ne veux plus de la vie, de cette *vie-là,*

ni de cette mort. Je n'en veux plus! je ne veux rien... » — et « ... Révolté, j'ai tendu mes deux bras vers le ciel. »

Et, alors, c'est la foi, c'est la lumière, l'abandon joyeux aux promesses de Notre-Dame de Haute Mort, qui se confond, bienfaisante, consolatrice, exaltante, avec la Mère divine, la haute mère des douleurs et du sacrifice de soi-même, une marche confiante vers l'Infini, la vérité, Dieu. Prie, contemple, livre-toi en exemple, grandis par la méditation et l'amour, confonds-toi peu à peu avec ton Créateur, tends, d'un mot ou d'une plainte, à « transformer l'univers en faisant vivre Dieu » !

Je ne découvrirai rien à quoi on ne s'attende, en reconnaissant dans le poète F. Ducaud-Bourget, l'âme d'un prêtre, conscient de son savoir et de son devoir, le comprenant, l'aimant de toute la force de sa pensée et de son cœur exaltés. Le poète, ai-je dit, certes, et souvent il s'amalgame au prêtre, mais le don de prêtrise par endroits l'emporte, et le poète se perd à expliquer, élucider ses plus ardentes effusions, ou bien, trop indifférent à mon gré à de strictes observances de style ou de métrique, le rythme s'épaissit, se relâche, les mots sont choisis sans égard à leur densité, couleur, musique intimes, l'affreux pathos des termes de pédagogie scientifique apparaissant hors de leur place, une surabondance de fougue oratoire accumule des éléments que l'usage réfléchi d'une rime eût d'un effet plus puissant résumé ou contenu... Mais le poème, dans sa ferveur sincère, est un haut et splendide poème, pour l'ensemble comme à l'examen de nombre de ses parties ou du détail de ses trouvailles. Ducaud-Bourget a rejeté la lassante complaisance à des facilités élocutoires dont se déparaient par indifférence quelques passages de ses recueils précédents. C'est, je crois, après l'avoir salué pour la force de ses conceptions et le mouvement général de ses inventions lyriques, l'écueil toujours à éviter. L'art avec ses minuties les plus précises et ses éclairs révélateurs, il faut, en dominateur, tout mettre en œuvre; les poèmes à naître grandiront d'autant en puissance de persuasion et de pleine beauté.

Ah! qu'il serait intéressant lorsqu'un beau poète a eu, comme Léon Bocquet, l'occasion, la chance de donner, après

un long laps de temps, une édition complétée, revue, d'un de ses recueils de poèmes, — en l'occurence **Les Cygnes Noirs,** — une édition annoncée comme « définitive », de comparer l'ancienne avec la nouvelle, d'étudier les changements, les améliorations, d'en faire ressortir les motifs secrets, de déceler les scrupuleuses méditations qui ont dicté au poète ces amendements au texte, ces remaniements, ces améliorations. Hélas! ce sujet est bien vaste, une chronique entière y suffirait-elle? Tant de livres s'accumulent, à qui je tiens à réserver une part de la place qui leur est due. Je ne laisserai pas, du moins, passer la réédition de ce livre de songe amer, d'inquiétude et de discret tourment, ce livre de poète consciencieux, sobre et sincère, sans le signaler aux fervents amis de la poésie française; c'est le moindre hommage à lui rendre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Colette : *Bella-Vista*, Ferenczi. — Henri Ghéon : *Les Détours imprévus*, Flammarion. — Marc Chadourne : *Dieu créa d'abord Lilith.* — Paul Lorenz : *La pension Welcome*, Mercure de France. — J.-H. Rosny aîné : *Un banquier*, Flammarion. — Simenon : *L'Assassin*, Gallimard.

Quatre nouvelles, trois longues et une courte, composent le nouveau recueil de Mme Colette, lequel porte pour titre, selon l'usage, le nom de la première d'entre elles, **Bella-Vista.** « Bella-Vista » est une *auberge* de la côte méditerranéenne, que tiennent deux femmes. L'une a l'allure virile ou garçonnière, l'autre fait songer au vers de Baudelaire :

> ... son cœur meurtri comme une pêche
> Est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

L'auteur qui est descendu à « Bella-Vista » en attendant que sa maisonnette fût prête à la recevoir, s'intéresse au couple, damné selon les apparences, qu'épie un petit bonhomme équivoque, si délicat, si cruel — tueur d'oiseaux, comme Tribulat était tueur de cygnes... Mais c'est autre chose qu'un secret devenu banal par sa fréquence que les propriétaires de l'auberge ont souci de cacher... Et le drame s'élargit, soudain, prend une grandeur singulièrement humaine, au dénouement. Emouvante, aussi, est *Gribiche* où l'on voit mourir, des manœuvres de sa mère, « Madame Cardinal » sinistre, une figurante de Music-hall, pauvre fille perdue dans

une chambre trop vaste (le symbole de sa solitude). Enfin, voici un homme se libérer d'un ménage insolent et vain, d'une maîtresse à tâtons possédée dans les ténèbres et qui charnellement l'obsède, en sauvant un blessé; un père immonde jouer les patriarches rustiques... La vie même, observée sans complaisance ni indignation, avec une objectivité où l'on pourrait voir un détachement supérieur, si Mme Colette ne se montrait sensible à l'extrême aux impressions qui l'assaillent, l'enchaînent à un monde sur lequel elle souffre de ne pouvoir se faire aucune illusion. Captive de ses sens, mais désabusée, Mme Colette se contente de dire ce qu'elle voit, entend, touche, etc... en usant de moins en moins de l'artifice de la fiction. A mesure qu'elle avance (on ne saurait dire : progresse) dans son art, elle se fait plus directe et confidentielle. Dépouillé du romanesque, encore plus des oripeaux romantiques, son naturalisme-impressionniste prend un caractère moral qu'il n'avait point. Je dis « prend » car elle ne s'inquiète pas de le lui donner, ni ne se tourmente de pensée. Que le héros du *Rendez-vous*, par exemple, accomplisse un acte d'humanité, qui l'élève au-dessus d'une passion avilissante, ce n'est que par la voie sensuelle qu'il se dégage. L'issue que son bon ange, si l'on veut, lui propose, se trouve de plain-pied avec l'animalité... Mais il suffit d'être vrai — lucide — pour dénoncer le mal, la laideur et la tristesse de toute existence sur laquelle ne plane pas « l'esprit, l'aigle vengeur » comme a dit Barbey d'Aurevilly. Mme Colette jouit, encore une fois, de sa vue, de son odorat, de son ouïe, de son toucher. Ses sens lui composent un orchestre magnifique; mais elle est trop attentive à discerner les éléments qui entrent dans la symphonie pour s'y perdre, s'y anéantir. Le supplice de l'art. Car elle est artiste, incomparablement. Sa sûreté de touche se révèle quasi infaillible. Et comme tout, ici, est frais, limpide, transparent — douloureux, aussi, à force d'exactitude!

Raconter par le menu le nouveau roman de M. Henri Ghéon, **Les détours imprévus,** serait assez compliqué. Je me bornerai à dire, en gros, qu'il s'agit dans ce roman d'un certain M. Castor, à qui la banalité de sa vie apparaît un jour, comme il roulait sur la ligne Paris-Bordeaux, entre

Tours, où il a une petite amie, et Angoulême, qui est la ville où il vit conjugalement. Un arrêt du train, à Saint-Saviol, décide de sa destinée. Il descend à cette gare obscure et ne remonte pas dans son compartiment, échappant de la sorte, par miracle, à l'accident de chemin de fer qui se produit un peu plus loin, près de Ruffec. Quelle puissance mystérieuse l'a averti de la sorte? Il ne sait; mais décide de se faire passer pour mort, puisqu'il aurait dû l'être, et de devenir un autre homme. Quelle prétention! Et quel événement, extérieur à nous, a jamais fait que nous nous transformions, si nous n'étions pas de ceux qui sont appelés à se changer « en eux-mêmes », enfin, comme a dit le poète, par la seule force de leur volonté? M. Castor rentrera dans sa peau, qu'il n'a pas quittée, après s'être cherché en vain, mais avoir aidé d'autres individus à se découvrir... Car telle est la leçon de la fable de M. Ghéon : il n'a été « dans les mains de la Providence » qu'un instrument, comme le lui dit un bon prêtre, au dénouement. En a-t-il perdu pour cela son franc arbitre? Point; puisqu'il n'a cessé de se croire libre... Et voilà qui soulève de graves, d'essentielles questions. Mais qu'on ne croie pas que *Les détours imprévus* soient un livre austèrement revêche. C'est une espèce de moralité, au contraire, dans le goût du moyen âge, genre que l'auteur de *La farce du pendu dépendu* affectionne, comme on sait. Il a de l'abondance, de la verve, une sorte de drôlerie goguenarde, un peu appuyée, un peu grasse, et son imagination en lui fournissant mille péripéties cocasses ou dramatiques ne le détourne jamais de la réalité. Son humour (car il a de l'humour) pourrait bien avoir un caractère spécifiquement catholique. J'en retrouve plus d'un trait, en tout cas, dans notre Paul Claudel et dans l'Anglais Chesterton.

Une phrase de Vigny dans son admirable *Journal d'un poète,* et que cite, d'ailleurs, M. Marc Chadourne, en tête de sa nouvelle œuvre, **Dieu créa d'abord Lilith,** m'a fait souvent rêver; c'est celle-ci : « Qui écrira le roman de Lilith? » Il est beaucoup question de cette première épreuve de la femme dans les livres juifs, et Victor Hugo, qu'instruisit le Kabbaliste Alexandre Weill, comme nous en a informés M. Denis Saurat (*La religion de Victor Hugo*) a parlé d'elle

dans *La fin de Satan*. A l'époque du Symbolisme, alors que les sciences occultes étaient à l'honneur, elle a inspiré un livre à Remy de Gourmont; mais Gourmont était sceptique, son œuvre n'est que jeu, tout intellectualiste, de lettré; et l'on eût aimé voir un Joséphin Péladan, ou un Stanislas de Guaita, s'occuper d'elle... Le roman qu'attendait Vigny, M. Chadourne l'a-t-il écrit? Il ne me semble pas. Marian Nielsen, son héroïne, qui séduit un faible officier de marine français, brise sa carrière, l'asservit à « la noire idole », le condamnant ainsi à la mort, et met fin, elle-même, à ses jours, est une malheureuse détraquée, plus physiologiquement malade que spirituellement étrangère au monde... C'est la femme fatale, si l'on veut (elle se livre d'une manière assez fantasque ou puérile à l'espionnage), mais qui relève plus de la clinique que de la métaphysique — et sa damnation n'est peut-être pas irrémissible ou sans remède. Pour la définir d'un mot, elle n'est pas une contrefaçon d'Eve, mais une Eve ratée. Je la conçois autrement : œuvre de Satan, non essai manqué du Créateur.

La fille de Satan, la grande femme d'ombre,

a écrit Victor Hugo. Elle est, par rapport à notre mère commune, dans la même situation que l'or métallique par rapport à l'or pur de Dieu. La négation incarnée. Si le salut du monde se fait par les Juifs, selon la prédiction de Léon Bloy, Lilith en donnera le signal le jour où elle s'humiliera. Mais, pour en revenir à M. Chadourne, je me hâte de le dire : je ne mets pas son talent en question en faisant ces remarques. Son récit, où il a renouvelé fort habilement sa manière, attache, entraîne le lecteur jusqu'au dénouement, à travers maints épisodes dramatiques et surtout de fort belles descriptions. Peut-être son exotisme est-il un peu voyant, à effet (cinématographique); mais son évocation de Brest, de la mélancolie maussade de ce port de guerre pluvieux, est de premier ordre.

J'ai trouvé beaucoup de charme au récit de M. Paul Lorenz, **La pension Welcome,** qui nous restitue excellemment la sensualité et la candeur si caractéristique des jeunes Anglais, et dont les moindres détails ont été choisis à dessein pour

nous procurer l'illusion d'avoir vécu de l'autre côté du *Channel*, dans l'intimité d'âmes différentes de la nôtre, sinon pour l'essentiel (l'homme est partout l'homme) du moins par bien des nuances précieuses. Réginald, le héros de M. Lorenz, vit chez sa mère, une veuve, qui tient, comme beaucoup d'Anglaises sans fortune, de la classe moyenne, une pension de famille (*boarding house*). Cette femme est une sorte de « Genitrix », mais puritaine, et qui a forgé la légende que feu son mari fut un héros (alors qu'il n'a été qu'un ivrogne), pour tenir son fils sous sa tutelle tendrement tyrannique. Hélas! quelque sportif et indifférent qu'il soit aux lettres, Reginald a le tempérament d'un poète. La chasteté, jointe à l'ardeur du sang, suffit à faire des « garçons » anglais des adorateurs de l'Amour et de la Femme (avec des majuscules). Couvé comme le Richard Feverel de Meredith, Reginald cherchera ainsi que ce jeune aristocrate, à s'évader; mais finira par un mariage assez médiocre où il trouvera, nonobstant, le moyen d'exalter son ardeur à vivre, en affirmant sa virilité, alors que sa mère, désolée de le perdre, aura laissé tomber le masque et se sera remariée... Un journaliste, très « Yellow Book », un noble, à la fois snob et puérilement byronien, contribuent à donner au livre de M. Lorenz cette double couleur « Renaissance » et « Décadent », qui est comme l'ornement de la santé britannique, et que n'altère pas l'utilitarisme du peuple le plus équilibré qui soit, aujourd'hui, en Europe.

Sans doute, **Un banquier,** le nouveau roman de M. J.-H. Rosny aîné, ne prendra-t-il pas place parmi les œuvres capitales de ce maître, évocateur prestigieux, à la fois des âges farouches de la préhistoire et des mœurs contemporaines; mais c'est une œuvre attrayante, et qui suffirait encore à la gloire de bien des écrivains par les dons d'observation qu'elle décèle, l'éclat et la densité de son style. L'optimisme y coule à pleins bords. On songe à peine, tant la verve de M. Rosny l'enveloppe d'indulgence, que le héros de ce roman est un de ces joueurs dangereux de la finance, qui peuvent aussi bien accumuler les ruines que faire fleurir la prospérité derrière eux dans l'impatience de leur désir de conquête. Mais le poète épique de *La guerre du feu* l'assimile, sans doute,

à une bête de proie, et l'admire objectivement, comme un beau tigre! Quelle force en lui! Quelle ardeur à vivre! Quelle adresse, aussi! Acculé au désastre, près du suicide, il bondit pareil au fauve traqué, sur l'occasion de salut qui se présente, et triomphe, en définitive. L'amour d'une fille charmante — ces êtres aveuglés par l'égoïsme ont aussi leur Antigone — stimule — je dirai par émulation — la sympathie que son créateur spirituel a réussi à nous inspirer pour lui.

Comme *Un banquier* parmi les romans de M. J.-H. Rosny aîné, **L'Assassin** n'occupera pas, non plus, le premier rang parmi ceux de M. Simenon. La hâte de cet écrivain, admirablement doué, certes, se trahit, ici, dans le dénouement, à coup sûr, bâclé. Mais avec quelle vérité il a exprimé la psychologie sordide du Dr Kupérus, criminel pour se libérer de sa médiocrité, mais qu'une misère morale, plus médiocre encore que celle-ci, fait glisser lentement à la déchéance! La personnalité du médecin hollandais, meurtrier de sa femme et de l'amant de sa femme, que M. Simenon nous révèle, par mille petites touches d'une précision singulière, est de celles — accablées par la fatalité — qu'affectionne l'auteur des *Pitard*, de *Long cours* et des *Demoiselles de Concarneau*. Kupérus est veule, si inconsistant en dépit de son épaisseur, sous l'ennui qui le grignote et l'effiloche, qu'il semble se fondre dans l'atmosphère fuligineuse, ouatée, molle où il trempe, corps et âme. Une apparence, qui ne vit que pour les apparences; de vains honneurs, une supériorité de club ou de cabaret, et qui pense comme il accomplit ses fonctions organiques. Nul relief chez la plupart des personnages de M. Simenon, qui semblent illustrer la théorie de Taine sur le milieu; et pourtant, on ne sait quoi les caractérise sur le moment (je veux dire, à la lecture) de façon étrange; car une fois le livre fermé, ils ne font plus qu'un dans notre souvenir, avec le paysage ou la ville auxquels nous les associons.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Flirt ambulant, trois actes de Tristan Bernard, au Théâtre Michel.

Il suffit que **le Flirt ambulant** soit une comédie de Tristan Bernard pour que l'on puisse être assuré par avance de son

agrément. Je ne vais pas soutenir que cette aimable esquisse appartienne à la meilleure veine de ce rare écrivain, mais on ne saurait lui contester toutes sortes de séductions naïves. On y voit une simplicité d'invention qui n'est possible qu'aux esprits d'une certaine classe, et un art de faire quelque chose de rien, qui est le plus amusant du monde. Sa représentation m'a paru instructive, pour certaines raisons qui ne tiennent pas au fond de l'ouvrage, mais qui me semblent dignes de retenir l'attention.

Je ne sais au juste quand *le Flirt ambulant* fut joué d'original. A la reprise qu'on vient d'en effectuer, on a supposé que l'action s'en déroulait entre 1895 et 1900, au temps de la première vogue mondaine du cyclisme, et l'on nous montre à cette occasion la façon dont s'habillaient et se comportaient les hommes de cette époque qui se recule dans le passé aux yeux de ceux qui l'ont vécue, connue et dont beaucoup sont encore là.

A vrai dire, ce n'est pas la première fois que l'on pique notre curiosité ou que l'on émeut notre mélancolie par la présentation des modes d'il y a quarante ans. Voici quelques semaines, c'est à la Comédie-Française même qu'une vieille comédie d'Henry Bataille reparaissait dans les costumes approximatifs de sa création. Je dis *approximatifs*, car il se produit en effet un phénomène curieux.

Tandis qu'il serait si facile, puisqu'on a tous les documents sous la main, de reconstituer les toilettes elles-mêmes qui furent portées à la création d'une pièce de Tristan Bernard, d'Henry Bataille ou de Bernstein, on voit s'élaborer un costume composite qui est valable pour vingt ans environ (1890-1910), tandis qu'on sait bien que la mode est chose si passagère que, lorsqu'elle est vivante, elle change de saison en saison et que l'œil exercé d'une femme ne saurait confondre une robe de l'avant-dernière année avec celles du jour qui vient. Il faudrait l'érudition d'un conservateur du musée du Costume pour distinguer à première vue la robe de 1897 de celle de 1898. La même érudition, d'ailleurs, serait nécessaire pour apercevoir les différences qui doivent distinguer les robes des *Précieuses* et celles des *Femmes Savantes*. Assurément, dans ce temps-là, la mode évoluait moins vite qu'elle ne le fit

depuis, puisque, dit-on, les robes se transmettaient de mère en fille; elle évoluait cependant, et les costumes de la fin du règne de Louis XIV, comme les perruques, ne sont point les mêmes que ceux du commencement. Ainsi, un certain style Louis XIV moyen, convenable pour un certain espace de temps, s'est établi dans le costume de théâtre et permet de jouer tout ce qui se passe entre 1640 et 1675, comme nous venons de voir s'établir un autre style moyen, valable pour tout ce qui va de 1890 à 1910. Le sentiment du démodé, qui correspond à une rupture des habitudes de notre œil, est purement relatif et s'efface quand les choses qui y sont sujettes, au lieu de se présenter dans la succession des années, s'offrent à nos yeux alignées de même, hors du temps, et soustraites à toute possibilité et évolution.

Ce qui se passe pour le costume, que nous venons de constater ici, nous aurions pu l'illustrer d'autres exemples — en montrant qu'un costume moyen s'est créé pour le romantisme, et pour l'Empire, — bien plus loin en montrant qu'il existe un costume Renaissance, valable pour près d'un siècle, — et que le costume antique est valable sans discernement pour plusieurs siècles — car, à mesure que les choses se noient dans le temps, elles sont de moins en moins distinctes à notre connaissance. Notre information élémentaire nous permet encore de distinguer le siècle de Louis XV de celui de Louis XIV, non pas celui d'Auguste de celui de Dioclétien. Tout cela est fort singulier, mais voilà autre chose qui l'est bien davantage, et c'est sur cela que je voulais tout particulièrement attirer l'attention.

De même que les habillements se stylisent pour l'usage de la postérité, les façons d'agir et de se tenir, qui furent courantes à une heure donnée, se déforment suivant une certaine convention qui s'établit peu à peu. Les gestes usuels des hommes se modifient avec le temps, comme font leurs habits et leurs façons de parler. Ils ne se saluent, ne s'abordent ni ne se séparent cette année comme il y a quinze ans, et moins encore comme il y a trente. S'asseoir, croiser les jambes, mettre les mains dans les poches, sont des habitudes qui évoluent. Tout cela, qui semble si naturel à ceux qui le font qu'ils ne pensent pas que l'on pourrait faire autrement

qu'eux, est en rapport avec mille causes changeantes et change avec elles. On ne marche point dans la rue, au temps des autobus, comme on faisait du vivant des omnibus. Quand nous voyons sur le théâtre un élégant de 1900 entrer dans un salon avec sa canne et son chapeau, nous ne pouvons pas croire nous être jadis comportés de la sorte, et le comédien le fait d'une manière qui n'est point exactement celle que l'on avait alors. De même, la comédienne qui lève les bras pour fixer sa voilette et son épingle à chapeau fait des gestes qui évoquent sans les être exactement ceux que firent autrefois les femmes pour qui il était naturel de nouer leurs voilettes et de planter des épingles dans leurs chapeaux.

Une tradition de ces manières d'être s'élabore sur les théâtres, va se transmettre par les conservatoires, de façon que des enfants qui n'auront jamais vu personne faire ces gestes-là dans la vie puissent un jour les restituer pour des spectateurs qui ne les auront pas vus plus qu'eux. Ces pantomimes évoqueront le XIXe siècle, comme certaines pantomimes évoquent pour nous les façons des Incroyables ou des petits marquis de la cour de Louis XIV. C'est là que je voulais en venir et où j'arrive après bien des détours.

Ces façons de l'époque 1900, que l'on nous montre sur le théâtre et qui sont assez différentes de celles dont nous gardons un souvenir précis, vont passer de comédiens en comédiens, tant qu'il y aura un public pour se soucier de nous. A chaque génération, elles s'altéreront et elles finiront par être aussi surprenantes que l'est pour nous l'entrée d'Acaste et de Clitandre dans le salon de Célimène. Chaque fois que j'ai vu un acteur de mes contemporains effectuer cet exercice, qui est une sorte de variation chorégraphique, je me suis demandé quel rapport elle pouvait avoir avec la réalité originale. Un contemporain de La Bruyère qui avait vingt et un ans à la première du *Misanthrope*, pour peu qu'il ait, plus heureux que l'auteur des *Caractères*, passé cinquante-cinq ans, a été à même de voir une reprise de cette pièce, qui remuât en lui les souvenirs mêmes qu'a éveillés chez nous la représentation de la *Marche Nuptiale* ou celle du *Flirt Ambulant*. Il a pu se dire, comme nous faisons à présent : Dans ma jeunesse les marquis gesticulaient à peu près de la sorte, mais

cependant point tout à fait ainsi. — Et depuis lors, de tradition en tradition, il est fort probable que toutes ces manières d'être ont été s'altérant et se déformant sans cesse.

Si dans trois cents ans on s'occupe encore de nous, que pourra bien être devenue sur les théâtres la reproduction de nos mouvements quotidiens et de nos gestes de tous les jours?

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Gaston Bachelard : *L'expérience de l'espace dans la physique contemporaine*, Alcan. — Léon Brunschvicg : *La physique du vingtième siècle et la philosophie*, n° 445 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann.

Gaston Bachelard, qui professe actuellement la philosophie à l'Université de Dijon, a publié divers exposés généraux, dont nous avons rendu compte au jour le jour. **L'expérience de l'espace dans la physique contemporaine** est un complément au dernier paru (1) : ces deux ouvrages sont particulièrement aptes à donner une *idée concrète* de l'effroyable complexité qui caractérise la science d'aujourd'hui.

Enumérons d'abord les divers « espaces », qui ont successivement pris naissance :

1° Les espaces généralisés des géométries non-euclidiennes : ceux-ci conservent encore des « liaisons intuitives » (p. 111) avec l'espace de tous les jours; malgré leur aspect inhabituel et paradoxal, ils n'en sont pas moins nécessaires pour expliquer la gravitation.

2° Les espaces de configuration, qui comprennent un nombre immense de dimensions et qui sont fort utiles pour représenter le bilan des phénomènes où interviennent un très grand nombre de particules.

3° Les espaces abstraits (Maurice Fréchet; Jean-Louis Destouches), qui sont appelés à jouer, en microphysique, un rôle comparable à celui des géométries non-euclidiennes en relativité générale.

Ce que nous connaissons déjà de l'infiniment petit nous laisse soupçonner son caractère *stupéfiant* : l'infiniment petit s'insurge contre la continuité (p. 80); les corpuscules n'ont

(1) *Le nouvel esprit scientifique* (Alcan). Cf. *Mercure de France*, 15 juillet 1934, pp. 362-364.

pas d'individualité (p. 32); ce sont moins des objets que des expériences (p. 33); et encore « les expériences sur les corpuscules ne traduisent pas une réalité, elles réalisent une chance (p. 102) ». C'est un monde où le contact (pp. 55-56), les trajectoires (p. 83), le repos lui-même (p. 47) perdent toute espèce de signification. Nous ne pouvons nous rattacher qu'à la probabilité de présence (p. 29) : « la probabilité est désormais l'avenue qui mène à la généralité scientifique (p. 58) ». Pour remédier à cette carence du sens commun, les mathématiques nous restent, et notamment les *opérateurs mathématiques*, auxquels Bachelard consacre tout un chapitre (pp. 85-108) : l'opérateur est en quelque sorte « un distributeur de valeurs probables (p. 28); il refuse de travailler sur un réel sans structure et dénonce le caractère factice des objets élémentaires proposés par la philosophie de la simplicité (p. 108) ». Nos difficultés philosophiques provenaient

d'un manque de liaison entre le réel et le mathématique (p. 105). Jamais la valeur inductive des mathématiques n'a été si grande que dans la constitution de la mécanique ondulatoire (pp. 95-96); les mathématiques dépassent en pensée inventive aussi bien les conventions que les expériences (p. 98). L'information mathématique nous donne plus que le réel; elle nous donne le plan du possible (p. 97). Les mathématiques ne *pensent* pas, elles *expriment* (p. 89).

Certains problèmes n'offrent d'autre réponse que celle « qui satisferait M. de la Palisse : vous me demandez où se trouve la petite aiguille de la montre que vous avez en poche — je vous réponds que cette petite aiguille est quelque part sur le cadran, entre midi et minuit (p. 76) ».

A titre d'exemple, Bachelard développe trois cas importants (pp. 45 et suiv.) : la statistique de Bose-Einstein pour les photons; celle de Fermi-Dirac pour les électrons; les niveaux d'énergie, identifiés par Niels Bohr à l'intérieur des nuages électroniques (il n'est pas étonnant que « les mœurs des corpuscules en cage diffèrent des mœurs des corpuscules en liberté », p. 50).

Tout cela est prodigieusement contraire au bon sens, à la vie de tous les jours, dont « nous majorons, malgré nous, l'importance (p. 42) ». Il faut, de toute nécessité, nous dé-

santhropomorphiser : certains philosophes ont cru voir dans notre « intuition » de l'espace une faculté innée, une mystérieuse appréhensibilité, alors qu'elle résulte uniquement d'un long commerce avec les objets usuels. Cette intuition n'est adaptée qu'au manger, au boire, au dormir et actes analogues; elle doit être refondue de fond en comble, pour qui espère comprendre quelque chose à la microphysique.

§

De toute évidence, Léon Brunschvicg doit beaucoup à Gaston Bachelard (et à quelques autres) pour sa compréhension de la physique actuelle; aussi ne saurions-nous trop recommander la lecture d'une de ses récentes conférences, publiée sous le titre **La physique du vingtième siècle et la philosophie** : quand un philosophe idéaliste écrit les phrases que nous allons citer, on soupçonne que l'engoûment bergsonien ne survivra pas au métaphysicien qui l'a déclenché.

Avec Einstein, nous sommes aux antipodes du pragmatisme de la génération précédente (p. 19). Quand le génie d'Einstein a institué les théories de la relativité restreinte et générale, il a non ouvert, mais clos une crise (p. 9). Le coup de génie d'Einstein a consisté à renverser la position du problème; comprenant à quel point il était facile, il a compris aussi à quel point il était vain, de s'en prendre aux choses, alors que l'esprit devait, en toute intelligence et en toute équité, ne s'en prendre qu'à lui-même, pour n'avoir pas réfléchi assez profondément sur les conditions dans lesquelles il entre en contact avec la nature (p. 17).

Voilà pour la relativité et voici pour les quanta :

En éclairant un électron, nous nous figurons que nous ne faisons pas autre chose que le contempler; en réalité, nous lui envoyons un photon, et, par conséquent, nous altérons ce que nous avions cru saisir [indépendamment] de toute altération (p. 27). La microphysique s'est heurtée à [.....] l'impossibilité d'obtenir à la fois la « localisation spatio-temporelle » et la « spécification énergétique » d'un même corpuscule. Il subsiste une indétermination, non pas *accidentelle,* mais *essentielle,* une marge *d'incertitude* que l'on mesure d'ailleurs exactement (p. 26).

On s'est un peu trop hâté — nous l'avons dit maintes fois — de sonner le glas du déterminisme : tout ce que l'on

peut conclure, c'est que « le déterminisme du phénomène que nous observons se compose avec le déterminisme propre au fait de l'observation » (p. 26).

Les géométries non-euclidiennes — et plus précisément la nature riemannienne de l'espace physique — ont montré « à quel point l'intuition immédiate peut être trompeuse » (p. 13). Il faut se méfier du langage commun, qui « érige en entités métaphysiques les catégories grammaticales » (p. 6) :

La métaphysique d'Aristote s'est révélée comme une espèce du genre *rhétorique* (2), comme sa physique une espèce du genre *logique* (p. 7).

Strictement parlant, nous assistons à un

rétablissement de l'équilibre intellectuel : la pensée humaine se libère des postulats inconscients et arbitraires qui avaient entravé son effort pour mettre les phénomènes tout à fait correctement en équation (p. 15). Par l'effet d'une technique expérimentale de plus en plus raffinée, grâce aux combinaisons de plus en plus subtiles de l'analyse mathématique, tombent un à un les partis-pris où l'esprit humain avait cru trouver son assurance et qui n'avaient servi dans l'histoire qu'à le conduire de contradiction en contradiction (p. 27). De même que les progrès de la méthode expérimentale nous ont dévoilé une nature à la fois plus subtile et plus vaste derrière la nature qui apparaissait à l'échelle humaine dans le cadre des données sensibles, de même, par delà le langage dont tout le monde se sert pour traduire des sentiments ou pour désigner des objets au moyen de concepts correspondant à des rapprochements ou à des classifications de qualités, la raison humaine a créé un autre langage, où les signes sont entièrement déterminés par les rapports d'ordre et de mesure, qui constituent le monde immatériel (3) des nombres de l'arithmétique et des équations de l'analyse (p. 5).

On ne saurait donner congé, plus élégamment congé, à la *qualité :* comme l'écrivait le regretté Albert Spaier, la quantité, c'est la qualité mesurée. En considérant les problèmes fondamentaux, qui, contre toute attente, ont été complètement renversés et résolus au cours d'une génération, on ne peut douter que toute question est, en définitive, justiciable

(2) On pourrait généraliser : *toutes les métaphysiques...* (M. B.).

(3) « Monde immatériel » est ici synonyme de : *ensemble de notions.* Signalons aussi un regrettable lapsus (p. 9) : « variante indépendante » pour *variable indépendante.*

de la science (4), en accord avec les philosophes de l'Ecole de Vienne. Et c'est dans un sens analogue que conclut Léon Brunschvicg :

> La science n'apparaît aux individus et aux peuples une menace pour notre civilisation de paix et de droit, que, si individus et peuples se mettent eux-mêmes en dehors de la science et de la civilisation, imitant ces sauvages dont parle Montesquieu, qui, pour satisfaire leur faim, abattent l'arbre dont ils désiraient cueillir les fruits (p. 30).

Après Paul Langevin, après Louis de Broglie, l'auteur répond victorieusement à tous ces « défaitistes », qui, depuis dix ou quinze ans, ne se lassent pas d'incriminer la science et le progrès technique : « l'intuition immédiate est trompeuse (p. 13) », c'est le cas ou jamais de le répéter.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

J. Ortega y Gasset : *La révolte des masses;* Stock. — Paul Le Cour : *L'ère du Verseau;* Editions Atlantis, 46, rue de Montreuil, Vincennes. — Mémento.

M. Ortega y Gasset a raison d'expliquer, dès les premières lignes de son livre, ce qu'il entend par **La révolte des masses,** car on pourrait croire qu'il s'agit de la révolte des masses prolétariennes contre les élites dirigeantes, et ce n'est pas cela qu'il veut dire. Pour lui l'homme-masse est l'homme étranger à la profonde culture morale et qui se contente de la culture utilitaire; l'homme de science actuel est le prototype de l'homme-masse parce que la science, base de notre civilisation, le transforme automatiquement en homme-masse en faisant de lui un primitif, un barbare moderne. Ces hommes-masses se trouvent donc dans toutes les catégories sociales, les instruites comme les ignorantes et les bourgeoises comme les populaires, et ils sont devenus, par suite des circonstances, les vrais dirigeants de nos sociétés modernes à la place des anciennes élites spirituelles qui n'existent plus ou qui ne sont plus suivies.

On voit tout de suite combien un pareil jugement bouleverse toutes les données sur lesquelles nous vivons. Cet abais-

(4) Cf. *Mercure de France,* 15 juillet 1936, pp. 379-384.

sement de l'homme de science et cet élèvement de l'homme de noblesse morale vont scandaliser beaucoup de gens. L'homme d'élite, pour notre auteur, n'est plus l'homme d'action ni l'homme de pensée, il est l'homme de vertu, celui qui reconnaît la nécessité de se soumettre à une règle de conduite qui lui est extérieure et supérieure et au service de laquelle il s'enrôle librement. C'est le véritable noble, car la noblesse se définit par ses devoirs plus que par ses droits, d'où le fameux dicton : Noblesse oblige! que l'auteur reproduit en français dans son texte espagnol, ce qui est d'ailleurs à l'éloge de l'esprit français qui a popularisé ce slogan. La noblesse n'est pas chose de jouissance consacrée par les lois (et quand elle devient telle c'est qu'elle est en état de dégénérescence), c'est chose résultant de l'effort personnel et continuel; et la vraie noblesse n'est pas celle du sang, héréditaire, mais celle de l'âme, individuelle.

La bourgeoisie a été, en ce sens, une noblesse nouvelle pleine de qualités indéniables et qui a créé, avec l'aide de la science, la civilisation moderne, mais qui malgré tout était inférieure à l'ancienne noblesse si remarquable (je reproduis toujours mon auteur) par son courage, son don du commandement et son sens de la responsabilité; et c'est parce qu'elle n'avait pas ces qualités d'âme que sa puissance a été si complètement ébranlée par cette invasion verticale de barbares que représente la formation des hommes-masses. Mais cette bourgeoisie, dont la caractéristique de gouvernement a été le libéralisme, forme aujourd'hui abandonnée et à tort, a produit une des civilisations les plus hautes, brillantes et puissantes qu'ait connues l'histoire humaine. Grâce à sa domination, l'Europe a tenu la tête du monde, sa population passant, en un peu plus d'un siècle, de 180 millions à 460, et sa richesse augmentant plus encore (tout ceci grâce aussi à la science, mais le propre de la société bourgeoise a été de favoriser la science que la société précédente dédaignait un peu trop et que la société suivante étouffera de plus en plus, semble-t-il), ce qui permet à Ortega y Gasset de formuler quelques principes qui feront faire la grimace à beaucoup de nos contemporains : 1° la démocratie libérale appuyée sur la science est le type le plus haut de la vie publique

connu jusqu'à nos jours; 2° même si un autre type nous semblait préférable, il devrait conserver l'essentiel de ses principes; 3° tout retour à des formes de vie inférieures à celles du XIXe siècle serait un suicide. Qu'on ajoute à ceci que cette démocratie libérale et scientifique, cette bourgeoisie, a témoigné la plus haute volonté de communauté en ce sens qu'elle a limité toujours le plus qu'elle a pu son pouvoir, en reconnaissant le droit des minorités, et qu'elle a été, par cette attitude généreuse, le plus noble appel qui ait retenti sur la planète.

Mais cette admirable civilisation, dont malgré tout nous continuons à vivre, court les plus grands dangers de par l'apparition des hommes-masses, c'est-à-dire de ces esprits médiocres et brutaux qui correspondent peut-être aux primitifs et sûrement aux barbares, et ce qui constitue le danger, c'est que ces hommes-masses qui ont toujours existé, car une société ne peut pas se composer uniquement de héros, de génies et de saints, ont pris conscience de leur force et se sont mis en état de révolte contre la société bourgeoise civilisée; ces hommes-masses rebelles sont devenus des hommes-massues, et ceci rend alors à l'expression de l'auteur, la révolte des masses, le sens courant que le lecteur lui donnerait tout d'abord : ces masses, ce sont bien les masses prolétariennes, insouciantes de tout effort moral, ne cherchant qu'à jouir, croyant que le degré de prospérité auquel les sociétés antérieures étaient arrivées se maintiendra de lui-même, et qu'elles peuvent se passer de toutes les élites, d'abord les morales et puis les intellectuelles, d'où leur politique constante de les détruire ou tout au moins de les asservir, ce qui est une forme de destruction à retardement. Et c'est ainsi que l'invasion verticale des barbares qui a déjà arraché à la civilisation la Russie et a failli lui arracher l'Espagne et voudrait bien lui arracher la France, constitue pour cette civilisation helléno-chrétienne et moralo-libérale le plus grand danger qu'elle ait couru depuis l'invasion horizontale des Goths et des Huns.

Tout ce que dit l'auteur en ces matières est si puissant et si juste qu'on se demande comment, vers la fin de son livre qui, il est vrai, date de 1926, il a pu admettre, même hypo-

thétiquement, que quelque chose de bien pourrait venir de la barbarie soviétique; si la tentative de plan quinquennal n'échoue pas, dit-il, son splendide caractère de magnifique entreprise rayonnera sur l'horizon continental comme une constellation neuve et brûlante. En vérité comment un homme qui s'est exprimé aussi fortement sur la civilisation et ses dangers, a-t-il pu employer des expressions pareilles? Même les plus puissants esprits sont donc parfois insensés! Et les événements ont ici instruit notre auteur; le plan quinquennal et celui qui l'a suivi ont été de lamentables fiascos; et aujourd'hui, plus de vingt ans après la conquête de la Moscovie par les Huns de Lenine et les Tartares de Staline, la pauvre Russie est dans un état de misère, de dénûment et d'abrutissement esclavagé qui ne peut faire doute qu'aux yeux d'autres fanatiques aveugles, mais alors pourquoi Ortega y Gasset, qui a ajouté à la traduction de son livre une préface écrite aujourd'hui, n'a-t-il pas dit un mot de cet échec catastrophique? On eût aimé, aussi, que ce penseur espagnol, si sympathique par tant de côtés, dît un mot de son pauvre pays; puisqu'il est retiré dans son fromage de Hollande, il pouvait s'exprimer sur lui en parfaite sécurité et sérénité.

Ces stades de notre civilisation d'Occident, invasion des barbares, moyen âge, temps libéraux- bourgeois, aurore communiste, paraîtraient bien mesquins à M. Paul Le Cour qui, dans **L'Ere du Verseau : l'avènement de Ganimède**, nous entraîne dans les espaces interstellaires. J'ai peine à le suivre, mon humble sociologie ne pratiquant pas la stratosphère ni le *time machine,* et je me borne à dire quels sont ces stades à lui. A l'origine, la civilisation humaine est née sous le signe du Taureau (4320 avant J.-C.) et ce fut la splendeur des Atlantes (M. Le Cour s'est consacré à la glorification de l'Atlantide engloutie dans les flots et il dirige une revue nommée *Atlantis*). Puis à l'entrée dans le signe du Bélier (2160 avant J.-C.), ce fut la grande civilisation hellénique. Ensuite, avec l'ère chrétienne, c'est notre actuelle civilisation qui coïncide avec les Poissons (Christ a pour signe en effet le poisson, et aussi le bélier). Et en 2160 nous entrerons dans l'ère du Verseau qui sera une époque merveilleuse de bonté, de beauté, de prospérité. Nous n'aurons donc qu'un peu

plus d'un siècle à attendre, et déjà, paraît-il, des effluves de ce futur bonheur commencent à se faire sentir. Seulement il faut savoir les sentir. C'est ainsi que le drapeau rouge qu'on croit être celui de nos barbares verticaux est en réalité l'étendard du Sacré-Cœur de Jésus qui, sous la figure de Ganimède (très important, il faut écrire Ganimède avec un i et non un y) règnera pendant vingt-deux siècles. Ah! comme on sera heureux! Et quel dommage que la précession des équinoxes ne puisse pas faire l'objet d'un décret-loi et d'une survaluation du bon vouloir d'amour! N'importe, M. Paul Le Cour est un homme charmant et un zodiacologue enthousiasmant!

Mémento. — Paul Lombard : *Quatorze mois de démence. L'expérience Léon Blum.* Editions de France. Le titre est, malheureusement pour nous, exact. Le Cabinet Blum avec ses fautes de tous genres et sa double dévaluation du franc a été le point le plus bas de notre histoire contemporaine; mais les cabinets précédents partagent sa responsabilité. La folie socialiste-communiste n'a été possible que parce que l'insanité radicale-socialiste l'a préparée et déclenchée. Sortirons-nous jamais de cet abîme de stupidités et de méchancetés? — Jacques Cergy : *Défense de la démocratie par un homme de la rue.* Denoël. L'auteur pense avec un certain optimisme que ce sera justement le parti radical-socialiste qui opérera ce redressement, et assurément il ne dépend que de lui. Que ce parti dont l'alliance avec le communisme révolutionnaire est vraiment incompréhensible, reprenne conscience de son programme qui est seulement d'amélioration générale et populaire et les choses pourront s'arranger, mais il faudrait qu'il se désintoxiquât préalablement de tous ses poisons politiques. — Albert Vigneau et Vivienne Orland : *Franc-maçonnerie rouge. L'internationale maçonnique détruira-t-elle la France?* Baudinière. Ces auteurs poursuivent leur vaillante campagne que ne désapprouvent pas certains francs-maçons notoires comme Albert Lantoine. La franc-maçonnerie arrivera-t-elle à se purifier, elle aussi, de ses mauvais éléments haineux, envieux et sots? C'est ce qu'il faut souhaiter de tout cœur. — L. Aufrère : *Le Paysage spirituel de l'Occident* dans les *Annales de Géographie*, Armand Colin. Une très curieuse synthèse de notre évolution occidentale au point de vue architectural. L'auteur a étudié particulièrement ce Boucher de Perthes auquel j'ai consacré une variété dans le *Mercure* du 1er janvier et dont la gloire de préhistorien doit être partagée, paraît-il,

avec un autre fouilleur d'Abbeville, Casimir Picard. Mais dans Boucher de Perthes je ne me suis intéressé qu'au littérateur, à l'épistolier que je persiste à estimer de premier ordre. — *Etapes de la Révolution.* Je signale cette revue mensuelle, dirigée par M. André de la Far, 149, rue Blomet. M. Paul Estèbe y donne le programme d'un nouveau parti, le maximisme, qui sera très louable si le maximum qu'il prône est lui-même louable. — *La Société d'Etudes et d'informations économiques,* 282, Boulevard Saint-Germain a donné en supplément à son numéro d'août dernier un travail tout à fait remarquable de B. Nikitine sur l'*Armée rouge* (soviétique). — Le *Mouvement,* de Guy de Ferron, souhaite la formation d'un parti de jeune droite faisant la contrepartie des jeunesses révolutionnaires. — L'*Espoir français,* 38, rue de Liège, insiste sur la gravité de la situation financière : La Banque de France vient d'avancer cinq nouveaux milliards à l'Etat français, c'est-à-dire de frapper cinq milliards de billets de plus; l'encaisse métallique restant le même, le franc automatiquement va baisser de valeur et de 10 centimes va tomber à 9, à 8 et ainsi de suite si on continue. La stupidité de ceux qui poussent aux dépenses et s'opposent aux économies est vraiment impardonnable, et tant que nous n'aurons pas éliminé le virus socialo-communiste, nous devons nous attendre à toutes les catastrophes.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Recherche de la paternité. — Paternité hors mariage. — Comparaison des sangs. — Lois de l'hérédité mendélienne. — Théorie des groupes sanguins. — Art. 340 du Code civil. — Expertise demandée par le père prétendu. — Expertise demandée par la mère. — Moyens énumérés par la loi. — Preuve directe. — Pouvoir souverain du juge.

La Chimie qui analyse le corps humain transportée sur le terrain judiciaire se contentait du droit pénal, où elle n'habite que trop depuis qu'il y a des crimes et des expertises médico-légales; la voici qui voudrait s'introduire dans le droit civil: c'est en matière de **recherche de la paternité hors mariage** et par le canal de la **comparaison des sangs.**

Qui voudrait... En Allemagne, elle n'a plus à vouloir, c'est chose faite; en Suisse aussi.

Sa première tentative en France fut un échec. Par jugement du 12 novembre 1935, le Tribunal de la Seine a débouté un père prétendu qui, tout en affirmant l'inconduite notoire de la mère — obstacle légal, si la preuve en est

faite, à la reconnaissance judiciaire de la paternité (art. 340 C. C.) — demandait à établir l'impossibilité de sa paternité sur comparaison des sangs de l'enfant, de la mère et de lui-même.

Une seconde tentative, couronnée de succès cette fois, eut le prétoire de Nice pour champ de bataille. Par décision du 16 novembre dernier, le tribunal a désigné trois experts, des médecins, pour confronter le sang d'un père prétendu à celui de l'enfant litigieux, — expertise demandée, ici encore, par le père prétendu.

§

Le sang qui coule dans mes veines peut ne pas être de composition identique à celui qui coule dans les vôtres. Il n'y a pas autant de sangs différents qu'il y a d'individus, mais la Chimie en compte quatre groupes, divisés chacun en sous-groupes. Certains sangs peuvent même se dire ennemis; si l'on en mélange deux, l'un s'avoue vaincu : il se coagule tandis que l'autre reste liquide, c'est pourquoi la transfusion ne peut s'opérer entre tous les sujets. D'autre part le sang est héréditaire, celui de l'enfant est le produit du sang des parents.

Ceci entendu, sachez que les tribunaux allemands et suisses, d'accord avec la Chimie appliquant « les lois de l'hérédité mendélienne », considèrent que la comparaison des sangs ne donne jamais une preuve positive de paternité et que, quatre-vingt dix fois sur cent, elle ne fournit aucun renseignement sur la paternité du père présumé; mais que, dans dix pour cent des cas, elle permet d'*affirmer avec une vraisemblance voisine de la certitude que tel homme ne peut pas être le père de tel enfant* (1).

Une ample et sagace note sous le jugement du 12 novembre 1935 (*Dalloz* 1936, 2, 41) de M. Savatier, professeur à la Faculté de droit de Poitiers, m'apprend que pour le

(1) Je puise ces renseignements dans une étude de M. Marcel Brudel, docteur en droit, secrétaire au Tribunal fédéral, citée dans un article de la *Revue trimestrielle du droit civique suisse*, 1935, p. 437.

D'autre part, je vois M. Savatier, dans sa note, renvoyer au rapport du Dr Lattes au XXe congrès international de médecine légale et à un mémoire du Dr Marx sur la détermination des groupes sanguins dans les procès en recherche de paternité (*Medizinal Klinik*, t. XXVIII, n° 23.

Traité de médecine légale de Balthazard (5e édit., p. 527), « un contrôle de la paternité prétendue peut, grâce à l'application de la méthode des groupes ou plutôt des sous-groupes sanguins, être fait avec quasi-certitude une fois sur trois ».

Quasi-certitude une fois sur trois ou vraisemblance voisine de la certitude une fois sur dix, c'est loin d'être la même chose. D'autre part, il reste bien entendu que le rôle de la comparaison des sangs ne peut être que très subsidiaire; que la méthode des groupes sanguins, en admettant qu'elle ne rentre pas dans la catégorie des vérités scientifiques aussi éphémères que péremptoires, ne peut apporter qu'une présomption et une présomption d'ordre négatif. Elle ne saurait servir à dire qu'un enfant a le père prétendu pour père, elle peut seulement aider à croire que le père prétendu n'est pas le père de l'enfant litigieux.

Pourquoi cependant le Tribunal de la Seine refusa-t-il d'ordonner l'expertise à laquelle le défenseur se déclarait prêt? Est-ce parce qu'en l'état où elle a la franchise de se présenter la théorie de l'hérédité mendélienne ne lui paraissait pas offrir les garanties indiscutables dont la jurisprudence a besoin? Non, il s'est placé sur le terrain juridique. Il a estimé que l'expertise en comparaison des sangs ne rentre pas dans le cadre de la portion de l'art. 340 qui fixe les cas dans lesquels le père prétendu peut voir repousser l'action en reconnaissance de paternité qu'on lui intente.

D'après le jugement, une fois que la mère a été admise à faire sa preuve, le père prétendu ne disposerait que de deux moyens pour la faire repousser. L'un consistant (je cite les termes de l'art. 340) à établir que, « pendant la période légale de la conception, la mère était d'une inconduite notoire ou a eu commerce avec un autre individu »; l'autre que, pendant la même période, il était, lui le père prétendu, « soit par suite d'éloignement, soit par l'effet de quelque accident, dans l'impossibilité physique d'être le père de l'enfant ».

§

Selon le jugement, la comparaison des sangs serait « contraire au système général de la loi française, d'après laquelle

la paternité et par suite la non-paternité ne sont pas susceptibles d'une *preuve directe,* la démonstration de l'une comme de l'autre ne pouvant résulter par probabilité ou vraisemblance que de certaines présomptions attachées par la loi à telle ou telle situation, ou encore d'une affirmation formelle et péremptoire du prétendu père (2) ».

M. Savatier proteste contre cette opinion, contraire à toute la doctrine et toute la jurisprudence en la matière. Je renvoie à sa démonstration, et voici la mienne. L'art. 340 énumère les moyens dont l'un et l'autre plaideurs peuvent se servir, mais il n'ôte pas au juge le pouvoir souverain qu'il a de former sa conviction. Le juge, en matière de recherche de paternité, a toujours pu sans qu'on ait à lui demander des comptes, trouver dans les faits particuliers à la cause un élément qui s'ajoute aux faits généraux qu'énumère l'art. 340. La ressemblance frappante entre l'enfant et le père, la même pigmentation de leur peau peuvent être retenus par lui à titre de probabilité ou de vraisemblance plus ou moins fortes.

Voici la mère blanche d'un enfant mulâtre, né dans un milieu où, pour employer une expression de Verlaine, le nègre ne neige point. Cette mère soutient qu'un nègre est le père de l'enfant. Si elle n'a d'autre moyen à invoquer en faveur de son affirmation que le teint du prétendu père, l'art. 340 invite le tribunal à la débouter. Mais s'il paraît au tribunal que le père prétendu et la mère vivaient en état de concubinage notoire pendant la période légale de la conception, le fait que le père prétendu n'est pas un blanc ne jouera-t-il pas un rôle déterminant dans la conviction du tribunal? Suffira-t-il au père prétendu, pour faire repousser la demande, d'avoir établi que la mère, pendant la période légale de la conception, ne fut pas une fleur de vertu; et ne faudrait-il pas qu'il rendît vraisemblable l'hypothèse que cette fleur pécheresse put être butinée par quelque papillon noir autre que lui-même?

Il s'agit, dans cet exemple, d'un secours que la physique des couleurs offre à la mère prétendante. La comparaison

(2) Sommaire du jugement donné par Dalloz.

des sangs est un secours que la chimie des couleurs offre au père prétendu. Pourquoi lui serait-il interdit d'en faire état? « Le défenseur à une instance en recherche de paternité conserve le droit d'opposer à son adversaire tous les moyens de défense propres à établir qu'il n'est pas le père de l'enfant (3). »

§

Dans les deux espèces françaises, — et, il me semble, aussi dans les nombreuses espèces suisses et allemandes, — l'expertise était proposée par le père prétendu. La mère pourrait-elle la solliciter (4)? Imposer un prélèvement de sang à son adversaire dans un intérêt purement civil, n'est-ce pas une atteinte inadmissible à la liberté individuelle?

M. Savatier pense que non; ses raisons me paraissent bonnes.

Il apparaîtrait évidemment déraisonnable qu'une mère naturelle puisse a priori imposer au premier homme venu un prélèvement sanguin pour rechercher si d'aventure il ne se trouverait pas susceptible d'être le père. Mais en réalité ce n'est pas de la sorte que la question se pose. Elle ne surgit que si la recherche de la paternité est recevable, donc si des présomptions déterminées par la loi ont déjà désigné cet homme comme père possible ou vraisemblable de l'enfant. Dans ces conditions, les tribunaux peuvent procéder comme en matière de comparaison personnelle ou de délation de serment. Présumant déjà la paternité, mais n'en ayant pas la certitude, ils sont en droit d'inviter le père prétendu à se défendre en se prêtant à l'examen susceptible de former leur conviction définitive. Et le défenseur, s'il refuse, sera dans une situation analogue à celle du plaideur qui n'obéit pas à la comparution personnelle ou qui repousse le serment : du même coup il s'expose à perdre son procès (5). Son refus de coo-

(3) Colin et Capitant : *Cours élémentaire du droit civil français*, 8e édit., t I, n° 277, p. 132 (citation de M. Savatier).

(4) C'est ce qui vient d'être fait devant la Cour d'appel de Nîmes. Mais, en réformant par un arrêt du 6 janvier le jugement de première instance et en déclarant la paternité du défendeur, la Cour n'a pas eu à prononcer sur la demande d'expertise, présentée devant elle par la demanderesse qui n'en avait pas saisi les premiers juges.

(5) L'auteur pourrait invoquer aussi la jurisprudence en matière d'accidents du travail, et de responsabilité civile en cas d'accidents. La victime qui se refuserait à subir ou suivre certaines opérations et traitements qui, de l'avis des médecins rendraient son incapacité moins grave ou la feraent disparaître, subit les conséquences de sa mauvaise volonté.

pérer à la preuve lui donne tort en rendant d'ailleurs sa bonne foi suspecte.

Tout se résume donc à une question d'opportunité souverainement appréciée par le juge. Ordonner l'expertise n'est jamais pour lui une obligation. Il peut la rejeter non seulement lorsqu'il l'estime absolument inutile à la preuve, mais encore si les éléments de preuve susceptibles d'en sortir ne lui paraissent pas avoir une valeur assez grande pour rendre équitable la gêne imposée à l'autre partie. Si, au contraire, il juge cette valeur probante suffisamment essentielle, il dépend de lui d'obliger la partie récalcitrante à subir l'expertise sous peine de s'exposer à une condamnation au fond. Ici revient donc la question médicale sur laquelle nous avons reconnu notre incompétence : celle de la valeur probante plus ou moins complète, et plus ou moins certaine de l'examen sanguin. C'est en réalité ce degré de valeur qui pèsera d'un poids définitif sur la décision des tribunaux.

MARCEL COULON.

ETHNOGRAPHIE

Emile Lebon : *A travers la Polynésie;* Nancy, Association lorraine d'études anthropologiques; 8°, 58 p., photos. — R. P. Jean Godefroy : *Une tribu tombée de la lune;* Lyon et Paris, Vitte, 8°, 208 p. — Gregory Bateson : *Naven, a survey of the problem suggested by a composite picture of the culture of a New-Guinea tribe drawn from three points of view.* Cambridge, University Press, 8°, xvii-286 p., 27 pl.

M. Lebon, chargé d'une mission en **Polynésie,** a visité l'île de Pâques, Tahiti et les îles Hawaï. Sa conférence est pittoresque et littéraire, avec des rappels historiques sur la découverte de ces îles, et des renvois à des ouvrages d'ethnographie générale, notamment à celui de George Montandon sur les races. Renseigné d'avance, l'auteur a su intercaler dans une conférence pour grand public quelques observations personnelles neuves; les photos sont bonnes.

La **Tribu tombée de la lune** est celle de Vao, dans les Nouvelles-Hébrides; elle comptait 380 habitants lorsque le P. Godefroy vint vivre chez elle comme missionnaire. Six années d'observations, élargies par dix-sept ans de vie dans d'autres îles, font de cette monographie sinon un ouvrage comparable à celles d'ethnographes de métier dressés aux méthodes nouvelles, du moins une bonne amorce pour des recherches plus approfondies. Les descriptions sont souvent données sous forme de dialogues explicatifs. La population

de cette petite île est répartie en sept clans à filiation masculine. L'auteur a pu se faire raconter les mythes d'origine de quelques-uns d'entre eux. Vu sa proximité avec Malicolo (ou Malekula), il est probable que les coutumes des deux îles ne sont pas très différenciées; les documents recueillis par le P. Godefroy permettraient d'entreprendre une enquête comparative.

Naven est le nom d'une cérémonie de la tribu néo-guinéenne des Iatmul, sur la Sepik River, au cours de laquelle les hommes s'habillent en femmes et les femmes en hommes. Ce type de travestissement n'est pas unique; on en connaît une centaine de parallèles un peu partout, même en France lors du Carnaval. Mais en Nouvelle-Guinée, il correspond à des concepts, à des sentiments et à une organisation sociale tellement complexes qu'il a fallu tout un volume pour en définir la signification réelle.

L'auteur appartient à la nouvelle école ethnographique, sinon par ses interprétations, du moins par son vocabulaire psycho-sociologique renouvelé des Grecs comme le Jeu de l'Oie. Le lecteur devra se mettre dans la tête les définitions d'éthos et d'éthie, d'ethnos et d'ethnie, de schismogénie, de structurel, de fonctionnel, de *scientist,* et même d'eidos. M. Bateson avoue à plusieurs reprises que pendant le cours de ses observations, ces difficultés dénominatives ne lui vinrent pas à l'esprit; qu'il se sentit plongé dans un système de civilisation complexe sans en ressentir la complexité; et que c'est seulement de retour en Angleterre, quand il tenta de classer ses notes, qu'il constata qu'une explication unilatérale et simplifiée ne résolvait pas les problèmes posés.

En ce sens, l'ouvrage est unique. Je veux dire que la plupart des collecteurs de faits ne sont pas allés autant que M. Bateson chercher midi à quatorze heures, ou ont autant pris les arbres isolés pour la forêt. Comme exercice spirituel hygiénique, la lecture de *Naven* est recommandée; c'est du sport mental à la mode. Et, je le crains, l'abandon de ce qui fait la supériorité du raisonnement des Blancs, d'Aristote et avant, de Descartes et plus tard, malgré Bergson, au profit du niveau des peuples incapables de généralisation.

On ne nous fait grâce d'aucune des étapes de l'observation,

ni grâce d'aucune des étapes de ratiocination auxquelles l'auteur a été entraîné quand il a voulu expliquer les rapports de cette cérémonie spéciale avec le reste de la civilisation des Iatmul. Je parie qu'on peut en faire autant avec la Fête-Dieu française exécutée dans un petit village d'Auvergne, ou avec une pastorale basque.

Autre chose : dans quelle mesure M. Bateson est-il au courant des diverses strates de la mentalité européenne dans les divers pays de notre continent? C'est toujours la même histoire : un fils de bourgeois fait des études secondaires, puis supérieures, a vécu pendant toute son enfance et son adolescence en dehors du milieu rural ou ouvrier de son village ou de sa ville, est incapable de parler en égal avec un berger, un forgeron, une fermière de chez lui; et tombe, sous prétexte d'exploration, chez des gens dont d'enfance il ignore la langue et les mœurs. Il arrive chez les sauvages avec un bagage de données apprises pour les examens. Il y arrive aussi avec un vocabulaire scholastique, ou hégélien, ou nietzschéen (cf. p. 255, avec attribution à une Américaine : Néoguinéens apolloniens et dionysiens). Et au lieu de laisser les choses comme elles sont, il veut à toute force les catégoriser selon nos procédés d'écoles. Quand les mots manquent, il les emprunte n'importe où, l'ethnos à Shirokogoroff, le Zeitgeist (p. 111) aux Allemands. Et le résultat sera, dans un cas spécial, que pour l'initiation dans cette petite tribu de la Nouvelle-Guinée, le processus mental sera représenté ainsi : 1° un stade où « le novice devient contra-suggestible à l'éthos féminin »; 2° où le novice « devient fier de l'éthos masculin »; 3° où il « éprouvera des réactions vis-à-vis des autres novices »; 4° et « en présence d'autres initiateurs » (p. 133-134).

Je regrette de ne pouvoir donner un aperçu de la cérémonie *Naven :* un résumé ne servirait de rien, car les moindres détails comptent; et c'est précisément sur les longs commentaires de ces détails que tout l'ouvrage s'appuie. Très nette est l'opposition générale des sexes. L'auteur tient à affirmer que ces contrastes culturels ne peuvent pas s'expliquer par l'hérédité; mais il semblerait que chez d'autres tribus de la Nouvelle-Guinée le contraste entre les sexes dans

la vie « fonctionnelle » n'est pas aussi net. C'est à propos de ces contrastes que l'auteur donne sa définition de la schismogenèse qui est : « un processus de différenciation dans les normes de la conduite individuelle résultant d'une intéraction cumulative entre individus » (p. 175).

Un philosophe grec avait déjà trouvé que tout change (en vertu de quoi les Français changent tout le temps de ministres); et d'autres avaient trouvé que vivre c'est s'adapter aux variations des circonstances internes et externes. Soyez, d'ailleurs vous l'êtes, schismogénétiques autant que les Iatmul; mais gardez-vous cependant de devenir schismofrénétiques comme nos députés. Et si l'un d'entre vous désire faire des découvertes, qu'il tâche, selon le conseil de Bateson, p. 181, de découvrir « les lois de la schizothymie sans se permettre les distorsions schizoïdes de sa personnalité ».

L'esprit critique français, dans lequel on m'a dressé et les mauvaises notes qu'on m'a données, jeune, pour « être sorti du sujet », rendent forcément mon attitude à l'égard de ce livre plutôt rude. On ne me fera pas admettre, et j'ai avec moi les vrais savants, que le cas unique des Iatmul (combien sont-ils? 50? 200? 1.000 au maximum) puisse dans nos sciences donner lieu à des généralisations universelles; ni inversément, que l'étude des conditions de divers milieux européens puisse convenir explicativement à des êtres au stade préhistorique, quelle que soit leur extraordinaire mémoire et la non moins extraordinaire complication de leurs systèmes de classements sociaux ou de leurs cérémonies.

Bateson a suivi ici le procédé de Malinowski, que je considère comme néfaste à la fois par la méthode et par les généralisations à portée universelle; et surtout par le déguisement des idées vagues sous un vocabulaire artificiel à semblant de précision. J'aurais préféré de la part de M. Bateson un procédé d'exposition plus correct : les faits, dans tout leur détail; et une deuxième partie, bien séparée, avec les interprétations personnelles. Je donne rendez-vous à l'auteur dans quinze ans (si je vis encore; ça m'en ferait 80) pour savoir comment il jugera son livre.

Certes il est intéressant; sinon il ne m'aurait pas excité. Les psychologues vont en faire une bonne bouillabaisse à

l'usage de leurs élèves. Les mots grecs éviteront d'avoir à réfléchir. Ou mieux encore : quelqu'un ira en Nouvelle-Guinée 100 kilomètres plus loin, dans une autre tribu de 500 membres, et découvrira le contraire. O divine simplicité d'Athèna, es-tu donc morte, toi aussi?

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : Réquisitoire de M. René Gillouin contre les méfaits du mercantilisme contre la peinture. — *Revue des Deux Mondes :* emprunts aux carnets de Ludovic Halévy relatifs à l'année 1881. — *Dante :* Alexandre Dumas fils donne à Madeleine Lemaire une consultation écrite sur les incommodités que lui inflige l'amour dans la société mondaine où elle vit. — Mémento.

M. René Gillouin, conseiller municipal de Paris, publie dans **La Revue hebdomadaire** (15 janvier) un courageux, un sain et nécessaire article qu'il intitule *La farce de l'Art vivant.* Il rappelle la belle campagne tentée, avant guerre, par M. Camille Mauclair contre « la crise du laid en peinture ». Comme son devancier, M. Gillouin dénonce l'avidité d'argent et le manque de scrupules des marchands de tableaux, associés à une critique d'art vénale plus que jamais, qui reçoit leurs ordres. Le crime accompli par cette complicité de malfaiteurs est immense. Si l'exposition des « chefs-d'œuvre de l'art français » nous consola par la vue de ce que notre école a produit d'inégalable, de siècle en siècle, les toiles accrochées en même temps au Petit-Palais nous montrèrent le résultat obtenu par la coalition des forces mauvaises : un poncif du hideux et de l'ignoble appliqué à la figure comme au paysage, aussi conventionnel et frelaté que son prédécesseur, le poncif académique.

Il a fallu arriver au début de notre siècle — constate M. René Gillouin — pour que quelques hommes d'argent, aussi habiles que cyniques, s'aperçussent qu'on pouvait spéculer sur la peinture comme sur le pétrole ou le coton, et que rien ne s'opposait en somme à ce qu'on appliquât aux choses de l'art les procédés de fabrication en série, de surproduction et de stockage, de publicité, de ventes fictives et d'agio, sur lesquels s'étaient édifiées dans d'autres domaines tant d'insolentes fortunes.

Ils jouaient, si on peut dire, sur le velours avec des naïfs et des isolés comme la plupart des artistes; ils en ont usé, ils en ont abusé sans limite.

En quelques années, ils sont devenus les maîtres tout puissants d'une riche et belle province, traditionnellement libre, du royaume de l'esprit.

Ils ont leur presse, pour faire et défaire les réputations; ils ont, dans tous les milieux, dans tous les mondes, leurs agents, qui se réclament du titre d'amateurs, jadis si noble, alors qu'ils ne sont plus que des revendeurs et des regrattiers.

Ils placent les œuvres de leurs « poulains », comme ils disent dans leur ignoble jargon; ils les placent dans des collections particulières, qui acceptent, parfois par gloriole ou par faiblesse, parfois contre deniers comptants, de les mêler pour un temps à des chefs-d'œuvre authentiques.

Il les placent dans des collections publiques, dans certains musées, auxquels ils n'hésitent pas à « faire des prix », qui avoisinent parfois la gratuité, pour s'assurer l'estampille officielle. Et, tandis qu'ils jouent à la hausse sur la peinture de tout petits vivants, ils jouent à la baisse sur celle de très grands morts, quitte à la racheter en sous-main, en manière de garantie contre un krach toujours à redouter dans des spéculations aussi aventureuses.

Il n'y a pas de mots assez durs pour flétrir ce dernier et suprême attentat de l'argent contre l'esprit, ou plutôt il n'y en a qu'un : celui que l'Eglise inflige aux trafiquants des choses sacrées quand elle les appelle des simoniaques.

Ces généralités dénoncées, M. Gillouin divulgue les particularités que voici et sur un ton qui lui fait grand honneur :

Comme par un fait exprès, la plupart des artistes sur lesquels les mercantis de la peinture ont des positions à la hausse figurent parmi les exposants du Petit-Palais, à côté, encore une fois, de maîtres incontestables de la génération précédente ou même de la génération actuelle, qui les cautionnent de toute l'authenticité de leur maîtrise.

Et comme par un fait exprès aussi, on a vu figurer dans le Comité même de l'Exposition, par une innovation sans précédent, neuf marchands de tableaux avérés et quelques autres camouflés.

Il y a dans cette coïncidence de quoi rendre songeur. Nous avions accoutumé, jusqu'ici, de considérer nos musées comme des sanctuaires de l'art, et les moins chrétiens d'entre nous restent de cœur avec Jésus-Christ lorsqu'il chasse les marchands du Temple. Allons-nous maintenant les y appeler, les y accueillir à bras ouverts, les y installer à demeure? Je m'y refuse, pour ma part, absolument. Qu'ils aillent exercer ailleurs leur coupable industrie.

Tant qu'elle n'est pas interdite ou sévèrement réglementée, qu'ils usent de leur liberté provisoire où et comme ils voudront, mais pas chez nous. Pareille à la femme de César, la Ville de Paris ne doit pas être soupçonnée. Elle ne doit pas l'être de complicité, cela va sans dire; elle ne doit pas l'être non plus de trop de naïveté.

A propos de ces nus peints de couleur sale et sans connaissance du dessin, qui calomnient la femme, M. René Gillouin cite le dialogue ci-après :

En contemplant quelques-uns de ces corps avachis, quelques-uns de ces visages abrutis, marqués des pires souillures physiques et morales, je pensais à ce mot d'un riche amateur devant un tableau de cette sorte qu'on voulait lui faire acheter :

— Cela est plein de talent, disait-il au peintre, mais permettez-moi une question : où diable pouvez-vous trouver de pareils modèles?

— Au b...l, répondit d'un ton rogue l'artiste offusqué.

— Alors, monsieur, repartit avec une exquise courtoisie le riche amateur, c'est que nous ne fréquentons pas le même.

M. René Gillouin termine son réquisitoire par ces lignes :

J'ai dit ce que je savais et ce que je pensais, parce que ma conscience me faisait un devoir de le dire. La peinture en France est actuellement l'objet d'une véritable conjuration qui, sous couleur de l'exalter, n'aboutit qu'à l'avilir; et ceux qui s'en prétendent les amoureux fervents en sont en réalité les mortels adversaires. Toutes les conditions d'une véritable renaissance de la peinture française sont aujourd'hui réunies; ce sont eux, et eux seuls qui y font obstacle. Après quelques autres, après l'admirable Camille Mauclair notamment, j'ai essayé de les démasquer. Avec quel résultat? Pour ce qui est de la ville de Paris, en tout cas, je pense qu'il suffira que certaines choses aient été dites pour que certaines autres choses ne puissent plus être faites.

Puisse l'acte de courage accompli par M. René Gillouin contribuer à la renaissance de notre peinture et sauver aussi notre sculpture autant menacée. Et quel mal n'a pas fait au livre et à la littérature une même publicité éhontée qui, dupant le public, l'a détourné de la lecture!

§

Pour la première fois, la mention : « *Le Directeur-Gérant :* André Chaumeix », figure au bas de la page finale de la

Revue des Deux Mondes, le 15 janvier 1938. Ce numéro de la 108[e] année d'existence de la célèbre publication débute par un article anonyme intitulé *La page de René Doumic,* à la louange du créateur de ce bref bulletin imprimé à l'envers du sommaire, sur le verso de la couverture. Ce bulletin sera-t-il maintenu à cette place modeste, comme « en pénitence » ?

Ce fascicule contient une suite nouvelle des *Carnets de Ludovic Halévy.* Ils datent de 1880 à 1882. Le gentil écrivain ne s'y épargne pas. Il note la colère du peintre Degas, son camarade des coulisses de l'Opéra, de voir l'auteur des *Petites Cardinal* devenir celui de *L'Abbé Constantin.* Il note aussi, d'une plume un peu malicieuse, les premières avances académiques qui lui sourient dès ce gage par lui donné au roman vertueux, en un temps où *L'Assommoir* venait de tirer de l'ombre, par une nombreuse audience du public, le robuste et grand Emile Zola.

Halévy vient de faire jouer *La Roussotte* aux Variétés. C'est son adieu au théâtre. 1881 débute. Lui qui en a tant inventé, il est sensible aux mots d'esprit. Il retient cette cocasserie digne de mémoire :

Un candidat aux dernières élections municipales terminait sa circulaire par cette phrase étonnante : « Je ne suis pas né à Coulommiers, c'est vrai, mais j'y ai été conçu. »

Ce dialogue a le ton de Capus, vingt ans avant *Brignole et sa fille :*

V... dînait chez Mme de Vatry. Il arrive, elle lui dit :

— Asseyez-vous en face de moi, vous remplacerez mon mari, il dîne en ville.

Très bien. V... s'installe en face de Mme de Vatry. Il dit :

— Ah! il fait froid ici.

— Comment froid? Pas du tout.

— Si, je vous dis qu'il gèle.

On sert le potage.

— Ah! cette soupe est détestable... Ah! cette sauce est fade...

— Ah! qu'est-ce que vous avez à la fin? dit Mme de Vatry, impatientée.

— Mais vous m'avez dit : remplacez mon mari. Je le remplace.

Le 2 mai, Ludovic Halévy visite la propriété de Ferrières, aux Rothschild. Il inscrit le lendemain :

Nous visitons un appartement. Le maître d'hôtel nous dit :

— C'est l'ancien appartement du baron James.

— Qui l'occupe aujourd'hui?

— Personne. On a laissé les choses dans l'état où elles étaient du vivant de M. le baron. Personne n'a couché dans son lit, excepté M. de Bismarck.

— M. de Bismarck?

— Oui, quand il est arrivé ici, le régisseur lui a demandé comme unique grâce de laisser inhabité l'ancien appartement du baron, c'était le désir de Mme la baronne James. M. de Bismarck a répondu : « C'est bien. » Et il a pris la chambre de M. le baron. Il en avait quarante autres à sa disposition et, au rez-de-chaussée, des appartements plus commodes que celui-là.

D'une rencontre avec le « jeune Forain » chez l'éditeur Georges Charpentier, Ludovic Halévy a retenu ce bout de récit :

Il [Forain] m'a raconté une conversation de Barbey d'Aurevilly et de Vallès. Ce pur clérical et ce pur communard ont voulu se connaître, ils ont dîné ensemble au café Riche. Jules Vallès, voulant épater Barbey, lui dit :

— Il nous faut dix mille têtes de bourgeois.

Barbey de répondre :

— Celle de Sarcey me suffirait.

§

Dante (janv.-fév.), l'excellente revue de culture latine, publie par les soins de son distingué collaborateur, M. F. Gentili di Giuseppe, une lettre inédite d'Alexandre Dumas fils à Madeleine Lemaire. Elle étonnera les lecteurs actuels assez jeunes pour ne pas mesurer l'importance dont jouissait naguère, dans la vie de la haute société bourgeoise de Paris, l'auteur dramatique tenu pour une sorte de « médecin des âmes » (et qui y prétendait). L'habile peintre de fleurs qu'était sa correspondante fait figure, d'après la consultation que lui donne son laïque directeur de conscience, d'une amoureuse gênée dans le cadre des convenances dont elle n'osait ouvertement s'affranchir. Le ton du dramaturge est d'un rigoureux dominicain. Il rejoint sa pénitente par un

chemin raboteux. La vérité y écorche, au lieu d'enseigner en suivant la voie de velours constamment entretenue en douceur par la Compagnie de Jésus. Une aînesse de vingt et un ans explique l'accent d'oracle et de farouche impudeur pris par l'épistolier pour exposer à nu la nature d'une femme prisonnière de sa situation mondaine.

Telle est la lettre de l'homme des pièces à thèse :

Vous êtes certainement l'une des créatures les plus complètement à plaindre, dans le sens moral du mot, que je connaisse et la lettre que je reçois de vous en est une preuve nouvelle pour moi. Vous avez trop d'intelligence virile pour vous amuser de ce qui suffit à la plupart des femmes, et vous êtes trop femme pour vous en désintéresser absolument. Il en résulte que vous en voulez aux femmes que vous sentez ou que vous croyez plus heureuses que vous et que vous en voulez aux hommes de ne pas savoir vous donner le bonheur auquel vous croyez avoir droit. De là cette amertume intérieure qui, à travers votre grand rire indifférent, se traduit chez vous par des ironies et quelquefois des médisances indignes d'un esprit aussi distingué que le vôtre. Car, comme compensation, vous avez reçu de la nature une grande distinction d'esprit et une très grande étendue de vues et de perceptions. On peut causer de tout avec vous et vous pouvez tout comprendre, s'il ne vous est pas donné de tout utiliser. Vous êtes artiste jusqu'au bout de vos belles mains et vous vous raccrochez au travail pour ne pas tomber dans le désespoir, ou le dévergondage qui est le désespoir du corps. Vous avez dû essayer de bien des choses qui vous ont écœurée et ennuyée sans rien tenir de ce qu'elles avaient eu l'air de promettre un moment. Bref, vous êtes dans le carrefour, ce qu'on appelle l'étoile dans les forêts, et dans les bois. Il y a dix routes qui partent de vos pieds en directions différentes, comme les rais d'une roue qui rayonnent du moyeu vers la jante et qui si vite que tourne la roue ne se rejoignent jamais. Vous avez trop de talent et vous avez trop pris l'habitude du travail pour que l'amour vienne se placer maintenant au premier plan de votre vie. Or, l'amour étant un principe est un maître et il aime mieux être, comme César, le premier dans un bourg que le second à Rome. L'amour qui n'est qu'une distraction n'est pas l'amour C'est la galanterie et vous en avez usé assez pour savoir ce qu'elle laisse de dégoût et de vide dans l'âme. Vous ne pouvez plus vous donner totalement, de toute votre personne et en toute liberté comme veulent et doivent se donner ceux qui aiment véritablement. Les engagements sociaux que vous avez pris vous forceraient

de vous fractionner et d'aimer en détail, à de certaines heures dans de certains lieux, avec de certaines réserves. Votre intelligence et, de tems en tems [*sic*], votre dignité vous disent que c'est insuffisant et malpropre. Si vous aviez des sens, vous vous contenteriez de ce gaspillage à la condition de le répéter souvent, mais très probablement vous n'avez pas de sens. Vous avez l'ennui particulier des femmes qui n'en ont pas. Que vous reste-t-il donc comme point d'appui? Beaucoup d'intelligence et un peu de cœur. Qu'est-ce qu'on peut donner à l'une et à l'autre? A la première : le travail — au second : l'enfant. Voilà pourquoi je vous ai conseillé de vous occuper de vos tableaux et de votre fille, et votre vie prendra rapidement une gravité que vous n'avez pas connue, qui ne vous interdira pas le rire, mais qui le fera plus sincère et plus gai, et vous prendrez rang parmi les valeurs de votre tems. C'est ce qu'il y a encore de plus honorable. Vous rencontrerez certainement alors une de ces fortes amitiés d'homme qui complètent la destinée d'une femme comme vous et qui la placent sur des hauteurs où n'arrivent plus ni les sottises ni les vulgarités qui vous entourent et vous gênent encore aujourd'hui.

Voilà ma consultation, ma belle amie. Elle est peut-être encore un peu solennelle pour vous, mais elle résulte à votre endroit d'une des mille choses que la vie m'a apprises et que je tiens de tems en tems au service des gens que j'aime et dont vous êtes.

MÉMENTO. — *Cahiers Léon Bloy* (nov.-déc.) : « Un séjour ignoré de Verlaine en Belgique » par MM. Joseph Bollery et Frans Muller, à propos de l'abbé J. B. Dewez, camarade d'enfance du poète et correspondant malmené de Bloy.

Combat (janv.) « Une vertu bien française : l'avarice » par M. D. Bertin. — « Analogie des querelles littéraires » par M. R. Vincent.

Le Divan (janv.) : « La femme d'à présent » par Eugène Marsan. — « Les papiers d'Henri Beyle aux Affaires Etrangères » par M. René Dollot. — Poèmes de Cl. Fourcade et « Proses » de Mme Marie Toscane.

Esprit (1er janv.) : De M. H. Davenson : « Géographie humaine ». — M. J. Berge : « Le problème des races ».

Europe (15 janv.) : « Beethoven vivant » par M. Romain Rolland. — M. de Montherlant : « Nouvelles pages de la « Rose de sable ». — Poèmes de MM. Pierre Morhange et Maurice Fombeure. — « Psychologie du renégat », par M. J. Cassou.

La Grande Revue (décemb.) : « Mort de la liberté? » par M. R. Maurice. — M. J. Gaudefroy-Demombynes : « A travers la vie al-

lemande d'aujourd'hui ». — « Guerre ou paix en Europe? » par M. W. Lippmann.

Matines (janv.) : M. André Fontainas : « Réveil d'aurore ».

Nouveaux Cahiers (1-15 janv.) : « Réalités chinoises » par M. Boris Souvarine.

Les Primaires (janv.) : M. L. Gachon : « Anticipation ». — Mme M. Bourgoin : « Images d'Espagne ». — « Journées » de M. Roger Denux.

La Proue (année 1937), choix nombreux de poèmes. — Texte d'une conférence de M. Marcel Batilliat sur « Gustave Kahn ». — Poésies de M. Luc Durtain et de Francis Vielé-Griffin avec un article de M. R. Delahaye sur ce dernier.

La Renaissance Provinciale (décemb.) : « L'Hommage de Paris à Philéas Lebesgue ».

Revue bleue (1er janv.) : « Hommage à la peinture indépendante » par M. Y. Georges Prade. C'est la peinture qui *dépend* des marchands : celle dont M. Gillouin fait justice : voir ci-dessus. Un fait curieux : c'est *Revue bleue* qui, naguère, publia les courageux articles de M. Camille Mauclair rappelés plus haut.

Revue de Paris (15 janv.) : « Souvenirs » de M. de Chateaubriant. — « Royalistes et Boulangistes » par M. A. Dansette. — « Frères ennemis » par M. Jean de la Varende.

La Vie Réelle (décemb.) : « Bêtes illustres » par Divers.

Heures Perdues, l'organe de M. Jean Desthieux, reparaît en février après une brève interruption. On y trouve un sonnet politique d'André Lebey et sur lui — poète, romancier, historien, parlementaire — un article amical de M. J. Desthieux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le droit à la signature (*Micromégas*, 10 janvier; *le Journal*, 10 janvier). — « Monsieur Gorvel, honneur de la Gravure. ». — André Lebey (*Jean-Jacques*, 1er janvier); Victor-Emile Michelet (*Toute l'Edition*, 22 janvier, les *Heures de Paris*, 18 janvier). — Une interview de M. Claude Farrère (*la Dépêche de Brest*, 4 et 5 janvier). — Pas de jour sans mort (*le Journal*, 22 janvier). — Tempête sur Carcassonne (*le Jour*, 21 janvier). — « Lion Club » (*la Tribune de Madagascar* (2 décembre 1937). — Hommage à M. Georges Goyau (*le Courrier du Centre*, 18 janvier). — Antonio Brun, survivant du « Chat Noir » (*le Temps*, 16 janvier). — Prisonnier de sa réputation (*le Petit Parisien*, 23 janvier); la grande pitié des inventeurs (*idem*).—

Ce numéro a été établi grâce à la collaboration de Charles Chassé.

Ainsi informe **Micromégas,** en conclusion d'un numéro consacré à Dante. Quelle raison, au fait, de laisser au seul

Théâtre d'informer que les robes sortent de chez Pat et Patty, les fards de chez Bonnetête, les meubles de chez Poquelin?

Un pareil sentiment de justice poussait Auguste Maquet, note M. Auriant dans **le Journal,** à faire graver en or son nom, absent du titre, en plus gros caractères que le nom de son célèbre associé, sur le dos de leurs œuvres communes, reliées en maroquin rouge. Par exemple :

Les Trois Mousquetaires
par
A. Dumas
et
A. MAQUET

Le co-auteur de *la Reine Margot,* des *Chevaliers d'Harmental,* de *Monte-Cristo,* et de tant d'œuvres chéries de millions de lecteurs, opérait, ce faisant, la mise au point que Dumas tout le premier, d'ailleurs, avait établie. Dumas n'en pouvait mais, puisque

seule la signature de Dumas était escomptée à prix d'or sur le marché du feuilleton. « Un roman signé Alexandre Dumas, ça vaut trois francs la ligne, disait Girardin, un roman signé Alexandre Dumas et Maquet, ça vaut trente sous la ligne. »

Cinquante ans après la mort d'Auguste Maquet — il ferma les yeux le 9 janvier 1888, dans son château de Sainte-Mesme — le grand public, reprenant à son compte l'exclamation des Quarante au moment où le collaborateur de Dumas posait sa candidature à l'Académie française, demanderait, lui aussi :

— Auguste Maquet Qu'est-ce que c'est que ça?

— Qu'est-ce que c'est que ça, Georges Gorvel? demanderaient maintes et maintes personnes si on prononçait devant elles le nom de celui que Moréas appelait : « Monsieur Gorvel, honneur de la Gravure. »

Pourtant, braves gens, votre journal a parlé de la dernière œuvre que le graveur ait achevée avant de mourir. Moins d'une semaine plus tôt, Georges Gorvel me disait, un journal du soir à la main : « On annonce mon timbre Charcot. » En effet; seulement, si on disait qui figurerait sur le timbre-poste, si on nommait Charcot, par contre le nom de l'artiste, le nom de Gorvel, dessinateur et graveur, n'était pas prononcé. C'est

une consolation d'avoir cité ici même, l'été dernier, à l'occasion d'un article de M. Léon-Paul Fargue sur les habitants fameux et pittoresques du Quartier latin et de Montparnasse, le nom de Georges Gorvel. Ce nom, les lettrés ont toujours su où le trouver, il n'est que d'ouvrir les belles éditions : les *Poésies* de Marceline ou *les Fleurs du Mal*, pour admirer avec quel amour, avec quelle fidélité Gorvel contribuait à enrichir le Livre d'art, attentif, au delà de ses soixante-dix ans, à restituer la vie au portrait d'un Corneille, d'un Renan, d'un Gourmont. Et cela dans le cadre de l'unique petite pièce, tout son appartement, rue Grégoire-de-Tours : c'est là qu'à l'issue de plusieurs jours où il n'avait pas paru, on a trouvé un Gorvel mort : il était dans son lit, les mains dans un geste de protection contre le froid, mais si le gaz était éteint l'électricité faisait à Gorvel une auréole; sur la table — une table que Gauguin avait décorée — un dictionnaire, ouvert au mot : *froid*, les éléments du nouveau timbre-poste auquel il travaillait, Clément Ader suivant Charcot... « Gorvel, qu'est-ce que c'est que ça? » La présence, derrière le corps, de Guy-Charles Cros, Helleu, E. M. Poullain, Bernouard, Roger Lalli, Jean Follain, André Salmon, a répondu : un grand artiste.

§

Est-ce le froid, dont l'année nouvelle fut, dès le berceau, toute glacée, qui a hâté la fin des meilleurs?

André Lebey, par exemple, dans lequel un Pierre Louys admirait, et le poète, et l'historien; André Lebey dont **Jean-Jacques** rappelle combien abondante l'œuvre, du *Cahier rose et noir* au *Roman de Mélusine*, de l'*Eloge de Vauvenargues* au *Connétable de Bourbon*, combien riche l'activité littéraire, ainsi la fondation de la « petite revue » *le Centaure*. Et Han Ryner, l'auteur du *Cinquième Evangile*, le « Prince des Conteurs »; et Victor-Emile Michelet.

Victor-Emile Michelet! exclame M. Jean Ajalbert dans **Toute l'Edition**, après Alfred Mortier, Vielé-Griffin, Raoul Ponchon... Saluer les morts, on ne ferait plus que cela, en cours de route, vers la fin du voyage, où vous quittent les compagnons du départ pour la vie, pour la mort.

Cependant que M. F. L. (Fernand Lot), dans **les Heures de Paris,** écrit :

Victor-Emile Michelet a quitté sa rue Monsieur-le-Prince pour s'en aller rejoindre, par-delà « le peu profond ruisseau », ces *Compagnons de la Hiérophanie* — Péladan, Paul Adam, Villiers, Papus, Stanislas de Guaita... — dont il venait, en un curieux livre, d'évoquer les ombres singulières.

Ce petit Breton aux jambes courtes, au poil hirsute, — cheveux, moustache, barbe, tout se hérissait autour du lorgnon flottant — conférencier disert mais interlocuteur peu communicatif, faisait penser à quelque chef de Korrigans, docte, secret et nyctalope, expulsé jadis de son dolmen, et mal à l'aise en civil au milieu des contingences modernes...

Un Breton, oui, né à Nantes. Comme Sylvain Royé, autre Nantais, de qui *le Livre de l'Holocauste,* son œuvre posthume, paraissait tout juste comme Victor-Emile Michelet s'éteignait. Et des origines vannetaises ne faisaient-elles pas qu'on aurait très bien vu Georges Gorvel, Parisien, vêtu du classique costume breton? La Bretagne, enfin, a vu naître le collaborateur de *Micromégas :*

Il entre, il rit, il est tout à tous, et cependant il n'est qu'à lui-même. Un feu intérieur très clair et très ardent pétille dans son regard, et si son débit court ainsi la poste, c'est qu'il parle encore moins qu'il ne sait, et qu'il sait moins qu'il ne pense. Tel est Charles Chassé, dont la solide tête de Breton est une vivante encyclopédie, et dont le cœur et l'esprit sont un de ces paysages de France, immodérément modéré, où chaque détour de chemin est une surprise aimable.

Mon Dieu, que tout est incomplet! Là, c'est le portrait qui n'est pas signé.

§

M. Charles Chassé, précisément, relate dans **la Dépêche de Brest** l'interview qu'il a prise de M. Claude Farrère, retour d'Espagne et sur le point de partir pour le Japon. Parlant du conflit sino-japonais :

— On me laisse entendre ici que, quand je débarquerai sur le sol nippon, après des semaines de voyage, les batailles seront déjà terminées et tous les traités signés.

Mais l'Espagne? où en est l'Espagne?

— Eh bien! d'ici le mois d'avril, tout sera terminé.

Et M. Claude Farrère de rapporter un souvenir :

— Soit dit en passant, l'Espagnol aime la bataille pour elle-même; la guerre civile ne lui répugne pas autant qu'elle nous répugnerait à nous. On m'a parlé de plusieurs individus qui auraient déserté des deux camps à plusieurs reprises. Comment, à ce jeu, n'ont-ils pas réussi à se faire fusiller? Je l'ai dit à Franco qui m'a répondu : « Oh! vous, Monsieur Farrère, c'est toujours, avec vous, la politique de la mitrailleuse! Il n'y a pas tellement d'Espagnols pour qu'on puisse se permettre de les détruire avec autant de facilité! »

§

— Le 7 septembre, en me levant, je me suis dit que je ne passerais pas la journée sans tuer quelqu'un.

Le propos sent son Weidmann. Mais tuer qui? Un Navachine? un Rosselli? Weidmann ne vise pas si haut, il a l'assassinat discret, cet homme. Et il n'en avait qu'après le chauffeur Couffy. Mais voilà : à voyager de compagnie, on cause, on sympathise : « Non, non, pas celui-là », se disait Weidmann. Mais y a-t-il des victimes assez contrariantes, et de quoi se mêlait le chauffeur! Couffy, gaffeur, invite son client à stopper un peu. Weidmann accepte. L'autre s'assied sur l'herbe, déplie un journal : « On tue du monde tous les jours. Qui est-ce qu'on a tué aujourd'hui? »

— Le malheureux allait au-devant de son destin. Je lui en voulus, à cet instant, de favoriser mes projets.

L'occasion, l'herbe tendre... Cette nuque qui s'offre... Un coup de pistolet et Couffy est mort. Bonne journée. Les chauffeurs sont d'une imprudence!

Et les suisses, donc! Précisons : les suisses d'église. Si le chauffeur Couffy a trouvé son Weidmann, le suisse de la cathédrale de Carcassonne a trouvé son Homais. Il est logé, paraît-il, dans l'école communale Jean-Jaurès, note **le Jour.** Et *la Libre-Pensée de Carcassonne* s'en alarme, qui somme M. le Maire de faire cesser ce scandale, et en ces termes :

Considérant que le suisse sort de l'école et qu'il y rentre, souvent plusieurs fois par jour, revêtu en partie

(... en partie seulement? Ce déshabillé est d'autant plus intolérable!)

de la tenue de parade qui lui est imposée aux cérémonies cultuelles; considérant que cette exhibition, quand elle se produit devant les élèves, constitue une sorte de réclame en faveur du culte catholique

(il faut avouer que jusque-là Dieu s'en tenait aux sonneries de cloche)

la *Libre Pensée* carcassonnaise exige que cesse cette atteinte à la neutralité voulue par la loi.

Et il n'est bruit que de cela dans la cité.

§

Il n'est bruit, en Californie, une fois l'an, que du repas du lion. C'est le lion qui est mangé, et à l'enseigne du « Lion-Club ». Le dernier banquet s'est tenu, précise **la Tribune de Madagascar,**

a El Monte et il a fallu six cents livres de viande de lion pour contenter les convives au nombre de six cents.

Tuer le lion, si beau, aux fins de dégustation, ce n'est pas à l'honneur de l'homme. Qu'est-ce que ces ratés de la gastronomie, ces fauves entre les fauves? Et pourquoi ajouter aux victimes de nos appétits? Encore s'agit-il là de gourmandise à l'usage des snobs.

On a rappelé, à l'occasion de l'élection de M. Georges Goyau aux fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie française, que M. Georges Goyau est, chez les Quarante, selon le mot de M. Louis Lefebvre dans **le Courrier du Centre,** « le grand maître de la bienfaisance ». Les prix de vertu, en effet, ont toujours eu en M. Goyau leur animateur. Ce mot : vertu, je voudrais qu'on le refusât aux ennemis des bêtes. Qui se nourrit de lion, fût-ce en Californie, relève de l'Enfer.

Le « Chat Noir » suffisait à Antonio Brun, un des derniers survivants du cabaret de Rodolphe Salis, dit **le Temps,** Antonio Brun qui vient de s'éteindre à Bayonne où il habitait depuis une vingtaine d'années.

Un dimanche, au cabaret du « Chat Noir » Antonio Brun, de

sa belle voix de basse, ayant chanté *Ma Promise* et *Pour elle*, Rodolphe Salis l'engagea aussitôt à raison de trois francs par soirée. C'est ainsi que Brun appartint à la célèbre compagnie, de 1892 à 1896.

Sa vie avait été assez mouvementée. Tour à tour poète, chansonnier, placier en vins, gérant d'un grand restaurant bordelais, Brun avait chanté au Brésil devant l'empereur don Pedro qui lui avait offert une superbe canne.

Mais Salis et ses chansonniers trouveraient-ils encore audience? La vogue est aujourd'hui à Tino Rossi, qui confie à M. Henri Thétard, pour **le Petit Parisien :**

— Ce qui est terrible, c'est que lorsqu'on s'appelle Tino Rossi on est prisonnier de sa réputation.

Mais la cage est dorée. Emile Cohl, créateur des dessins animés, est mort à l'hospice. Et *le Petit Parisien* annonçant le décès de Georges Meliès, metteur en scène de cinéma, écrivait :

Il y a plus de quarante ans, Meliès construisait un appareil de prises de vues; puis il inventa des féeries burlesques, créant déjà le ralenti, l'accéléré, la surimpression. Seulement, ce précurseur n'était pas un homme d'affaires. Il perdit de l'argent. Il ne réussit pas. On l'oublia...

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Le jubilé de Sylvio Lazzari. — On a fêté le mois dernier les quatre-vingts ans de Sylvio Lazzari, et, à ce propos, plusieurs critiques ont rappelé cette phrase, écrite il y a douze ans déjà par M. Emile Vuillermoz :

Je n'aime pas rencontrer Sylvio Lazzari : chaque fois que le hasard nous met en présence, j'éprouve une obscure impression de gêne. C'est qu'il est impossible de serrer la main de cet homme sans être troublé secrètement par un vague remords... une sensation mystérieuse d'*avoir tort*. On a beau se trouver sans action sur les destinées humaines, il semble que l'on soit confusément responsable d'une infraction aux lois de l'équilibre universel...

Douze ans ont passé et nos torts se sont aggravés, et ce n'est pas les quelques concerts (et sans la radio, combien y en eût-il eu?) où des œuvres de Lazzari ont été jouées, qui dimi-

nuent notre remords. Voilà un musicien de très haut mérite. Tout le monde en est d'accord : *la Lépreuse, le Sauteriot, la Tour de Feu* sont des ouvrages qui, devant la postérité, porteront témoignage en faveur de notre art contemporain. Dans le domaine du concert, les *lieder*, la *Symphonie en mi bémol*, l'*Effet de Nuit*, les quatre *Tableaux maritimes*, la *Sonate* pour piano et violon, le *Trio* pour piano, violon et violoncelle, le *Quatuor à cordes* (écrit en 1887, et qui, avant César Franck ouvrit une voie si glorieuse à la musique de chambre française), tout est de même qualité, tout porte la marque d'un tempérament original, d'un musicien de race. Or combien de fois voyons-nous paraître dans une année le nom de Sylvio Lazzari sur les affiches de nos théâtres lyriques et de nos associations symphoniques? Où et quand le joue-t-on, ce musicien dont Ysaye a dit que la *Sonate* qu'il lui avait dédiée était la plus belle de toutes celles qui composaient son répertoire? Pourquoi *La Lépreuse*, qui fut saluée au lendemain de la première comme un chef-d'œuvre, et qui, lorsqu'on la reprit, apparut aussi jeune qu'au premier soir, ne s'est-elle pas maintenue? pourquoi *Le Sauteriot* et *La Tour de Feu* dont le succès fut pareil, ont-ils eu le même sort? Pourquoi, à l'occasion de ce jubilé, aucune association symphonique — pas même celle qui eut l'honneur de créer cette œuvre remarquable en 1907 — ne consentit à mettre la *Symphonie en mi bémol* au programme d'une de ses séances, alors que nous voyons reprendre à satiété tant et tant d'ouvages dont ces incessantes reprises transforment des chefs-d'œuvre en rengaines? Pourquoi les cantatrices oublient-elles que vingt ou trente des lieder de Lazzari — comme la *Chanson de Marguerite*, comme *Le Cavalier, La Fontaine de pitié, Les Yeux, Malentendu, Nevermore, Apparition, Des Choses*, leur vaudraient, par le pathétique de bon aloi, par la sincérité de l'accent, des succès justifiés? Ah! oui, nous pouvons parler d'ingratitude, et c'est encore trop peu dire. Il eût été décent — simplement — que *toutes* les associations prissent à cœur de fêter le jubilé de Lazzari. Mais non. Les plus généreuses ont consenti à donner quelques minutes de leur temps précieux à ce musicien qui a donné, lui, toute sa vie à son art, qui est venu du Tyrol pour enrichir la musique française,

et qui s'est fait Français pour l'amour de notre art. On lui a consenti une aumône, d'un geste rapide, furtif, sans que cela demande ni trop d'argent ni trop d'effort : pas de répétitions; pas de travail supplémentaire, pas de risque de perdre un sou de recette en remplaçant un sempiternel Beethoven ou un hebdomadaire Wagner par un Lazzari. Pensez donc, si par hasard les gens s'étaient demandé : « Lazzari? Encore un jeune... »

Eh bien, oui! Encore un jeune, et, avec ses quatre-vingts ans, plus jeune que beaucoup de ceux qui sont de moitié moins vieux. Et j'entends jeune à tous les sens du mot, et puis surtout au seul qui importe : il y a en Lazzari et il y aura en lui jusqu'à son dernier souffle, j'en suis sûr, cette jeunesse de l'esprit et cette jeunesse du cœur, cette ardeur, cette âpreté à défendre ses convictions qui entraînent l'adhésion ou la réfutation mais ne peuvent laisser personne indifférent. Et c'est cela qui fait la qualité de sa musique et en assure la durée. Avec une sincérité merveilleuse dans *Armor,* dans *La Lépreuse* et dans *La Tour de Feu,* imprégné, pour ainsi dire de folklore breton, il n'a cependant fait, sauf erreur, aucun emprunt direct à la musique populaire. Il n'y a pas, dans ces ouvrages tout gonflés de sève celtique, une citation extraite d'un carnet de notes. Mais ses méditations devant la lande et la mer, cette pénétration de l'âme bretonne, cette communion de l'artiste et de son pays d'adoption, lui ont permis de ne devoir qu'à lui-même cette musique où la Bretagne reflète cependant son âme.

Et quel courage, quelle patience lui a-t-il fallu pour vaincre les résistances qu'on lui opposa! L'histoire de *La Lépreuse,* c'est l'*Iliade* des mœurs théâtrales; c'est plus de dix ans de luttes, tantôt sournoises, — ce sont les plus épuisantes — tantôt au grand jour de l'audience, ou même à la tribune du Parlement. Car il fallut une interpellation à la Chambre pour obtenir l'exécution d'un contrat privé et l'entrée de *La Lépreuse* à l'Opéra-Comique. Mais ces sortes de procès, ces grandes affaires retentissantes dont les journaux font une rubrique quotidienne, c'est en définitive le public qui les juge. Or ceux qui ne voulaient plus jouer *La Lépreuse* après l'avoir accueillie, allaient répétant : « Y songez-vous? A

l'Opéra-Comique, de telles horreurs? C'est impossible! » Hypocrisie tardive : comme si le public était si délicat qu'il ne pût supporter la vue d'Œdipe les yeux sanglants, titubant sur les marches du palais de Thèbes? Comme si l'héroïne de Bataille et de Lazzari avait dû étaler sur la scène les plaies secrètes de son corps, alors qu'au baisser du rideau les symptômes du mal sont à peine établis... Eternelle hypocrisie, mais qui ne put tromper le public. On prétendait qu'il allait être soulevé de dégoût, et ce fut l'enthousiasme qui le transporta. Il acclama sans fin le musicien qui avait su traduire avec une si belle sincérité l'amour et la mort. La presse, je m'en souviens, fut chaleureuse unanimement. Et puis le temps a passé. *Le Sauteriot, la Tour de Feu, Melaenis* ont grandi la gloire de Lazzari. Des reprises — rares, parcimonieuses — lui ont valu la confirmation de ses succès. Mais l'injuste oubli — cette lèpre sournoise — reprenait ces belles œuvres, non point totalement, certes : elles tiennent trop de place dans notre histoire musicale contemporaine pour qu'elles risquent de sombrer jamais, mais assez pour qu'il faille lutter afin qu'elles retrouvent au répertoire une place qu'elles n'auraient jamais dû perdre.

Et c'est pourquoi, vraiment, nous ne pouvons guère rencontrer Sylvio Lazzari sans éprouver cette obscure impression de gêne qui est toute voisine du remords...

RENÉ DUMESNIL.

ART

La Belgique vue par ses peintres. — Legueult. — Walch. — Segall. — Edy Legrand.

La Belgique vue par ses peintres : le titre est peut-être un peu ambitieux pour une exposition restreinte, mais les œuvres qui nous sont présentées, bien qu'elles ne soient pas des plus célèbres, n'en sont pas moins fort attrayantes. Dans un cadre charmant et distingué, vient de s'ouvrir, sous les auspices du comte de Kerchove de Denterghem, ambassadeur de Belgique à Paris, un « centre de diffusion artistique et littéraire belge ». L'idée d'inaugurer cette institution, en nous montrant les visages de la Belgique tels que l'ont peinte

les nombreux artistes qui ont vécu sur son sol et qui ont tant contribué à sa renommée, était excellente.

Si nous ne voyons pas ici Thierry Bouts, du moins trouvons-nous son fils Albert, et, si nous ne voyons pas non plus Pierre Breughel le Vieux, qui sut peindre son pays natal avec tant d'acuité et de splendeur, un paysage de Jean II Breughel de Velours, assez pauvre il est vrai, représente la célèbre dynastie. On s'attachera sans doute davantage aux paysages vifs et animés de la campagne anversoise, francs de couleurs et de dessin, d'Abel Grimmer.

La Chasse d'Atalante de Rubens est un morceau fulgurant. Enfouis au milieu d'une végétation vivante et touffue, les hommes et les bêtes, dans le paysage prépondérant, presque écrasant, apparaissent minuscules mais magnifiques et dans un mouvement prodigieux. Le rayonnement de Rubens se fait sentir chez Lucas Van Uden, Jacques d'Arthois, et Denis Van Alsloot, narrateur charmant. Ils ne font d'ailleurs partie ni l'un ni l'autre de ces imitateurs du maître comme la Belgique en a connu pendant tout le XVIIe siècle.

On arrive un peu brusquement aux petits-maîtres du XIXe siècle, avec les truculences encore bien flamandes de Dubois et de Verwée. Alfred de Knyff, sensible et raffiné, disciple personnel de l'école de Barbizon, et Henri de Braekeleer, qui a su faire revivre avec un accent neuf la puissance et la précision des maîtres flamands, sont particulièrement représentatifs de la fin du siècle.

Le thème de cette exposition était extraordinairement important, dense et varié, car peu de pays ont connu, depuis Van Eyck, autant de beaux paysagistes que la Belgique. Nous ne trouvons ici qu'une petite esquisse d'un sujet qui comporte de grands développements. Dans la suite, nous aimerions les admirer.

Nous ne connaissons pas dans sa génération de peintre plus essentiellement coloriste que **Legueult** (Galerie Druet). C'est sa force et sa faiblesse. Il ne faut pas chercher en Legueult un analyste profond de la vie, mais un peintre extraordinairement doué pour nous donner de quelques-uns

de ses spectacles des images subtiles et d'un extrême raffinement.

Toute son œuvre traduit le naturel, la spontanéité et la franchise. Et lorsqu'il répand la couleur sur la toile, avec ces accords si rares qui lui sont propres, à la fois pleins d'éclat et de discrétion, il nous livre toute sa sensibilité vibrante et riche. Il possède une intelligence aiguë de sa vision : celle qui sait choisir et se limiter dans son choix. Aussi l'art de Legueult est-il particulièrement évocateur et pénétrant.

Nous avons beaucoup aimé les deux esquisses de grands projets décoratifs : *Pax genitrix* pour le Palais de la S. D. N. (qui ne sera pas exécuté) et surtout le *Printemps,* pour le collège de jeunes filles de Fontainebleau. Et ceci nous a fait regretter davantage qu'un peintre aussi fin, aussi racé, si heureusement doué pour orchestrer sur le mur de charmantes symphonies colorées, ait été si rarement appelé à traiter de grandes décorations. Nous n'avons pu que l'entrevoir à l'Exposition, alors que tant d'autres... Il n'avait pas besoin de cela pour être consacré par ses pairs et dans les milieux avertis, mais, quand même, c'est grand dommage.

La galerie Billiet, qui se fait une spécialité de la peinture lugubre ou même atrocement tourmentée, ne nous avait pas habitué à de telles fêtes de la couleur. Comme Legueult, quoique de façon fort différente, **Walch** est un coloriste né. Il n'est pas un fragment de ses toiles où il ne prodigue un lyrisme ardent et joyeux. C'est un étonnant contraste d'exquis et de virulent, de rudesse et de subtilité. Nous avons reproché à Walch de ne peupler ses tableaux que de pantins sans beauté. Il semble aujourd'hui qu'un accent plus humain vienne les animer.

Walch reste pourtant fidèle à lui-même. De toute évidence les êtres ingrats et difformes qu'il nous présente, il les porte en soi. Son art est sans artifice et sans ruse. Et il arrive à nous émouvoir par sa sincérité, par son sentiment plein de fraîcheur, d'innocence et même de naïveté. Un examen superficiel ne ferait connaître de Walch qu'une œuvre caricaturale et fruste. Il s'en élève pourtant un chant assez pur dont la

poésie est faite de douce nostalgie et de candeur joyeuse.

Le peintre brésilien Lasare **Segall,** après cinq ans d'absence de Paris, fait une exposition d'ensemble (Renou et Colle). Son œuvre est pleine de concentration et de ferveur. Elle s'exprime dans une sorte de symbolisme grandiose et mystérieux. Que l'on ne se méprenne pas sur les mots. L'art de Segall, s'il est d'inspiration métaphysique, reste un art d'intimiste. Le peintre aime grouper deux ou trois personnages; une sorte de fatalité inexorable pèse sur ces êtres situés au delà de la vie parce qu'ils sont la vie même. Plus proche aujourd'hui de la réalité figurative, mais toujours aussi loin du pittoresque et de la grimace, nous dirions que Segall reste un peintre purement intellectuel, si ce terme n'avait été trop souvent employé à tort et à travers. Il s'intéresse avant tout à l'homme dans ses rapports avec l'univers.

Nous connaissons peu de tableaux aussi concentrés — dans tous les sens du terme — que les siens. Quand il trace sur une même toile plusieurs figures, celles-ci semblent n'exister qu'en fonction l'une de l'autre. C'est d'une telle homogénéité, c'est d'un tel bloc, qu'on n'imagine pas que l'on puisse retirer le moindre fragment sans démolir l'ensemble.

L'artiste expose des peintures et des gouaches d'un très beau métier. Bien que l'objet soit traité avec une science presque sculpturale des volumes, l'œuvre reste plane, très murale, peinte un peu à la manière d'une fresque, et n'est pas sans nous rappeler l'esprit de Giotto. Une telle forme d'art — toute de rigueur et de sacrifices — ne va pas sans une certaine sévérité un peu farouche, mais le peintre, grâce à son goût, nous révèle bien des aspects charmants de sa sensibilité picturale. Nous pensons en particulier à telles gouaches qui représentent des vaches un peu hallucinantes dans un paysage de mystère, à tel tableau intitulé : *Trois jeunes filles*, où jouent avec beaucoup de délicatesse les verts tendres, les gris et les roses. Ce sont peut-être les figures, volontairement inexpressives, rudes et puissantes, qui traduisent le mieux la haute conception que le peintre se fait de son art — conception d'une parfaite dignité.

A la Galerie Charpentier, **Edy Legrand** expose deux cents illustrations pour une nouvelle traduction, par André Doderet, de la *Divine Comédie* (Union latine d'éditions). Il est sans doute superflu de dire au sujet d'un artiste qui a déjà derrière soi un bagage si considérable, que ces illustrations sont de magistrales réussites. Ce que le traducteur a conçu sur le plan littéraire : une interprétation personnelle et poétique aussi fidèle que possible de l'esprit de Dante, il le conçoit sur le plan de la plastique.

Edy Legrand a le sens de la mise en page. C'est un technicien consommé. Il pense en architecte du livre. Son dessin est sûr, vif et pénétrant. Il joue en magicien du blanc et du noir, de la lumière et de l'ombre.

Nous venons de prononcer le mot qui indique peut-être une des raisons pour lesquelles le texte éternel de Dante a fourni un thème exceptionnel à son talent : les « ombres » de la *Divine Comédie*, nous sentons leur présence à la fois charnelle et immatérialisée; elles vivent devant nous, mystérieuses et comme translucides, avec une intense précision. Peut-être imaginerait-on des êtres plus abstraits, moins réalistes, plus désincarnés, plus proches de la vie surnaturelle, mais en donnant une forme palpable et un rayonnement d'humanité tragique à ses figures, Edy Legrand n'est-il pas plus près de l'antiquité latine et de la civilisation chrétienne? Les images du Ciel et de l'Enfer aux porches de nos cathédrales ne sont-elles pas plus réalistes encore?... La *Divine Comédie* reste une œuvre magnifiquement vivante; on se plaît même à y découvrir d'infinies allusions à l'actualité. L'illustrateur lui a laissé son caractère vivant et il nous a donné, dans ses visions d'irradiation sereine ou d'horreur, la mesure de sa virtuosité et de son talent.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — Marcel Brion : *La Résurrection des Villes mortes*, Payot, 1937. — Franz Cumont : *L'Egypte des Astrologues*, Bruxelles, Fondation égyptologique Reine Elisabeth, 1937. — Francis W. Galpin : *The Music of the Sumerians, Babylonians and Assyrians*, Cambridge, University Press, 1937. — *Atlas historique. I. L'Antiquité*, Les Presses universitaires de France, 1937. — Charles Autran : *La Femme et la Courtisane. Suggestions pour une nouvelle étymologie au mot « gunè »*, Geuthner, 1937.

M. Marcel Brion, connu par ses travaux littéraires, oriente

notre curiosité vers l'archéologie; dans sa **Résurrection des Villes Mortes,** il met à la portée d'un public étendu, de façon claire et précise, le travail que les archéologues ont mené durant ces dernières années à travers les champs de fouille s'étendant de l'Egée et de l'Egypte jusqu'à la frontière est de l'Iran. Son volume, dont la table succincte ne laisse pas assez soupçonner la richesse, débute par une définition de ce que recherchent les fouilles, et par leur justification; après quoi, régions par régions sont étudiées. Nous entretenons assez souvent les lecteurs du *Mercure de France* des résultats que donnent les missions archéologiques du proche Orient pour ne pas revenir sur la question; on sait que les travaux des dernières campagnes ont précisé nos connaissances de la haute époque en Asie Occidentale et que la question des origines de la civilisation, en Mésopotamie notamment, a fait un grand pas; la présence de la civilisation sumérienne s'y trouve attestée, aussi haut qu'on puisse remonter.

Les méthodes d'investigation sur le terrain ont fait depuis environ quinze ans d'énormes progrès; à la fouille, qui n'était qu'une sorte de déprédation pour enrichir les Musées, ont succédé les déblaiements patients, couche par couche, où chaque objet est expliqué par son voisinage, et qu'on peut ensuite, grâce à des diagrammes et des relevés d'architecte, reconstituer sur le papier et suivre comme ceux qui les ont dirigés sur le site. Une telle méthode lève les incertitudes et restreint la possibilité d'interprétations hasardeuses. Parmi ces méthodes, il en est une dont les débuts furent difficiles, la prospection par avion due au P. Poidebard, et dont on ne saurait maintenant se passer. Alors que l'œil du promeneur est arrêté par le détail, l'observateur par avion voit se détacher sur le sol lorsque le jour est frisant, le matin et le soir, les linéaments de constructions qui apparaissent dans leur ensemble, même si une légère couche de terrains, suffisante pour les cacher à qui reste sur le sol, les recouvre. Une des dernières applications de cette méthode est l'étude de l'ancien port de Tyr. La méthode de restauration des ruines employée à Cnossos en Crète et à laquelle M. M. Brion donne son approbation, reste sujette à controverses; fatale-

ment, une reconstruction comme celle qu'on y a entreprise, même appuyée sur les documents existants, finit toujours par un peu d'arbitraire. On ne saurait en recommander l'emploi généralisé, mais il faut reconnaître que ces reconstitutions dans les Musées qui disposent d'assez de place répondent à la conception éducative, sans fatigue pour le visiteur, qu'on assigne au Musée d'aujourd'hui.

Des ensembles comme ceux que réalisent le Musée de Bruxelles, le Musée de Berlin, sont des plus spectaculaires. M. Brion a fait œuvre agréable et utile en nous donnant un tableau très vivant de l'activité archéologique vers laquelle se porte le grand public et qu'il est souhaitable de lui faire connaître davantage.

L'Egypte des Astrologues a pour point de départ la découverte de la traduction d'une œuvre grecque de l'époque alexandrine, le livre d'Hermès Trismégiste, éditée par M. W. Gundel. M. F. Cumont, si connu par ses études antérieures sur les religions et les mantiques de cette période, a utilisé les renseignements fournis par les consultations astrologiques qui y sont réunies pour reconstituer le milieu où ce procédé de divination fleurissait. Et ceci nous vaut un tableau très poussé de la société alexandrine en Egypte, où l'auteur étudie tour à tour les cadres politiques et la société, c'est-à-dire le gouvernement, les conditions de la vie, les corps de métiers, les jeux (on y voit d'ailleurs que nulles mieux que les civilisations décadentes n'ont su organiser les loisirs). La religion et la morale sont abondamment documentées par cette enquête et la diversité des intentions pour lesquelles on consulte l'astrologie nous fait connaître un côté de la société des moins édifiants. Bref la vie de chaque jour ressuscitée devant nos yeux de façon ingénieuse et indirecte. Le volume de M. Cumont, tel quel, suffirait à exciter l'intérêt; mais il y a les notes! Souvent plus étendues que le texte, les références explicatives renvoient aux sources, permettent de poursuivre bien plus loin la recherche et font de ce volume, de lecture attachante, une œuvre scientifique de premier ordre.

Les monuments sumériens les plus anciens réservent une place importante à la représentation des instruments de mu-

sique; la découverte des Tombes royales d'Ur qui s'échelonnent dans les premiers siècles du IIIe millénaire, font sortir la question du domaine de l'hypothèse, car on y a recueilli un nombre considérable de ces instruments. Restaurés, le plus souvent grâce au procédé qui consiste à couler du plâtre dans le vide qu'a laissé le bois en se détruisant au contact de la terre, Sir L. Woolley a pu sortir du sol des exemplaires d'apparence intacte de ces divers instruments. M. Galpin dans sa **Musique des Sumériens** les décrit : instruments de percussion, tambours de différentes sortes, sistre; instruments à vent, flûtes, cornemuses, trompettes; instruments à corde. Parmi ceux-ci les harpes et les lyres que représentaient les monuments et qu'on peut maintenant étudier sur le modèle. A ces instruments, joignons les « bâtons à danser », faits de deux pièces de métal courbes qu'on entrechoquait de façon rythmée. Notons que sur l'identification des instruments, M. Galpin se range parmi ceux qui font du *balag* sumérien un tambour, ce qui a toutes chances d'être vrai, au lieu d'une harpe comme le veulent certains archéologues. De même, il fixe le sens de trompette ou plutôt de corne (en bois), au *pukku* et au *mikku* désignés dans l'épopée de Gilgamesh; on en faisait jadis un filet; M. Sidney Smith a montré qu'il s'agit d'instruments de musique accompagnant des cérémonies magiques.

Toute une partie du volume, sur laquelle je n'oserais donner d'opinion, a trait à la notation très ingénieuse, plausible, malgré ce qu'elle garde d'un peu conjectural, d'un hymne sumérien sur la Création de l'Homme, retrouvé sur une tablette. Voici le système; à la gauche du texte, une série de signes cunéiformes souvent syllabiques, mais à lire alphabétiquement par acrophonie, répondent aux cordes, d'où aux sons, dont disposaient les instruments à cordes sumériens. Ces signes sont au nombre de 21.

En terminant, M. Galpin utilise les résultats de son étude comme contribution à la recherche de l'origine des Sumériens. D'accord avec la Bible, il les voit venant de l'est (sans doute de la région de l'Indus), et gagnant la plaine mésopotamienne. Or, la harpe et le tambour sont d'origine asiatique et sont deux des trois instruments qu'ils ont le plus employés.

Les orientalistes trouveront un guide utile, exempt d'interprétations osées, dans l'identification de ces instruments.

Le plus souvent, les archéologues joignent à leurs ouvrages une carte de la région sur laquelle porte leur travail, mais il n'existait pas d'**Atlas historique** ayant recueilli, pour les diverses parties du monde antique, ces données éparses dans tant de volumes différents. Egypte, Asie Occidentale, monde Grec et monde Romain y sont représentés en trente cartes-croquis bien lisibles. Ces relevés faciliteront beaucoup les recherches et feront gagner du temps; nul doute que cet Atlas ait un grand succès. Mais peut-être aurait-il été bon de jalonner les cartes du nom de quelques sites modernes importants, de façon à rendre plus sensible la localisation des sites anciens.

M. Autran à qui l'on doit de pénétrantes recherches sur le monde oriental s'intéresse, dans une courte étude, **La Femme et la Courtisane,** à l'étymologie du mot γυνή. D'où vient-il? Ce vocable existe dans la plupart des langues indo-européennes et témoigne d'une origine rituelle et religieuse, par exemple dans le Véda et l'Avesta; mais il existe à côté d'un vieux terme *sor* qui est indo-iranien et qu'il a peu à peu remplacé. Or, la religion des forces de fécondité dans l'Asie Occidentale est caractérisée, entre autres pratiques, par l'institution de prostituées sacrées : la courtisane, femme du dieu (la *dêva-dâsi* hindoue) « sous le rapport culture artistique et culture générale, s'avère très supérieure à la femme moyenne..; aussi représente-t-elle le type de la femme accomplie » (p. 25, 26). On qualifie souvent ces femmes de *guni,* vocable qui a, en sanscrit, le sens de « qualité, aptitude, talent ». Peu à peu le vocable *sor,* la femme, aurait été remplacé par celui de γυνή, indiquant la prostituée sacrée, considérée comme la femme par excellence.

D[r] G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La fabrication de « L'Education sentimentale ». — Le dimanche 16 mai 1869, à 5 heures moins quatre minutes, Gustave Flaubert achevait le manuscrit de *L'Education sentimentale.* Il s'était mis à sa table la veille à huit heures du

matin, et l'on comprend aisément qu'il se sentît « un fier poids de moins sur l'estomac », quoique la tête lui « pétât » (1). Le samedi d'après, il lisait à la princesse Mathilde les trois premiers chapitres du chef-d'œuvre, et devait promettre de poursuivre sa lecture jusqu'au bout, ce qui lui demanda, en sus de la première, « quatre séances de quatre heures chacune » (2). Après quoi l'écrivain mit son manuscrit dans sa boîte, se proposant d'attendre six semaines avant d'y faire les ultimes corrections. Il comptait pour celles-ci sur l'habituel concours de son vieil ami Louis Bouilhet; mais Bouilhet, à bout de forces, était parti en hâte pour Vichy, où les médecins, jugeant son état désespéré, le renvoyèrent à Rouen afin qu'il pût mourir chez lui. Il s'éteignit en effet le 18 juillet. Flaubert, dès qu'il fut prévenu, quitta Paris pour courir au chevet du mort; quelque temps auparavant, il avait soumis *L'Education* à Maxime du Camp, dont les observations, « si justes qu'elles fussent », l'irritèrent (3).

Ce deuil terrible n'arrêta cependant pas l'activité de Flaubert. Au contraire, se « roidissant », le solitaire de Croisset reprit, aussitôt après les obsèques, le chemin de Paris, décidé à mener de pair l'impression de son roman et la représentation de la pièce posthume de Louis Bouilhet, *Mademoiselle Aïssé*. Les derniers jours de juillet le voient relisant son manuscrit « pour en effacer les fautes de français et ôter à la critique malveillante le plus de prétextes possibles » (4). Cette revision fut sans doute fort rapide, ou bien l'auteur n'avait remis à l'imprimeur que les premiers chapitres, car, dès le 1er août, il annonce à sa nièce Caroline qu'il attend pour « après-demain », c'est-à-dire pour le 3, la première épreuve de *L'Education*. C'était trop beau, et voici le premier des retards dont nous allons avoir à nous occuper, car, le jeudi 12 août, Flaubert écrit à Philippe Leparfait qu'il va se mettre à corriger ses épreuves « mardi ou mercredi prochain », c'est-à-dire le 17 ou le 18. Le dernier jour du mois, nous le surprenons enfin en plein travail : « Je corrige tous

(1) *Correspondance*, éd. Conard, tome VI, p. 20.
(2) *Id.*, p. 21.
(3) *Id.*, p. 40.
(4) *Id.*, p. 44.

les jours trois épreuves », confie-t-il à sa nièce ce jour-là (5); il veut probablement dire trois « placards ».

C'est tout ce que nous savions jusqu'ici sur la fabrication de *L'Education sentimentale,* car la correspondance publiée ne nous renseigne plus que sur les retards apportés à sa mise en vente, malgré l'impatience générale.

Le roman de ton vieux est attendu très impatiemment, écrit Flaubert à Caroline le 8 septembre. Les petites feuilles s'occupent beaucoup de moi et disent pas mal de bêtises sur mon compte. Rien que *quatre* articles sur la boîte qui contenait mon manuscrit !... J'espère toujours paraître vers la fin d'octobre. Mais il ne faut pas perdre de temps (6).

Le 13 octobre, Sainte-Beuve meurt à son tour, ce qui arrache à Flaubert de nouveaux regrets. Il avait fait l'*Education sentimentale* « en partie » pour le critique du *Moniteur*! Dans la même lettre où il se livre à cette confidence, le Géant ajoute :

Mon roman paraîtra, à ce que dit l'imprimeur, à la fin de ce mois; mais je n'en crois rien. S'il paraît le 10 ou le 12 novembre, on aura le temps de le lire avant l'ouverture de la Chambre (7).

Un peu plus tard, voilà la date de publication reculée :

Je ne sais pas encore quand j'irai à Croisset. Il faut que mon bouquin soit paru et que j'aie fait mes distributions d'exemplaires. Ce sera probablement dans le commencement de décembre ou à la fin de novembre (8).

Mais, le samedi 6 novembre, Flaubert annonce à sa nièce que son livre paraîtra le 17; il confirme cette date six jours plus tard en spécifiant que le 17 est « le jour de l'ouverture du canal de Suez », et, le 15, il informe enfin Caroline de la publication des bonnes feuilles « dans une trentaine de journaux », à la veille de la mise en vente.

Le livre parut aux vitrines des libraires le 17 novembre, comme promis, quoique l'annonce de la *Bibliographie de la France* ne soit que du 27.

(5) *Id.*, p. 64.
(6) *Id.*, p. 68.
(7) *Id.*, p. 83.
(8) *Id.*, p. 86.

§

Comment un ouvrage prévu pour « le commencement de décembre » ou au plus tôt pour « la fin de novembre » put-il voir le jour dès le 17, c'est-à-dire avec, sinon trois, du moins deux semaines d'avance?

C'est une question que MM. René Dumesnil et D. L. Demorest, auteurs d'une importante *Bibliographie de Gustave Flaubert* en cours de publication dans le *Bulletin du Bibliophile* de M. Fernand Vandérem (9), n'ont pas cru devoir poser, faute sans doute de pouvoir y répondre. Un pur hasard, comme les chercheurs en connaissent parfois, me permet de combler cette petite lacune à leur remarquable étude.

Passant à Genève cet été, j'eus l'occasion de voir, chez l'excellent libraire W. S. Kundig, un exemplaire unique de *L'Education*. Je dirai tout à l'heure en quoi cet exemplaire était unique; je n'en retiendrai pour l'instant qu'une lettre inédite dont il était enrichi, *une lettre de Flaubert adressée à son imprimeur.*

On sait qu'en 1862, remettant le manuscrit de *Salammbô* à Michel Lévy, Flaubert avait exigé que celui-ci choisît J. Claye pour l'imprimer; il était en effet sensible à la qualité typographique et jugeait Claye « le meilleur ». C'est également Claye qui reçut le soin de composer *L'Education*, et c'est encore à lui que Flaubert devait confier un peu plus tard les *Dernières Chansons* de Louis Bouilhet. Une préférence si flatteuse et si fidèlement manifestée donnait évidemment à l'écrivain quelque droit d'intervenir s'il le jugeait nécessaire. Voici dans quels termes il le fit :

Monsieur,

Vous avez promis à Michel Lévy (*me l'a-t-il dit lui-même*) *que mon roman pourait* (sic) *paraître à la fin de ce mois. Mais il me semble que cela est inexécutable, puisque nous n'avons plus que deux semaines. N'y aurait-il pas moyen de pousser les ouvriers le plus possible? Vous me rendriez, Monsieur, un très grand service si vous pouviez faire en sorte*

(9) L'étude concernant *L'Education Sentimentale* a paru dans les numéros du 20 décembre 1936 au 20 juin 1937 compris.

que l'Education sentimentale fût livrée au public vers le 8 ou le 10 novembre.

On aurait alors le temps de la lire et d'en parler dans les journaux avant l'ouverture de la Chambre. Autrement, la Politique va prendre toute la place et on ne s'occupera plus de mon pauvre bouquin!

Pour activer les choses, je vais tous les jours chez Lévy corriger l'épreuve. Je peux en corriger tant que vous en enverrez.

Je compte, Monsieur, sur l'obligeance qui vous est habituelle envers les gens de lettres, et vous prie d'agréer l'assurance de toute ma considération.

GVE FLAUBERT.

Rue Murillo, 4, parc Monceau (10).

14 octobre 69.

Quelle réponse Claye fit-il à cette lettre? On l'ignore. Mais on est en droit de supposer qu'il lui fit bon accueil et que c'est à cette démarche que Flaubert dut de paraître plus tôt, — d'où le changement de ton dans la Correspondance. Voilà une preuve en tous cas que, tout désintéressé qu'il fût du sort matériel de ses livres, le romancier de Croisset n'en avait pas moins le désir légitime de ne point passer inaperçu.

Revenons à l'exemplaire lui-même. Il est infiniment curieux, ne serait-ce que parce qu'il nous apprend que Flaubert fit un voyage à Rouen avant même de voir son livre broché, et ce, pour une cause absolument inconnue. Le 15, il était à Paris, et il écrit ce jour-là à Caro qu'il doit dîner le mercredi 16 chez la Princesse Mathilde et le jeudi 17 chez Maxime du Camp. Or, sur le premier plat de la couverture du tome I, l'exemplaire Kundig porte, de la main de Flaubert, cette mention surprenante : *Reçu, ce 18 novembre 1869, à Rouen, entre 9 et 10 heures du matin.* C'est donc que l'écrivain, pour une raison évidemment pressante — mais laquelle? — avait dû quitter Paris à l'improviste la veille ou l'avant-veille, en se décommandant auprès de du Camp, peut-être aussi auprès de la Princesse. Et, comme il avait le désir

(10) M. W. S. Kundig a publié le fac-similé de cette lettre dans son catalogue de la Bibliothèque du château de Sully, pp. 92-93.

bien naturel de voir au plus tôt son livre nouveau-né, il avait dû prier Lévy de lui en expédier un exemplaire aussitôt sorti du brochage.

La date qu'on vient de lire n'est pas, il s'en faut, la seule inscription dont soit revêtu l'exemplaire Kundig. Sous son nom imprimé, Flaubert a indiqué sa nouvelle adresse parisienne (il avait quitté le boulevard du Temple au mois d'août précédent) : « *Rue Murillo*, 4, *à Paris.* » Quant au premier plat de la couverture du tome II, il porte deux notations extraordinaires. Flaubert, au dernier caractère typographique du sous-titre de son roman, ajoute un *t;* ce qui donne cette modification de sens surprenante : *Histoire d'un jeune hommet.* A-t-il voulu, par un jeu de consonances atroce, signifier que Frédéric Moreau n'est après tout qu'un imbécile, comme le pharmacien de Yonville-l'Abbaye, un jeune *Homais?* Entendait-il dire seulement que Frédéric manque de virilité profonde? Il faut pencher pour cette dernière hypothèse, d'autant qu'elle se trouve confirmée par la seconde suscription : *Frédéric Moreau, homme de toutes les faiblesses,* a noté Flaubert un peu plus bas, en accompagnant ces mots de la référence : *tome II, p.* 200.

Enfin, cet exemplaire que j'avais, on le voit, raison de dire unique, est d'un bout à l'autre annoté au crayon de la main du grand romancier. Ces annotations sont de deux espèces :

1° Il semble que Flaubert ait voulu établir une sorte d'index des personnages, avec indication des pages où on les voit figurer.

2° Il a, çà et là, souligné des expressions qui lui semblaient douteuses, biffé des phrases ou des membres de phrases, commenté d'un mot bref ou d'un simple point d'interrogation tel et tel paragraphe.

Or, quant à ces dernières retouches, j'ai pu m'assurer par un rapide collationnement *qu'il n'en avait pas été tenu compte dans l'édition définitive,* qui est celle que Flaubert donna peu avant sa mort, en novembre 1879, à la librairie Charpentier. L'écrivain avait-il changé de sentiment quand il prépara la seconde version du livre? Avait-il donné ou égaré le précieux exemplaire corrigé, ce qui l'empêcha de s'y reporter? Je ne saurais dire. En tous cas, voilà autant

de variantes inédites qu'un futur éditeur de *L'Education* devra relever et joindre au chef-d'œuvre. J'en eusse moi-même pris copie avec infiniment de joie; mais je ne faisais que passer à Genève, et cet exemplaire que j'eus entre les mains pendant deux heures faisait partie d'une exposition publique; si bien que j'eus tout ensemble souci de ne point manquer un rendez-vous que j'avais en Italie, et scrupule à accaparer un ouvrage que d'autres visiteurs de M. Kundig pouvaient souhaiter de voir. Au demeurant, cet exemplaire a connu quelques semaines plus tard le feu des enchères (il s'est vendu 1.910 francs suisses, c'est-à-dire environ 13.000 francs français); et M. Kundig ne refuserait pas, je pense, de mettre en rapport l'acquéreur et le flaubertisant que la chose intéresserait. Puissions-nous voir publier bientôt ces repentirs de style auxquels, le lendemain même d'une mise en vente, le génie de la perfection obligeait le grand Flaubert!

FRANCIS AMBRIÈRE.

LETTRES PORTUGAISES

Teixeira de Pascoaes : *Paulus, de dichter Gods,* trad. A. V. Thelen et Maarsman; J. M. Meulenhoff, Amsterdam. — Eugenio de Castro. — Mario de Sà-Carneiro : *Indicios de oiro,* Ed. « Presença », Porto. — Carlos Queiroz : *Homenagem a Fernando Pessôa;* Ed. « Presença », Porto. — Ruy Sant'Elmo : *A sombra dos Mortos;* Seara nova, Lisbonne. — Mémento.

Les poètes vraiment grands et dignes de renommée universelle ont toujours aimé évoquer les figures culminantes de la légende ou de l'histoire, pour les interroger et leur demander des leçons capables d'éclaircir les énigmes du présent à la lueur du passé.

Les merveilles réalisées grâce à la divulgation de la méthode baconienne ont suscité un tel besoin de jouissances matérielles que les sociétés humaines tremblent sur leurs bases, comme il arriva, lorsque l'Empire romain fit converger vers lui toutes les richesses du monde. Maints problèmes vitaux se posent et l'angoisse étreint les âmes.

Voilà pourquoi sans doute la version néerlandaise du livre puissant qui a placé Teixeira de Pascoaes à la tête des écrivains et penseurs de l'Ibérie contemporaine : **Paul, le poète de Dieu,** a trouvé si large faveur auprès du public des Pays-

Bas. Pascoaes est une âme visionnaire, que semble habiter le double génie des prophètes de Celtide et d'Israël. Ses images fulgurantes se croisent comme des épées. La traduction minutieuse de MM. Thelen et Maarsman n'a rien fait perdre de sa force expressive au texte portugais. Les équivalents exacts, on s'en doute, sont parfois difficiles à trouver. L'on ne saurait dire, par exemple, que *Hemel* embrasse tout le contenu de *alem* (au-delà). Pourtant, dans la phrase où je trouve *Hemel*, ce mot est le plus évocateur, donc le plus juste.

Rien n'a été omis ou supprimé de l'original, mais l'ouvrage a reçu une disposition nouvelle. Chaque chapitre est orné d'un titre explicatif, que l'on retrouve à la table des matières, et la Préface a été reportée à la fin du volume, en manière de résumé conclusif. Il a été ajouté en même temps un index des noms propres.

La présentation fait honneur aux éditions Meulenohff d'Amsterdam. La traduction allemande ne peut manquer de suivre et — espérons-le — la traduction française.

Il me plaît infiniment, en tout cas, de retrouver et de relire des passages tels que ceux-ci :

> L'action de l'esprit est invincible. Seule elle triomphe et se propage. L'homme, en dépit de la mécanisation, ne sera jamais un mécanisme; mais bien un organisme vivant. Et qui dit vie dit esprit créateur.

Et ailleurs, en tête du dernier chapitre :

> Rome est un incendie éteint, un incendie provoqué par un homme, le bras gauche de saint Paul, sorte d'apôtre de l'Antéchrist, travaillant en faveur du Christ. A certains moments de l'histoire, tous conspirent vers le même but. Tous obéissent à un génie mystérieux, qui est une espèce d'homme intérieur. C'est lui qui détermine et dirige nos actes de portée collective. Et quand il veut, dans un sens supérieurement rénovateur, il n'y a pas de forces qui puissent inutiliser son dessein.
>
> L'idéal chrétien propagé par saint Paul marqua un nouveau destin à l'âme humaine, un nouvel itinéraire, avec tous les points d'arrivée qui sont aussi des points de départ; car l'arrivée définitive n'existe pas.

Teixeira de Pascoaes, que certains puristes refusent de

laisser marcher de pair avec les princes de la poésie portugaise, est en train d'édifier en prose une œuvre, qui dépassera sans doute en portée sociale son œuvre lyrique. Il prépare actuellement un *Napoléon*, qui ne peut manquer d'éveiller de larges échos.

Durant ce temps, **Eugénio de Castro**, doyen de l'Université de Coimbre, naguère annonciateur de la renaissance symboliste, parfait une œuvre de suprême tenue classique, qui fait de lui un grand maître du Verbe.

Eugenio de Castro, qui vint souvent en France et qui s'y est vu justement fêté, n'y est peut-être pas assez connu par ses œuvres, dont cependant, M. Raymond Bernard entreprit de révéler l'essentiel. Les sonnets et les églogues du maître sont de purs chefs-d'œuvre de la littérature universelle, comme en ont pu juger récemment les lecteurs de la vaillante revue *Corymbe*. *Amour constant* présenté par Maria do Carmo de Noronha est un inédit, qui peint admirablement le sentiment délicat du poète et donne la mesure de son génie :

Altéré, le voyageur, que fatigue la pénible ascension de l'âpre mont, s'agenouille et boit, avide, à la fontaine, qui parmi les roseaux scintille pure et prompte.

Rafraîchi cependant, aussitôt il s'apprête à se mettre debout, à redresser son front hautain et à partir, sans que dans son âme s'éveille une seule et modeste fleur de reconnaissance.

Ainsi sont presque tous les amants. Assouvis enfin, rien ne les empêche d'abandonner qui les fit délirer.

Mais j'en sais un qui a des façons différentes. Auprès de la fontaine, où il a étanché sa soif, son désir est d'avoir soif encore une fois.

Ici tout est mesure, ordre et clarté. Rien de lunaire. Nous sommes loin des *Oaristos* et des *Horas* de 1890, voire même des variations baudelairiennes d'*Interlunio*. Entre les œuvres d'aujourd'hui et celles d'avant-hier, il y a le même contraste qu'entre *Tel qu'en songe* d'Henri de Régnier et *La Cité des Eaux*. Et pourtant si *Oaristos* et *Interlunio* n'avaient point paru, un certain nombre d'éléments qui sont entrés, grâce à eux, dans la poésie portugaise en seraient peut-être absents, ou auraient pris d'autres formes.

C'est à propos des poèmes posthumes de Mario de Sá-Carneiro, **Indices d'or** que ces réflexions me viennent plus particulièrement à l'esprit. Ces poèmes composés entre 1913 et 1916, pour la plupart à Paris, sont d'étranges paysages d'âme baignés de lune et mordorés de lueurs d'abîme. Quelque chose d'un Antonio Nobre, qui pressent le surréalisme, expression d'une vie en suspens, d'une vie douloureuse de rue et de café, comme le dit quelque part le poète lui-même. Rêves sensuels inassouvis de noctambule en proie au dévorant ennui. Impuissance d'aimer et d'agir. Fin d'époque. Mario de Sá-Carneiro, né à Lisbonne le 19 mai 1890, se suicida à Paris le 26 avril 1916. Son recueil de nouvelles : *Principio* date de 1912. Les 12 poèmes intitulés *Dispersion* remontent à 1914. Les contes réunis sous le titre de *Ciel en Feu* sont de 1915. A la veille de sa mort, Mario de Sá-Carneiro, qui allait devenir une sorte de précurseur du mouvement *moderniste*, avait remis à son ami Fernando Pessôa le manuscrit des *Indices d'or*, avec charge de le publier au moment qui serait jugé le plus opportun. C'est une copie de ce manuscrit que mettent maintenant au jour, pieusement, les Editions *Presença*. Le document est de valeur.

Fernando Pessôa, né en 1888, n'était l'aîné que de deux ans de Mario de Sà-Carneiro. Il ne lui survécut que d'un peu moins de vingt ans. Sensibilité vibrante, intelligence subtile, le Poète, chez lui, a dit Almada Negreiros, s'était entièrement substitué à l'homme, et son art le possédait si bien tout entier qu'il ne semble guère avoir sérieusement songé à la gloire. Quelques jours après sa mort, qui survint le 30 novembre 1935, son jeune et brillant disciple, le poète Carlos Queiroz du groupe *Presença* lui dédia un hommage public. Les Editions *Presença* viennent d'en réunir les pages dans une brochure, comme préambule à la publication future des nombreux inédits du grand Poète.

A part le *Message* et les *English Poems* (car Pessôa fut un poète bilingue), l'œuvre du Maître, chef d'école sans l'avoir prémédité, ne vit guère le jour que par fragments épars dans les revues : *Athena, Centemporanea, Orpheus, Presença*, etc., et il importe aujourd'hui à ses éditeurs éventuels d'établir un plan. Or, ce plan ne peut être conçu qu'en fonction des

diverses personnalités fictives, qui se sont révélées successivement, et, sous des noms différents, être de simples dédoublements de la personnalité principale, celle de Pessôa lui-même. Le cas, en effet, est très particulier et prêtera sans doute à de longues discussions. Dans une lettre inédite que publie *Presença* (juin 1937) et que commente le fin poète et critique Adolfo Casais Monteiro, Pessôa explique magistralement la nature et la genèse de ce qu'il appelle ses *hétéronymes.* Il conte comment il fut amené tour à tour à incarner Caeiro, Ricardo Reis, Alvaro de Campos, etc. Mais il ne veut pas que soient révélées ses incursions dans le domaine des Sciences secrètes, et là peut-être gît en partie le nœud du problème. Pour Casais Monteiro, Fernando Pessôa est un poète qui se comporte en romancier. Comme le romancier, il ne peut faire vivre les personnages de son œuvre que lorsque ceux-ci sont dans une certaine mesure lui-même. Y eut-il, en tout cas, chez Pessôa simulation volontaire ou dédoublement subi? La question subsiste. Instinctivement, il se voyait autre qu'il n'était. Pour lui, la fatalité d'être artiste, en dépit de ses facultés extraordinaires d'introspection, était un obstacle insurmontable à l'objectivité pure. La caractéristique de son art, c'est l'alliance étroite de l'émotion et de l'intellectualité, ce qui lui permet de parer de discrète ironie ses plus pures créations et d'être, en matière nationale, un « sébastianiste rationnel ».

En vérité, Fernando Pessôa est cas d'exception dans la littérature universelle. Lorsque Caeiro est né en lui, le poète écrivit dans une sorte d'extase, et d'affilée, trente poèmes et davantage du *Gardien de troupeaux.* Une délibération abstraite a donné le jour à Ricardo Reis, et c'est une ode grandiose qui jaillit. Alvaro de Campos incarne un impulsif besoin de chanter et d'écrire. Manifestations hystériformes, dit le Poète de lui-même. Génialité, dirons-nous. Et c'est Alvaro de Campos qui définit lui-même quelque part son étrange besoin d'universalité.

J'ai le désir d'être de tous les temps, de tous les espaces, de toutes les âmes, de toutes les émotions, et de tous les entendements; mais, ne pouvant être la propre force universelle, qui enveloppe et pénètre la ratation des êtres, je veux, au moins, être

une conscience perceptible à celle-ci, un éclat d'un instant dans le choc nocturne des choses.

Voici une chanson de Pessôa reproduite par Carlos Queiroz et qui donnera une idée de la manière du Poète dans le poème court.

Soleil nul des journées vaines, pleines de calme et de fatigue, chauffe au moins les mains, si tu ne peux entrer dans l'âme.

Que la main, en effleurant la main qui s'approche d'elle de sa douce chaleur à fleur de peau, dissimule au moins le froid de l'âme.

Seigneur, puisque la douleur est notre bien avec la faiblesse qui l'accompagne, donne-nous au moins la force de ne la montrer à personne.

Chez la plupart des *Modernistes*, l'émotion intellectualisée est la base de leur art. Ainsi ne sauraient-ils répudier la belle et audacieuse spontanéité de Joâo Falco dans les surprenantes confessions sans plan, sans artifice, qui forment la trame de ses deux livres : *D'un jour à l'autre* et *Automne, tu devais venir* où s'exprime entière, par notations incisives, une vibrante sensibilité de femme, indifférente aux soucis habituels d'architecture, Joâo Falco n'en conquiert pas moins une place de haut rang. C'est que le sentiment lyrique ne lui fait pas défaut, et que celui-ci est toujours à base de vérité vécue.

Ainsi pense également sans doute Ruy Sant'Elmo, qui sait enfermer dans sa prose tant d'émotion visuelle. Son nouveau roman : **L'Ombre des Morts,** s'efforce d'illustrer le thème célébré par *Les Revenants* d'Ibsen, et résumé dans cette formule : « L'Homme ne descend pas tout entier dans la tombe. » La découverte des *chromosomes* l'a prouvé, et Gustave Le Bon l'avait proclamé : « Les ombres des morts tissent la trame de notre destinée », disait-il. Pour illustrer ces points de vue, Ruy Sant'Elmo a construit une intrigue peu compliquée, presque idyllique, à tendances sociales, à travers laquelle évoluent des personnages d'un relief suffisamment accusé pour que le lecteur ne songe pas à contester la justesse de vision de l'écrivain. Les caractères sont nettement dessinés. Le vieil industriel rapace et routinier s'oppose tout naturellement au docteur idéaliste et libre-pen-

seur, dont la philosophie un peu naïve est d'ailleurs assez flottante. Victoria, la préceptrice, a toutes les qualités et tous les défauts de sa fonction. L'auteur aurait pu la rendre antipathique. Il ne l'a pas voulu. Il y a quelque incohérence chez le jeune ingénieur, fils de domestiques illettrés. Les figures populaires qui traversent la scène, à part le *Doido*, ne sont qu'esquissées. Il y a partout une grande justesse de ton et de détails. Les personnages très portugais déconcertent parfois par leurs mouvements d'âme; mais il est certain que trois générations successives sont bien représentées : Mateus, victime de son ascendance, le Dr Silvestre, qui symbolise un certain illusionnisme libéral et le jeune ingénieur épris de nouveauté, mais que son origine rend hésitant. Au reste, l'action se passe dans un village à l'écart des grandes villes, et l'ensemble offre un tableau très vivant. Rosita donne la note émotive de bel et profond sentiment portugais. La maîtrise du style est incontestable...

José Régio, de son côté, s'affirme comme un puissant romancier d'analyse, et Adolfo Casais Monteiro s'apprête à nous donner dans un prochain récit en prose la mesure de son beau talent.

MÉMENTO. — La savante revue *A Lingua portuguesa*, brillamment dirigée par Rodrigo de Sa' Nogueira, publie (Vol. V, fasc. VI) *Gil Vicente e o caro* par Armando Souza Gomes. Il y faut suivre, aussi bien que dans les numéros suivants, l'étude d'Eduardo Antonino Pestana : *A Linguagem popular da Madeira* et les copieuses notes de vulgarisation signées du Directeur : *Salvemos a nossa lingua!* A plus tard, du puissant essayiste Antonio Sergio, deux études : *Em torno do problema da lingua brasileira* et *Cartesianismo ideal e Cartesianismo real* (Seara Nova).

Ont parut, de Luis Moreira de Sa e Costa : *Descendencia de los Marqueses de Pombal*, de Bernardino Machado : *Pela Independencia e pela integridade de Portugal*, manifeste à la Nation; de José Osorio d'Oliveira : *Aventura, roman* (Parceria Pereira, Lisbonne); de Sant-Anna Dionisio : *Antero;* de P. Hourcade : *Eça de Queiros e a França* (Seara Nova); de Carlos Amaro : *S. João subiu ao trono*, mistère en six journées (Seara Nova).

Lire à *Seara Nova : O problema do descobrimento da Australia pelos Portugueses* par Jaime Cortesão (N° 535); *As coisas vagas* poème de João Falco (N° 536); *Em pleno absurdo* par M. Teixeira

Gomes (N° 538); *A Vida de Moises* par Agostinho da Silva (N° 540); *Nova historia do primeiro descobrimento colombino* par Francisco Fernandes Lopes et *Crepusculo* poème par Augusto Casimiro (N° 542). La mort récente et prématurée de notre grand ami J. de Figueiredo met en deuil tous les amis de l'Art.

PHILÉAS LEBESGUE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Philippe de Zara : *Mustapha Kemal, dictateur*, Sorlot. — Leonid Strakhovsky. *The Origins of American intervention in North Russia* (1918). Princeton University Press.

Après bien d'autres, M. Philippe de Zara publie un ouvrage sur **Mustapha Kemal dictateur.** En fait, c'est plutôt un essai, déjà cent fois tenté, et parfois réussi, sur l'histoire de la Turquie de 1908 à 1935, qu'une vie de celui que M. Aniante appelait le *Loup gris d'Angora.* Il y aurait beaucoup à dire, et surtout à redire, sur la façon cavalière et tendancieuse dont l'auteur redit cette histoire. Ce qui étonne, c'est qu'il ait escamoté, ou du moins expédié en quelques lignes, la collusion des Turcs d'Angora et des Bolcheviks de Moscou. Ceux-ci comme ceux-là étaient traités en parias par les alliés en général. La France et l'Angleterre retenant sous leur domination d'immenses territoires peuplés de Musulmans, le gouvernement des Soviets s'ingénia à se concilier les sympathies de l'Islam. Il commença par affranchir, provisoirement et en paroles, les Croyants établis en Russie.

Musulmans de Russie, Tartars du Volga et de la Crimée, Khirghiz et Sarts de la Sibérie et du Turkestan, Tchtchendjis et montagnards du Caucase, disait une de leurs proclamations, vous tous dont les mosquées et les lieux saints furent détruits, dont la religion et les mœurs furent persécutées par les Tsars oppresseurs de la Russie, sachez que, désormais, votre foi et vos coutumes, vos institutions nationales et vos traditions sont déclarées libres et inviolables.

Bashkhivs et Khirghiz se constituèrent en républiques soviétiques, les Kalmouks eux-mêmes étrennèrent leur autonomie. Les Soviets comptaient que l'Inde, l'Egypte, la Mésopotamie, la Perse du Sud s'inspireraient de cet exemple pour recouvrer leur indépendance et se fédérer, avec Angora, contre l'oppresseur commun. Ils furent donc tentés d'appuyer

vigoureusement la rébellion des Turcs d'Angora. Mais ils se défiaient de Mustapha Kemal et de ses partisans qui s'affirmaient nationalistes. Leur but une fois atteint, ne se joindraient-ils pas un jour à la ligue des gouvernements capitalistes et bourgeois? Avant qu'ils en aient eu le temps, ils les auraient convertis à leur système politique. La grande Assemblée accepta le marché de dupes que les Soviets lui tendaient. Elle feignit de mordre à l'appât, plagiant jusqu'au style des notes que Moscou lui adressait; dans ses réponses, elle ne manquait jamais de déclarer que le mouvement d'Angora représentait véritablement un mouvement des « ouvriers et paysans de Turquie ». Seul le triomphe du bolchevisme en Europe pourra affranchir le peuple turc, renchérissaient les émissaires de Kemal. En lutte ouverte contre le traité de Sèvres et le régime capitaliste, Angora méritait toute la sympathie de la Russie et son aide. Le gouvernement des Soviets fit mine de se rendre à ces raisons, et s'allia avec les Turcs, leur livrant le matériel de guerre capturé par ses troupes sur Denikine et Wrangel. Les Bolcheviks ne se faisaient peut-être pas trop d'illusions sur la prétendue conversion des Turcs. Leur propre « mystique » camouflait des ambitions politiques très nettes. Les Turcs vainqueurs, à leurs trousses ils entraient dans cette Constantinople, que depuis Pierre Ier et surtout la grande Catherine, la Russie n'avait cessé de convoiter, et dont l'Angleterre et ses alliés avaient prétendu lui interdire l'accès. Les bolcheviks avaient trop ruminé les écrits de Karl Marx pour ne pas soupçonner le gouvernement de Sa Majesté Britannique de vouloir, avec le concours des Grecs, s'emparer de Stamboul et des Détroits dont l'importance commerciale

en fait du même coup des positions stratégiques de primordiale importance, susceptibles, en d'autres termes, d'exercer une influence décisive en cas de guerre, comme Gibraltar et comme Helsingfors, dans la Sund. Mais les Dardanelles, situées comme elles sont, sont encore plus importantes. Les batteries de Gibraltar ou d'Helsingfors ne peuvent commander toute la passe sur laquelle elles sont érigées sans le concours d'une flotte; les Dardanelles par contre, et le Bosphore sont si étroits que bien fortifiés — la Russie une fois dans la place ne manquerait pas de les fortifier — ils défieraient toutes les flottes du monde liguées ensemble pour en forcer le passage. En

ce cas, la Mer Noire deviendrait plus exactement un lac russe que le lac même de Ladoga, situé au cœur de la Russie. La résistance du Caucase aiderait à la famine, Trébizonde deviendrait un port russe et le Danube un fleuve russe...

En écho à ces pages écrites en 1853, résonna la déclaration de Pavlovitch, le porte-parole de la III[e] Internationale :

Tant que le Bosphore et les Dardanelles seront aux mains de l'Europe capitaliste, tant que la flotte anglaise conservera le libre passage de la mer Rouge, l'Ukraine et le Caucase saigneront à mort dans leur lutte contre les ennemis du bolchevisme et leurs machinations. Nous ne vivrons en paix et ne pourrons nous adonner à une œuvre créatrice et constructive que le jour seulement où la Mer Noire sera passée entre les mains de soviets et que le drapeau rouge de la Turquie ou les drapeaux d'une fédération soviétique de la Mer Noire flottera sur Constantinople.

A l'égard de cette même question de Constantinople et des Détroits, le gouvernement de M. Lloyd George suivait, quant à lui, la politique orientale de Disraeli, lequel déclarait :

Si les Russes venaient à posséder Constantinople, ils pourraient à tout moment faire traverser la Syrie à leurs armées et envahir le Delta. A quoi cela nous servirait-il alors d'occuper l'Egypte? En une telle rencontre, la maîtrise même de la mer ne nous servirait de rien... Notre force est sur la mer. La clé de l'Inde est Constantinople et non l'Egypte et le canal de Suez. L'hypocrisie des Russes est toujours la même. « Nous ne voulons pas occuper Constantinople », disent-ils. Peut-être bien, mais leur politique consiste à y avoir quelqu'un qui soit plus ou moins leur vassal... Ce qui m'inquiète, c'est que se sentant abandonnée, la Turquie ne conclue quelque accord avec la Russie, ouvrant à celle-ci les détroits et lui cédant le contrôle absolu de la rive asiatique.

Ces inquiétudes, M. Lloyd George devait les ressentir à son tour en 1921. Pour parer à la menace, il découvrit la « grande idée » des Grecs : la restauration de l'Empire byzantin, mais tributaire et vassal de l'Empire britannique, et contre le nationalisme turc, il lâcha l'impérialisme hellénique. Le choc eut lieu en Asie-Mineure qui devint, comme l'a dit M. Arnold J. Toynhee, un échiquier où les adversaires qui croyaient se battre pour le triomphe de leur propre cause, manœuvrés comme des pions, firent le jeu de leurs champions respectifs.

AURIANT.

§

Qu'on me permette de commencer ce compte rendu par un souvenir personnel. Au mois de décembre 1917, me trouvant à Londres, je fus convoqué, un jour, au War Office où, en présence des officiers de la section russe du grand état-major britannique, je fus questionné par le général W. R. Robertson, alors chef du dit état-major, sur ce qu'on devait et pouvait faire en Russie, qui venait de passer aux mains des bolcheviks. Je répondis carrément à cet officier général qu'il n'y avait rien à faire, à moins de faire la guerre aux bolcheviks pour les obliger à combattre aux côtés des Alliés. Je fis encore cette remarque qu'il serait quasiment impossible de les forcer à cela, car si le peuple russe détestait les Allemands, il n'aimait pas non plus les Alliés. Ma réponse fut considérée, cela va de soi, comme une boutade. Cependant, je ne fus pas alors un trop mauvais prophète, car les Alliés, en intervenant militairement en Russie, ne récoltèrent que des bûches et des affronts.

C'est à l'un des aspects de cette guerre, qu'on a nommée par euphémisme « intervention », qu'est consacré le livre de M. Leonid Strakhovsky, **The origins of American intervention in North Russia,** que vient de publier l'Université de Princeton.

M. Strakhovsky a eu entre les mains des documents inédits sur la préparation et l'exécution de l'intervention armée des Etats-Unis dans le Nord de la Russie et en Sibérie. Enfin il avait pris personnellement une part active aux événements qu'il décrit dans son ouvrage. Aussi, il lui semble que tout cela est suffisant pour qu'il puisse rejeter carrément la thèse de certains publicistes d'origine soviétique, qui prétendent que l'intervention des Alliés viola la neutralité armée de la Russie, neutralité dans laquelle elle se trouva placée après la signature de la paix de Brest-Litovsk, le 3 mars 1918. M. Strakhovsky prétend démontrer que ce ne sont pas du tout les Alliés qui violèrent la neutralité de la Russie, mais son gouvernement *de facto* d'alors, qui le fit en laissant pénétrer les forces armées des Empires centraux sur son territoire. Les Alliés, en intervenant en Russie, n'avaient nulle

intention de combattre les Russes, mais uniquement de chasser les Austro-Allemands. Au surplus, cette intervention fut un bien pour la Russie, et par conséquent les bolcheviks étaient mal fondés de demander des dommages-intérêts pour cette intervention, comme ils le firent tout au moins en ce qui concerne les Etats-Unis.

Telles sont les assertions de M. Strakhovsky. A les lire, on devient rêveur, d'autant plus qu'aucun fait ne les confirme. En réalité, les Américains tout comme les autres Alliés, ont fait la guerre à la Russie, ou aux bolcheviks, si l'on veut; ils n'eurent jamais affaire aux Austro-Allemands sur le territoire de la Russie, et ce n'est nullement leur intervention qui en fit partir ces derniers, mais la victoire des Alliés en Occident. Si donc maintenant on vient nous dire le contraire, en s'appuyant sur des paradoxes, c'est purement dans des buts politiques, pour se mettre bien avec les Soviets. Du reste, cela ressort clairement de la prière d'insérer qui accompagne l'ouvrage de M. Strakhovsky. Que dit cette prière d'insérer? Ceci :

> Dans l'avenir comme dans le passé, la Russie et les Etats-Unis sont destinés à être étroitement liés et cette étude, venant d'un historien émérite, constitue une contribution importante à la compréhension mutuelle de ces deux pays.

Mais, au reste, n'a-t-on pas passé l'éponge sur toute cette vieille histoire le jour où M. Litvinof et le président Roosevelt échangèrent des paroles amicales qui précédaient de peu la reconnaissance du gouvernement soviétique par les Etats-Unis?

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

D. Lloyd George : *Souvenirs de guerre : la Victoire;* Nouvelle Revue critique.

M. Lloyd George, toujours actif, a employé les loisirs forcés dont il jouit depuis plusieurs années à écrire l'histoire de ce qu'il a vu pendant la guerre. Judicieusement, il ne se borne pas à raconter ses souvenirs; il a fait grand usage des publications antérieures (histoires, mémoires ou documents). Il a ainsi été à même d'écrire un récit convaincant et évitant

les erreurs où tombe souvent celui qui se fie à des souvenirs toujours lacunaires sur des côtés importants. Au mérite d'une information très variée, le travail de M. Lloyd George ajoute celui d'avoir été écrit par un esprit plein de combativité. Que de fautes sont commises dans la conduite d'une guerre! Elles sont toujours plus nombreuses que les inspirations géniales. L'historien doit faire connaître les premières comme les autres. Par paresse d'esprit et répugnance de la conjecture, beaucoup d'historiens tracent des tableaux édulcorés ou bienveillants pour des sujets où il y a ample matière à critique. M. L. George n'a pas cédé à cette paresse d'esprit : il est sévère pour les principaux généraux dont il parle : Douglas Haig, Pershing, Sir Henry Wilson, Pétain. Le volume que nous annonçons (**Souvenirs de guerre : la Victoire**) commence à la conférence de Beauvais du 3 avril 1918 où fut établie l'unité de commandement. Il s'arrête au 11 novembre 1918 avec la conclusion de l'armistice. En terminant, l'auteur se pose trois questions : 1° Pouvait-on éviter la guerre? Oui, répond-il, mais on ne songea que trop tard à une conférence (je crois que c'est une erreur, les Allemands avaient à l'avance protesté contre cette idée); 2° Aurait-on pu faire la paix avant novembre 1918? Réponse négative; 3° Pouvait-on, d'un côté ou de l'autre, hâter la victoire? M. Lloyd George croit que les Allemands commirent trois grandes fautes : l'invasion de la Belgique, Verdun et l'offensive de 1918. Les Alliés, de leur côté, négligèrent le front oriental : c'est de ce côté-là qu'il leur fallait gagner la guerre.

MÉMENTO. — Maurice Fombeure : *Soldat;* Gallimard (Souvenirs humoristiques d'un soldat d'infanterie de marine d'après la guerre, élève officier à Fontainebleau. L'auteur n'avait sans doute pas beaucoup d'estime pour le métier militaire, mais il est difficile d'imaginer un récit plus vivant et plus spirituel que le sien).

Henri de Vibraye : *Sans doute, il est trop tard : Souvenirs du front britannique;* Hazan, 70, rue de l'Université (L'auteur, interprète dans la cavalerie, raconte d'une façon pittoresque et intéressante ce qu'il a vu).

Jean Clo : *Les Frères perdus;* Berger-Levrault (Emouvant récit des aventures d'un soldat colmarien, contraint par les Allemands de faire du service militaire à Verdun, puis sur le front russe).

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Les problèmes de l'Europe centrale et orientale. — Les problèmes de l'Europe centrale et orientale ont été pendant le mois de janvier au premier plan de toute l'actualité internationale. La Conférence italo-austro-hongroise de Budapest, la visite officielle à Berlin de M. Stoyadinovitch, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères de Yougoslavie, le changement de gouvernement survenu à Bucarest, où le roi Charles a confié le pouvoir à M. Goga, chef du parti national-chrétien, bien que ce parti n'ait obtenu que 8 % des suffrages exprimés aux récentes élections législatives et que sa doctrine, qui procède à la fois de l'antisémistisme à la manière raciste et du fascisme italien, soit contraire à tous les principes jusqu'ici connus de la politique intérieure et extérieure de la Roumanie, enfin, l'attitude de l'Allemagne à l'égard de l'Autriche et la recrudescence de l'agitation des nazis dans ce dernier pays, tels sont les faits qui ont alimenté les controverses internationales qui traduisent les inquiétudes se faisant jour dans toutes les capitales. On a le sentiment que la crise politique en Europe centrale en arrive à un tournant particulièrement dangereux et qu'il y a quelque raison de s'attendre à des événements graves dans cette partie du Continent.

La conférence italo-austro-hongroise, réunie en vertu des accords additionnels aux protocoles de Rome, lesquels prévoient des consultations périodiques entre les ministres des Affaires étrangères d'Italie, d'Autriche et de Hongrie, a abouti, au bout de deux jours de délibérations, à des conclusions assez mal définies. La déclaration commune publiée à l'issue de cette réunion autorise à penser que le ministre des Affaires étrangères d'Italie a essayé d'entraîner définitivement l'Autriche et la Hongrie dans le sillage italo-allemand, et qu'il n'y a pas complètement réussi, les partenaires du comte Ciano ayant voulu réserver, dans la plus large mesure possible, leur liberté d'action. En somme, on s'est borné à réaffirmer la volonté des trois gouvernements d'intensifier leur activité politique et économique, ainsi que leur cordiale collaboration dans l'esprit des protocoles de 1934, mais il

est à noter qu'aucune référence en termes formels n'a été faite à l'indépendance de l'Autriche. D'autre part, les ministres autrichiens et hongrois, tout en proclamant leur hostilité irréductible au communisme et en marquant leur sympathie pour le pacte anticommuniste italo-germano-japonais, se sont bien gardés d'apporter l'adhésion de leurs deux pays à cet accord, d'où on peut dégager que Vienne et Budapest ne sont pas résignées à se laisser entraîner dans la lutte des deux idéologies qui divisent l'Europe. De même, les représentants de l'Autriche et de la Hongrie ont bien pris acte des raisons qui ont déterminé le gouvernement italien à se retirer de Genève, et ils ont consenti à souligner les conséquences profondes qu'a cette décision en ce qui concerne la composition, les buts et les possibilités de la Société des Nations; mais, en réalité, l'Autriche et la Hongrie ne suivent pas l'Italie sur ce terrain et restent jusqu'ici membres de la grande Institution internationale de Genève. Le seul avantage qu'ait réellement marqué le comte Ciano, c'est qu'il a obtenu des cabinets de Vienne et de Budapest qu'ils reconnaîtraient formellement le pouvoir du général Franco comme constituant le gouvernement légal de l'Espagne. Il en ressort, en somme, que l'Autriche et la Hongrie entendent réserver l'avenir et garder une certaine liberté de mouvement à l'égard de l'axe Rome-Berlin.

La situation nouvelle créée en Roumanie reste encore confuse, et il faut attendre les résultats des nouvelles élections, prévues pour le début du mois de mars, pour se rendre exactement compte de l'évolution de la politique générale du gouvernement de Bucarest. Tout dépendra du sens dans lequel s'exercera, à ce moment, l'influence personnelle du roi. Que le cabinet Goga, tel qu'il est composé, veuille agir dans un esprit autoritaire, qu'il veuille s'efforcer de développer les relations de la Roumanie avc l'Allemagne et favoriser un rapprochement politique avec l'Italie, on ne saurait en douter. Cela découle logiquement des circonstances mêmes dans lesquelles il a été appelé à prendre le pouvoir. Pourtant, il est à noter que, dès le premier jour, on a insisté à Bucarest sur le fait que la politique intérieure est une chose et la politique extérieure unc autre, que celle-ci ne peut être commandée par

celle-là. L'idée existe cependant qu'une politique intérieure roumaine basée sur le programme antijuif du parti national-chrétien doit influer, par la force des choses, sur la politique étrangère du royaume et éloigner la Roumanie des puissances libérales et démocratiques. Il ne faut pas se dissimuler que le problème juif tel que le pose le cabinet Goga est gros de conséquences sur le terrain international, car il met en cause le traité des minorités de 1919. Mais il est à retenir que dans toutes les déclarations faites jusqu'ici au nom de ce gouvernement nouveau par le ministre des Affaires étrangères, M. Micesco, il est proclamé avec force que la Roumanie demeure fidèle à la Société des Nations, fidèle aussi aux accords qui la lient à la France, à la Pologne et à ses associés de la Petite-Entente et de l'Entente balkanique, d'où on déduit qu'il n'y aura rien de changé dans le domaine de la politique extérieure. Pour se faire une opinion, il sera prudent d'attendre de savoir en toute certitude comment ces bonnes résolutions se traduiront dans la réalité des choses et comment cette fidélité aux accords anciens, toujours en vigueur, peut se concilier avec les tendances qui se marquent actuellement à Bucarest.

Le fait sans doute le plus caractéristique de l'évolution qui s'accomplit en Europe centrale et orientale est le voyage de M. Stoyadinovitch en Allemagne. En principe, il ne s'agissait que d'un acte de courtoisie internationale, le président du Conseil et ministre des Affaires étrangères de Yougoslavie rendant simplement à Berlin la visite que le baron von Neurath fit l'année dernière à Belgrade. Il n'en est pas moins vrai que l'atmosphère créée à l'occasion de cette démarche a donné à celle-ci une portée politique qu'on peut difficilement contester. Certes, la Yougoslavie, elle aussi, proclame à toute occasion sa fidélité à son accord avec la France, à la Société des Nations, à la Petite-Entente et à l'Entente balkanique, et tout récemment encore, lors de la « visite d'amitié » de M. Yvon Delbos à Belgrade, les assurances les plus formelles furent données à ce sujet par le prince-régent Paul et par M. Stoyadinovitch lui-même. Il n'en reste pas moins que le voyage à Berlin, entrepris au lendemain même de celui de M. Delbos à Belgrade, a pris tout l'éclat d'un acte politique

de première importance. On sait depuis longtemps déjà que M. Stoyadinovitch a, en matière de politique extérieure, des vues personnelles qui s'accordent assez mal avec les sentiments que l'on connaît traditionnellement au peuple yougoslave et qu'il a de la solidarité qui s'impose à tous les Etats de la Petite-Entente une conception parfois déconcertante. C'est à lui que l'on doit, notamment, les accords politique et économique improvisés en un tournemain entre la Yougoslavie et l'Italie, en dehors de toute participation directe ou indirecte des deux autres Etats de la Petite-Entente.

On a répété qu'aucun accord déclaré ou secret n'a été signé en conclusion de ses entretiens en Allemagne avec le chancelier Hitler, le baron von Neurath et le général Goering. On le croit sans peine, encore qu'il ait été beaucoup question dans la presse internationale de certains arrangements qui auraient été envisagés dans l'éventualité d'une restauration du trône des Habsbourg, à laquelle on n'est pas moins hostile à Belgrade qu'à Berlin. Mais en dehors du communiqué officiel qui a constaté que les entretiens du ministre yougoslave avec les hommes d'Etat allemands se sont déroulés « dans une atmosphère d'amitié sincère et de pleine compréhension pour les conceptions politiques des deux partis », qu'ils ont confirmé « les conditions d'une amitié durable et d'une coopération utile à la paix de l'Europe » et qu'ils ont permis d'établir que, de part et d'autre, on est animé de la ferme volonté de favoriser de toute manière le développement des relations entre les deux pays, il y a les paroles pour le moins étranges que M. Stoyadinovitch prononça au déjeuner donné en son honneur par le général Goering. Le président du Conseil de Yougoslavie a affirmé sa confiance dans une collaboration toujours plus étroite avec le Reich allemand, parce qu'il prétend savoir que souvent le peuple yougoslave a été associé par le destin au peuple allemand. Comme preuve de cette affirmation singulièrement téméraire du point de vue de la vérité historique il a cité le fait que c'étaient des Serbes qui montaient la garde devant le château de Frédéric le Grand, et que ce furent des Allemands qui, les premiers, voulurent connaître les souffrances et les chansons du peuple serbe... Que cela suffise à associer le destin de celui-ci au destin du

peuple allemand, on aura quelque peine à le croire, surtout à Belgrade, où l'on n'a certainement pas oublié que ce furent les actes de l'Allemagne impériale à l'origine de la crise austro-serbe, au lendemain de l'attentat de Serajevo, qui déclenchèrent la guerre mondiale, et que ce furent les armées allemandes qui eurent la plus grande part dans la sauvage agression dont la Serbie indépendante fut la douloureuse victime. Il serait difficile après l'éclat donné à la visite à Berlin de M. Stoyadinovitch, après les déclarations par lesquelles celui-ci a célébré une amitié germano-yougoslave si nouvelle et après les commentaires enthousiastes que tout cela inspira à la presse officieuse de Belgrade de ne pas se rendre compte que la politique extérieure de la Yougoslavie — du moins telle que la pratique personnellement M. Stoyadinovitch — s'engage dans des chemins imprévus. Il y a des réalités qu'il faut savoir regarder en face et dont il importe de prendre à temps la mesure exacte.

Tout cela emprunte surtout son importance au fait que la diplomatie allemande continue à manœuvrer avec la plus grande activité contre la Tchécoslovaquie d'une part, contre l'Autriche d'autre part. L'heure approche où le Reich estimera pouvoir abattre son jeu tendant à réaliser, aux fins de l'hégémonie allemande et du nouveau « Drang nach Osten », ses vastes desseins, en vue desquels il a réussi à amener l'Italie à abandonner ses positions particulières en Europe centrale. Tout en évitant l'Anschluss et un coup de force qui provoquerait inévitablement l'intervention des puissances, Berlin travaille obstinément à préparer un effondrement intérieur en Autriche, effondrement qui rendrait possible la prise du pouvoir à Vienne par un gouvernement nazi entièrement à sa dévotion, lequel réaliserait alors en fait la communauté des deux peuples de race allemande.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Lucie Paul Margueritte : *Tunisiennes;* Denoël. 18 »

Art

Divers : *Deuxième Congrès international d'esthétique et de science de l'art, Paris 1937. Tome I: Esthétique générale. Psychologie. Sociologie et culture. Tome II : Histoire et critique. Science de l'art et techniques. L'art contemporain;* Alcan. 120 »

Dubout : *Les gens du siècle, album* de dessins; Nouv. Revue franç. » »

L. H. Labande : *les Brea, peintres niçois des XVe et XVIe siècles en Provence et en Ligurie.* Avec des reproductions; Edit. Les Amis du Musée Masséna, Nice. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Pierre Devaux : *Je lis dans les formes du corps.* Avec des figures; Edit. de France. 6 »

Histoire

Marius Ary Leblond : *Vie de Vercingétorix. La jeunesse. La victoire;* Edit. Denoël. » »

Constance Lily Morris : *Marie-Thérèse, le dernier conservateur,* traduit de l'anglais par Mme Marie Mavrand. Avec des illust; Plon. » »

J. Nemo : *Psychologie du Risorgimento,* essai sur l'évolution politique de l'Italie aux XIXe et XXe siècles; Vuibert. » »

Friedrich Wilhelm Foerster : *L'Europe et la question allemande,* traduit de l'allemand par Henri Bloch et Paul Roques. Préface de André Chaumeix; Plon. 20 »

Littérature

Roger Denux : *Pour quelques-uns;* La Fenêtre ouverte. 15 »

Marceline Desbordes-Valmore et son pays natal, poésies, lettres et documents inédits. Préface par Lucien Descaves. Avec 2 bois gravés par Henri Gros et 9 vignettes romantiques; Libr. Fontaine. » »

Béatrice Elliott : *Emile Ripert, poète et humaniste de Provence.* Avec un portrait; Aubanel père. Avignon. » »

Albert Garreau : *Clément Brentano.* Avec 9 illust. h. t.; Desclée De Brouwer. 20» »

Arthur Rimbaud : *Ebauches,* recueillies par Mme Yerta Méléra, suivies de la correspondance entre Isabelle Rimbaud et Paterne Berrichon et de Rimbaud en Orient. Variantes et documents divers; Mercure de France. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Georges Gay : *La bataille de Charleroi, août 1914.* Préface du maréchal Franchet d'Espérey. Avec 12 cartes et 10 photographies h. t.; Payot. 36» »

Général Laure : *Le commandement en chef des armées françaises du 15 mai 1917 à l'armistice.* Avec 9 croquis et 70 planches de photographies h. t.; Berger-Levrault. » »

Philosophie

Maurice Blondel : *L'action. II : L'action humaine et les conditions de son aboutissement;* Alcan. 60 »

Francis Maugé : *L'esprit et le réel perçu;* Alcan. 30 »

Poésie

Paolo Emilio Giusti : *Magie.* Préface de Jean Royère; Messein. 12 »

Henri de Lescot : *Typographie du lieu.* Lettre-préface d'André Salmon; Edit. des Iles de Lérins, Sainte-Marguerite de la mer. » »

Georges Martin : *Ombres fidèles;* Edit. du Feu, Aix-en-Provence. » »

Léon Riotor : *Imageries des Croisades,* poèmes ; Mercure de France 15 »

René Gérard Tavernier : *De vous la merveille;* Denoël. » »

Marie Amélie Vivier : *Le chant du galoubet.* Préface de Jeanne Langlin; Edit. Corymbe. 12 »

Politique

N. de Basily : *La Russie sous les Soviets, vingt ans d'expérience bolchévique*. Avec une carte h. t.; Plon. 40 »

Jean Bastin : *L'affaire d'Ethiopie et les diplomates 1934-1937*. Avec des illust; Desclée De Brouwer. 45 »

Questions juridiques

H. Mankiewiez : *Le National-socialisme allemand, ses doctrines et leurs réalisations. Tome Ier: La conception national-socialiste du sens de la vie et du monde (Weltanschaung). Son rôle. Ce qu'elle travaille à détruire*. Avertissement au lecteur par Edouard Lambert; Librairie générale de droit et de jurisprudence. 45 »

Questions militaires et maritimes

Général Camon : *La première manœuvre de Napoléon*; Berger-Levrault. 10 »

Général Jean Charbonneau : *Maroc, vingtroisième heure*. Préface de M. le général Huré. Illust. de Théophile Jean Delaye; Lavauzelle. 21,60

Général H. Mordacq : *La défense nationale en danger*; Edit. de France. 9 »

Roman

Paul Arène : *Jean des Figues*; Nelson. » »

Maurice Baring : *La clé des champs*, traduit de l'anglais par Marthe Duproix; Stock. 25 »

Mme Athanasio Bénisti : *Le chant désespéré*; Horizons de France. » »

Albert Brust : *La lionne*; Les livres nouveaux, Avignon. » »

Joseph Budin : *Les enfants chez les humbles*. Préface de Gaston Picard. Illust. de Solange Gouillon; E. Lemoine, Châlons-sur-Saône. 12 »

Loïc de Cambourg : *Bachour l'étranger*, roman exotique; Figuière. » »

Claude Farrère : *Les Imaginaires*; Flammarion. 18.50

César Fauxbras : *Antide ou les banqueroutes frauduleuses*, roman peut-être philosophique; Flammarion. 15 »

Maurice Genevois : *Bernard*; Flammarion. 15 »

Kenneth Grahame : *Au Royaume des Enfants*, II : *Jours de rêve*, traduit de l'auteur par Léo Lack; Mercure de France. 15 »

René Guillot : *Frontières de Brousse*; Edit. du Moghreb, Casablanca. 16,50

Pierre Hubermont : *L'arbre creux*; Rieder. 18 »

Armand Lunel : *Jérusalem à Carpentras*. (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 21 »

Gabriel Mourey : *L'amateur de fantômes*; Mercure de France. 15 »

A. Ferdinand Herold : *Les Amants hazardeux*; Mercure de France. 15 »

Pierre Véry : *M. Malbrough est mort*; Nouv. Revue franç. 12 »

Sociologie

Georges Duhamel : *Au chevet de la civilisation*; Flammarion. 2,25

Théâtre

Gaston Zananiri : *Thaïs. Arbre de perles*; Cahiers du Sud, Marseille. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Henri Allorge. — Mort de George Auriol. — Mort de Daniel Marquis-Sébie. — Le « Balzac » de Rodin. — La troisième Exposition de Poésie contemporaine. — Le prix « Jeunesse ». — Apollinaire chez les Génovéfains. — La société du « Vieux Marly ». — Chronique municipale de la statue de Zola. — Un Labiche ignoré. — Firmin Léautaud. — Ponchon et les marionnettes. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France. »

Mort d'Henri Allorge. — En quelques jours, deux deuils ont frappé la Maison de Poésie. En effet, le lendemain même des obsèques de son président, Victor-Emile Michelet, elle perdait un autre poète, Henri Allorge (16 janvier). Celui-ci était né à Magny-en-Vexin, le 20 mars 1878. Ses principaux recueils de vers sont : *Les Poèmes de la Solitude* (Revue des poètes, 1902); *Quatre Rondels Louis XV*, illustrations de E. Rocher (Atlantide, 1904); *L'Ame géométrique*, avec une lettre-préface de Camille Flammarion (Plon, 1904); *Le Cahier des Harmonies*, transpositions poétiques d'impressions musicales (Plon, 1907); *Comme au joli temps des marquises* (Plon, 1908); *L'Essor éternel* (Plon, 1909); *La Splendeur douloureuse* (Plon, 1912); *Petits Poèmes électriques et scientifiques*, avec une préface d'Edouard Schuré (Perrin, 1924).

« Sous une forme très plastique, jointe à une sensibilité frémissante », ainsi que l'a écrit Schuré, Allorge se plaisait à célébrer les recherches d'une pensée curieuse d'inconnu. Il transpose des sensations musicales en poésie, il chante les découvertes de la chimie, de la physique et la radio-activité l'incite à évoquer, pour expliquer la création, un fluide plus subtil encore :

Un fluide inconnu bout aux célestes cuves.

Dans ses romans, ce poète reste un esprit très distingué, un penseur que hantent les mystères éternels. Citons *Le Grand Cataclysme*, roman du centième siècle (Plon), et *Le Secret de Nicolas Flamel* (Les Œuvres Représentatives).

Henri Allorge faisait partie du Conseil d'Administration de la Maison de Poésie depuis sa fondation en 1928. — L. M.

§

Mort de George Auriol. — George Auriol, de son vrai nom Georges Huyot, est mort le 3 février dans sa 76e année. Il était né à Beauvais. Il fit ses débuts au *Chat Noir* de Rodolphe Salis, comme rédacteur en chef, en réalité composant souvent le journal à lui seul. On lui doit de nombreux recueils de contes humoristiques et plusieurs volumes de chansons à l'imitation, souvent parfaite, des vieilles chansons françaises. Voici quelques titres : *Histoire de rire, En revenant de Pontoise, J'ai tiré ma bourse,*

Hanneton vole!, Ma chemise brûle, Le chapeau sur l'oreille, A la façon de Barbarie, La charrue avant les bœufs, L'hôtellerie du Temps perdu, et, pour les seconds : *Rondes du valet de carreau, Sur le Pont d'Avignon, Rondes et chansons d'avril, Chansons d'Ecosse et de Bretagne.* George Auriol a publié également trois recueils de cachets, monogrammes et ex-libris dessinés par lui, sous le titre général : *Le Livre des cachets et des monogrammes.* Il est aussi créateur de caractères typographiques connus sous les noms de « Caractère Auriol », la « Française légère », la « Française allongée » et le « Montjoye ».

George Auriol avait conservé, malgré son âge, une extrême curiosité littéraire. Connu et estimé dans toutes les maisons d'édition, il passait régulièrement s'y approvisionner de leurs *nouveautés*, faisant autour de lui la plus chaleureuse propagande pour les livres qui l'avaient intéressé.

George Auriol était président de la Société des Ecrivains humoristes.

§

Mort de Daniel Marquis-Sébie. — Daniel Marquis-Sébie a été emporté le 24 janvier par une courte maladie. Poète, écrivain, sculpteur et peintre, il rapporta d'un séjour de dix-sept ans en Afrique des poèmes, dont quelques-uns furent publiés dans le *Mercure* (v. n° du 15 juillet 1933). On lui doit : *Une leçon d'Antoine Bourdelle à la Grande Chaumière* (Cahiers de la Quinzaine, 1930), *Le Message de Bourdelle* (Prix Charles Blanc 1932, L'Artisan du Livre, 1931), *Cieux Africains* (Jean Crès, 1937). — F.-P. R.

§

Le « Balzac » de Rodin. — Le Conseil municipal de Paris ayant accordé le meilleur accueil à la demande que lui a adressée le Comité du *Balzac* de Rodin d'un emplacement pour y élever cette œuvre magnifique, la statue de l'auteur de *La Comédie Humaine* sera inaugurée au printemps prochain, au cours des fêtes données par la Société des Gens de Lettres de France pour célébrer son centenaire. Ce ne sont pas seulement Balzac écrivain et son statuaire qui seront glorifiés alors; c'est, également, Balzac fondateur de la Société des Gens de Lettres et deuxième président de la célèbre institution. Néanmoins, la Société des Gens de Lettres qui a déjà marqué son intention, en se faisant représenter à la tête du « Comité Balzac » par quatre de ses présidents honoraires ou en exercice, MM. Georges Lecomte, de l'Académie Française, Gaston Rageot, Jean Vignaud, Mme Camille Marbo, désire, dans un noble souci, en donnant le plus grand éclat à cette inauguration, ef-

facer définitivement l'erreur qu'elle a commise, il y a quarante ans, en refusant à l'illustre sculpteur la statue de Balzac.

Quelques lignes d'une lettre inédite, écrite en ce temps, pendant ses fiançailles, par le romancier Charles Géniaux à celle qui devait devenir sa femme, indiquent en termes pittoresques l'incompréhension qui accueillit autrefois le chef-d'œuvre de Rodin et, par contre, l'enthousiasme que celui-ci provoqua chez le futur auteur d'*Armelle Louanais* :

Il se dresse splendidement au milieu de la Galerie des Machines. Je me jette sur lui et d'abord j'éprouve une douleur morale. Tout ce que j'ai d'atavisme, les vieilles idées non encore chassées et le germe latent de la bêtise humaine remontent jusqu'à l'âme et je souffre. Je suis étonné. Je ne m'attendais pas à cette statue. Je demeure confondu. Bloc informe, monstrueuse apparition. A mes pieds la foule se tord : on rit, on blague, on crève!!! Alors, devant la suprême bêtise de cette foule abrutie, je regarde. Balzac est rejeté en arrière, d'un geste puissant, ses mains relèvent sa robe de chambre, sa tête et son cou de taureau ne forment qu'un; cela tombe en une masse effroyable de force. Et la tête! Un front en promontoire, là dedans deux yeux sombres, railleurs, douloureux, un nez d'aigle qui s'incurve sur des lèvres retroussées de lion qui va mordre ou bien agonise. De profil, c'est le lion ayant conscience une dernière fois de sa force mâle et jetant un dernier éclair de génie. Oui, sur l'instant, l'œuvre de Rodin, je la compris enfin! Elle atteint le génie le plus haut. Il a marqué la *Comédie Humaine* sur ce masque démoniaque! Il a taillé le colosse surhumain qui possédait le monde dans ses entrailles. Et il est là, Balzac, se dressant une fois encore dans un mépris immense de cette foule de mufles qui rient sous son socle. Et il me parut tellement prodigieux de beauté moderne que je m'en allai ému à pleurer d'entendre l'abject ricanement de ces philistins.

J. C.

§

La Troisième Exposition de Poésie Contemporaine. — C'est du 15 février au 1er mars qu'aura lieu — à la Galerie de Paris, 214, Fg Saint-Honoré — la 3e Exposition de Poésie Contemporaine, manifestation qu'annuellement organise M. René de Berval, président de l'Association des Jeunes Auteurs Français.

Elle groupera, cette année, outre des manuscrits inédits de nos plus grands poètes contemporains et des manuscrits de jeunes, une partie rétrospective, très riche en documents littéraires et anecdotiques (manuscrits, autographes, dessins, photographies, documents inédits, livres, revues, etc.)

D'autre part, organisée avec la collaboration de MM. Paul de Montaignac et J. M. Campagne, une partie de cette manifestation poétique sera réservée et consacrée aux portraits d'écrivains. (*Communiqué.*)

§

Le prix « Jeunesse ». — Ce prix annuel de 5.000 francs est destiné à récompenser un manuscrit s'adressant aux enfants. Le

jury, présidé par Paul Hazard, professeur au collège de France, est composé d'éducateurs et d'écrivains, parmi lesquels G. Duhamel, Paul Fort, Ch. Vildrac, Marcelle Tinayre, S. Ratel. Le prix « Jeunesse 1937 », *Jeantou le maçon creusois*, de Georges Nigremont, a paru récemment. Le prix sera décerné à nouveau en juin 1938. Les manuscrits doivent être déposés avant le 1er mars. Pour tous renseignements, écrire : Editions Bourrelier et Cie, 76, rue de Vaugirard, Paris 6e (*Communiqué.*)

§

Apollinaire chez les Génovéfains. — En la Bibliothèque Sainte-Geneviève, les amis de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet ont — à l'aide de manuscrits, de livres, de photographies et de dessins — reconstitué l'atmosphère si pure des *Soirées de Paris*, dont Guillaume Apollinaire fut le directeur.

Partout, nous retrouvons la pensée ou l'émanation de celui qui — selon Jean Cocteau — « portait une grosse goutte de gloire au bout de sa plume ».

Tout est présence — matérialisation, pourrait-on dire : auprès des eaux-fortes que Marcoussis fit pour *Alcools*, repose sa pipe, sur laquelle Fernand Fleuret écrivit ce conseil : « Comme Guillaume, verse le baume » ; ici, sont les épreuves des *Calligrammes*, que Guillaume, jadis penché sur eux, corrigea... en écrivant horizontalement... mais c'était à son imprimeur qui, probablement, point n'était poète, — ses aquarelles, toutes deux tonitruantes de vie et de joie : *Les Fraises du Mexique*, dédiées à Pierre Rocher, et *Le Brigadier Masqué* qui s'en « va-t-en guerre », armé de pied en cap, chevauchant un aimable coursier, l'un et l'autre rutilants et ardents.

Quelques photographies éparses vivifient ce sang si riche qui, pour un mois, a été enfermé dans des vitrines, et qui, par sa présence, rajeunit le cloître austère des Génovéfains.

Enfin, par affinité, se sont groupés ses amis... poètes et artistes : André Salmon, Max Jacob, Fernand Divoire, Fernand Fleuret, Francis Carco, André Billy, Pablo Picasso, Picabia, Vollard et tant et tant, tous ceux qui hantèrent du bateau-lavoir au boulevard Diderot, ou qui errèrent leurs destinées et vécurent leur poésie le long de la Butte...

Et à une enquête sur : « Quels sont vos trois tableaux préférés ? », Apollinaire répond : « Les trois tableaux de musée que je préfère sont : le Georges Braque que l'on conservera au Ryksmuséum d'Amsterdam, le Henri Rousseau que l'on ne manquera pas d'ex-

poser bientôt aux Offices, et le Picasso qui ornera un jour le Salon Carré du Louvre. »

Quel prophète!... et surtout, quel ami! — RENÉ DE BERVAL.

§

La Société du « Vieux Marly ». — On nous prie d'attirer l'attention de nos lecteurs sur cette société, que préside le Dr Hanotte et qui vise un but assurément louable et intéressant : la sauvegarde et la restauration des derniers vestiges de l'ancien château louisquatorzien et de son parc. Malheureusement, cette entreprise a besoin de ressources élevées. Pour aider à en trouver, la société a édité et mis en vente dernièrement une plaquette, *Les Chevaux de Marly*, écrite par M. Georges Corbière et préfacée par M. Paul Vitry, conservateur de la sculpture au musée du Louvre (1). Cet opuscule fort documenté renseigne le public sur les œuvres géniales de Coysevox et de Coustou, situées de part et d'autre de la place de la Concorde.

§

Chronique municipale de la statue de Zola. — Le dernier *Bulletin* de la Société littéraire des *Amis d'Emile Zola* raconte comment Lucien Descaves, membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique, réussit à obtenir que le rez-de-chaussée de l'ancienne maison de Zola à Médan, hospice infantile appartenant actuellement à cette administration, devienne un musée de l'écrivain.

Les testimoniaux de cette gloire, désormais admise, se multiplient sans soulever de réactions. Il n'en était pas ainsi quand je fus élu, aussitôt après la guerre, au Conseil municipal de Paris; la majorité gardait une rancune manifeste à l'auteur de *J'accuse;* le nom seul de Zola soulevait des imprécations au sein des Commissions chargées d'accepter et de désigner des emplacements aux monuments publics.

Le statuaire Constantin Meunier avait réalisé, avec un sujet central et des figures complémentaires, un ensemble vigoureux, admiré au Salon quelques années avant la guerre, oublié depuis dans les sous-sols du Grand-Palais. Il manquait une vingtaine de mille francs pour un piédestal définitif, l'érection, cérémonie comprise; il manquait surtout un emplacement, farouchement refusé par l'assemblée municipale.

La société des *Amis d'Emile Zola* m'appela à son aide, me de-

(1) Edition de la Société « Le Vieux Marly ». Siège social Pavillon du Butard, La Celle-Saint-Cloud (Seine-et-Oise). Prix, 15 fr.; franco, 15 fr. 75.

manda d'intervenir. J'avais une dette de reconnaissance, je n'oubliais pas que Zola, tout d'abord vitupéré, m'avait accueilli avec bienveillance, m'avait remis une lettre de quatre pages, avait fait une démarche personnelle auprès du Préfet de la Seine, M. Poubelle, alors que, pour des motifs familiaux, je désirais entrer dans l'administration de la Ville.

L'architecte Frantz Jourdain, président du Salon d'Automne, avait été le camarade d'atelier de Maurice Le Corbeiller, à ce moment président du Conseil municipal. Heureuse fortune, pensai-je, qui me vaudra un précieux appui dans la téméraire mission que j'ai acceptée. Mais quelle erreur était la mienne! Je reçus un accueil tel que je n'aurais plus jamais adressé de ma vie la parole à Le Corbeiller, si je ne lui avais arraché la veille la présidence de l'inauguration d'une plaque mémoriale à Charles Baudelaire (lequel n'était pas non plus de ses amis!) rue Hautefeuille, autre célébration dont m'avaient prié de m'occuper André Fontainas et Alfred Vallette.

Pour Zola je m'entêtai. L'ancienneté du projet, par delà cinq années de tourmente et de guerre, me permit d'arranger l'histoire à ma guise et de persuader aux membres de la Commission, nouveaux ou oublieux, que l'acceptation « artistique » avant guerre avait été chose faite, qu'il n'y avait aucun crédit à voter, que c'était un retard regrettable à réparer; bref le dossier ayant pu franchir ainsi le refus prévu de la 4e Commission (beaux-arts) fut transmis à la 3e (voie publique) pour désignation d'un emplacement. Le rapporteur nommé fut François Levée, nettement hostile.

Or s'agitait à ce moment une question Paul Déroulède. Mademoiselle Déroulède avait obtenu sans grand'peine l'acquiescement à un monument pour son frère (elle l'avait financé de ses deniers) par un statuaire montmartrois qui avait su toucher son cœur — et son porte-monnaie — avec plus de bonne volonté que de talent. La 3e commission accordait tout emplacement, en n'importe quel quartier (pourvu qu'il n'y eût pas opposition absolue du conseiller). César Caire, futur président, offrait lui-même le square Laborde, à côté de l'église Saint-Augustin, mais la 4e commission, « ne reconnaissant aucune qualité artistique au projet », le refusait à l'unanimité, même y compris la voix de César Caire.

Le feu était aux poudres depuis trois ans. Les partisans du poète des *Chants du Soldat* nous reprochaient véhémentement ce refus; il y eut des réunions publiques, passionnées, où, m'étant aventuré pour tenter une explication, je fus si violemment houspillé que je faiblis, et je promis de m'en occuper; comme j'avais promis pour l'auteur de *L'Assommoir.*

Je dis à mon collègue Levée : « Mon vieux François, tu désires la statue Déroulède? Je te promets de la faire aboutir si tu « rapportes » favorablement le monument Zola. »

Cette offre énergique l'ébranla. — « C'est promis? » — « C'est juré. » — « Soit, je te cède, mais alors indique-moi un emplacement. »

La famille désirait les alentours de la rue de Bruxelles, peut-être le square Vintimille, mieux encore le carrefour Douai-Clichy, malgré le voisinage de Moncey et d'un autre (le nom m'échappe, je trébuche dans toutes ces ombres du passé), mais les deux conseillers intéressés *s'y opposaient formellement.*

François Levée (qu'une voiture devait tuer quelque temps après) riait intérieurement de ma déconvenue, quand l'inspiration me vint enfin : une avenue Emile Zola dans le quinzième arrondissement, la placette triangulaire libre dans le quartier de ce brave Auguste Besombes, qu'on disait ancien camelot, politicien presque inculte, qui serait tout fier de s'associer à une commémoration littéraire. Je le conquis rapidement en cultivant cette gloriole naïve, quoiqu'il m'objectât la situation en face d'un établissement congréganiste. Je vis les Sœurs, elles furent sans haine contre Zola.

Et tout se passa bien, avec représentants du gouvernement, discours politiques et autres, même de l'ancien camelot Besombes, qui se crut un instant l'égal de Zola. Personnellement je devais y représenter l'Hôtel de Ville, lorsque, la veille, un changement de ministère permit à quelqu'un de mieux gradé d'occuper cette place.

Je me rattrapai, d'ailleurs, par la suite, en représentant le Conseil municipal à la commémoration solennelle de la Sorbonne, aux côtés d'Herriot et de Batilliat, et en présidant une des réunions annuelles de Médan.

Quant à la statue de Déroulède, on la commanda à un artiste réputé, malgré la déconvenue irritée du montmartrois; il garda l'argent de Mlle Déroulède comme fiche de consolation. Placée et inaugurée square Laborde, vous en connaissez les avatars, la mutilation par un « objecteur de conscience », sa modification, sa réédification, qui ne coûtèrent que cinquante mille francs aux contribuables parisiens.

François Levée, qui « rapporta » favorablement, fut tué par une voiture, en sortant de l'Hôtel de Ville; Auguste Besombes, qui voulut bien hospitaliser le réprouvé Zola sur le territoire dont il était l'élu, mourut dans un asile d'aliénés... Quant à moi, après avoir été battu aux élections, je me demande à présent le sort qui m'attend. — LÉON RIOTOR.

§

Un Labiche ignoré. — C'est celui de la vingtième année, alors qu'il cherchait sa voie, qui n'était pas celle que ses parents avaient choisie pour lui. Au « pays latin » Eugène Labiche avec quelques fils de famille, bourgeois de Paris, comme lui, ou de province, fils, ceux-là, plus ou moins de Joseph Prudhomme, et neveux de tels arrivistes des *Illusions perdues*, Alfred-Charlemagne Lartigue, Auguste Lefranc, Ferdinand Dugué, Paulin Limayrac, Marc-Antoine-Amédée Michel, qui avaient son âge, ou à peu près, et qui préparaient celui-ci son débit, celui-là sa médecine. Entre deux cours et deux amours, Labiche et ses camarades collaboraient à des petites revues, fondées et dirigées par l'un d'eux, et qui, dédaignées de l' « ami lecteur », expiraient au bout de quelques mois pour renaître, aussitôt après, sous un autre format et un autre nom, *Chérubin* se transformant en l'*Essor*, lequel, à son tour se métamorphosait en *Revue de France*.

Chérubin logeait 23, rue Guénégaud, chez son directeur, et avait pris ces vers pour devise :

Mon ami, suis le dieu qui t'appelle
A l'amour, à l'honneur sois fidèle,

se proposant d'être une gazette « à la fois élégante, spirituelle et rieuse comme le page, ferme au besoin et réfléchie comme le Cte d'Astorga ». Labiche et ses amis y firent leurs premières armes littéraires. Auguste Lefranc y publia des études de mœurs, les *Grisettes de Province*, et des essais : *la femme qui pleure* et *la femme qui rit*, des nouvelles : *De Charybde en Scylla*, etc. A. C. Lartigue, sous le nom d'A. Delatour, donnait des contes historiques : *Le Coup de dés* (1665), exprimait aussi dans des vers ce qu'il aimait : la « voix de la tempête sombre », le « dernier jet du soleil qui se cache », « Gitana l'Andalouse », aussi la « vierge pudibonde », et une foule de choses qui attestaient son éclectisme, et il raillait Eugène Grangé Basté, son futur confrère en vaudevilles, qui avait laborieusement accouché d'un *Conte jaune*, écrit en galimatias, où il relevait des « pensées » de ce calibre : « le cœur des femmes c'est comme le naseau des caniches, deux sublimes créations », incohérences qui relevaient de la fatuité et non, comme on pourrait l'imaginer, de l'humour. Celui-ci semblait le fait d'Eugène Labiche, qui datait « du Nez de saint Charles Borromée », la relation de son voyage dans le corps de ce saint, lequel se dresse à Ancone et mesure 72 pieds. Il ne faudrait pas se hâter d'inférer de cette fantaisie que le futur auteur du *Voyage de M. Perrichon* était prédestiné

au vaudeville, car, outre des comptes rendus de pièces de théâtre, il publia dans les revues citées plus haut et dans celle *des théâtres* des nouvelles historiques : *La tire-lire de Jean Rotrou, l'Eau qui bruit, Dans la vallée de Lauterbrumer* (1715), ou dramatiques : *les plus belles sont les plus fausses,* — il s'agit, bien entendu, des femmes. On ne respirait pas impunément, à vingt ans, les effluves romantiques qui soufflaient, après la tempête d'*Hernani*, de l'impasse du Doyenné. Aussi dans l'instant même, peut-être, où Marc-Amédée-Antoine Michel sentait ou se figurait sentir des « pensers moroses et soucieux » passer la « noire cavalcade », Labiche, étant de passage à Lyon et assistant à une représentation de *Lucrèce Borgia*, était près de se laisser prendre au charme insidieux d'une de ces artificieuses créatures tout comme Robert, le héros de sa nouvelle, lequel, « plein de croyances et de bonne foi », à son image, et de passions brûlantes, eût fait, aux temps héroïques de Napoléon, un grand homme, mais, sous le règne de Louis-Philippe et de M. Guizot n'était qu'un niais, « parce que maintenant, disait-il, tout ce qui est grand et généreux est dupe ».

Il y avait devant moi une jeune femme au teint pâle et maladif, écrivait Labiche. De grands yeux noirs, mélancoliques, des dents blanches et bien rangées, et si brune qu'il y avait sur sa lèvre comme une ombre. Sur toute sa physionomie était répandu un air de souffrance et de douleur, son sourire était triste et sa gaîté rendait triste. — Cette femme devait avoir quelquefois des pensées de suicide... Je commençais à bâtir un roman en voyant cette femme pâle, faible et songeuse, enchaînée à cet homme réel, à cet homme sans amour et sans poésie...

Il ne doutait pas en effet que ce fût « un homme de loi profond et réfléchi », « absorbé par le code » et « disséquant le monde article par article », « si logique et si positif que toute illusion tombait en le voyant et que la vie venait se glacer devant sa figure de marbre ».

Je la voyais toute éplorée, poursuivait-il, arrachée à ses compagnes d'enfance, à ses joies et à ses naïvetés de jeune fille; je la voyais soumise et résignée, se donner à un homme qu'elle n'aimait pas et quitter la maison de son père qu'elle aimait tant. — Et tout cela pour des arrangements de fortune, pour des convenances de fortune... Oh! cette femme devait avoir des pensées de suicide, car l'amour seul pouvait nourrir sa vie, et elle n'avait pas d'amour pour cet homme qui la persécutait toutes les heures de sa fatigante présence, pour cet homme qui venait toutes les nuits partager sa couche et dont elle se reculait avec horreur et dégoût comme d'un lépreux. Hélas! chacun en la voyant se sentait à l'âme un besoin de prendre part à sa douleur et de pleurer avec elle, car le cœur seul était ému en présence de cette belle jeune femme déjà si près de la mort et sa douleur la rendait sacrée et semblait épurer tout délire. Oh! je l'aimais beaucoup, moi, et mon regard se portait sur elle, toujours plaintive et malade, et son œil se levait sur moi pur et saint comme celui de la Vierge Marie. Et elle semblait me dire : « Oh! ne m'aime pas, car ton âme se tremperait dans ma douleur et perdrait sa gaîté...

C'était peut-être une Mme Lafarge, cette pauvre femme, et c'était déjà Emma Bovary qui n'était pourtant pas encore née, littérairement parlant, et les sentiments qu'éprouvait Labiche à sa vue, et sur la nature desquels il se trompait si noblement, le clerc Léon Dupuis dut les éprouver aussi, mais avec moins de candeur, assis avec elle et son mari, au café, devant le port, après la chaude et mémorable soirée de *Lucie de Lammermoor*, au théâtre de Rouen. Le roman que l'imagination de Labiche avait ébauché, Flaubert l'écrira vingt ans plus tard. Quant à lui, dès l'année suivante, un drame de Joseph Rosier, *Charles IX*, dont il fut témoin au Théâtre-Français, devait l'exorciser.

On devrait abolir la vertu des femmes! s'écriait Labiche, car, si l'insensible Anna eût cédé aux tendres feux du roi Charles IX, si elle eût oublié pour un jour, par humanité seulement, son époux le huguenot, il est presque certain (d'après M. Rosier) que la Saint-Barthélemy n'eût pas eu lieu, et ce serait une page bien sanglante à effacer de notre histoire. Aussi cette pièce m'a inspiré la plus profonde horreur pour les femmes vertueuses.

Et pour les sombres histoires. Cinq ans plus tard, il publiait un roman dans la manière de Paul de Kock : la *Clef des Champs*. Il la prit lui-même, du reste, et il ne la prit pas seul, ses amis du *Chérubin*, leur licence en droit ou leur diplôme de médecin en poche, ayant, à son exemple, renoncé à défendre la veuve et l'orphelin, ou à les soigner, pour prendre la succession de Duvert et Lauzanne. Tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, tantôt avec Auguste Lefranc, tantôt avec Alfred-Charlemagne Lartigue, d'A. Delatour devenu A. Delacour, ou avec Marc-Antoine-Amédée Michel, qui signait Marc Michel, d'autres encore, Labiche écrivit et fit jouer deux cents vaudevilles en un ou plusieurs actes, dont les plus célèbres furent le *Voyage de M. Perrichon*, *Célimare le Bien-Aimé*, *la Cagnotte* et *le Chapeau de paille d'Italie*, et il fut reçu à l'Académie française, succédant à Silvestre de Sacy et non à Saint-René Taillandier, comme M. G. P. l'a écrit dans le dernier *Mercure* (1. II. 1938, p. 667). — AURIANT.

§

Firmin Léautaud. — Don Juan, qui fut, en amour, un homme d'action, n'a pas écrit ses mémoires. D'autres, des poètes, des romanciers, des auteurs dramatiques ont imaginé et romancé dans toutes les langues ses victoires et conquêtes galantes. Lui non plus, Firmin Léautaud, ne s'est point soucié de conter les siennes, qui furent bourgeoises ou comiques, mais M. Paul Léautaud, son fils, s'en est chargé et nous n'avons pas perdu au change, bien au contraire, car, hommes ou femmes, les acteurs, lorsqu'ils évoquent

leur passé, se montrent toujours réticents ou réservés sur ce chapitre. Le côté humain de la vie leur échappe, semble-t-il, ils restent comédiens plutôt que tragédiens jusque dans leurs mémoires, préoccupés de paraître à leur avantage, moraux, vertueux, exemplaires, tels, en un mot, que des pères nobles ou des jeunes premiers doués des plus généreux sentiments, ce qu'ils ne furent jamais dans le privé. Là encore, ils éprouvent le besoin de jouer un rôle, un rôle qu'ils ont écrit eux-mêmes pour eux-mêmes, avec toutes les tirades qu'on leur a fait réciter. Firmin Léautaud eût sans doute été navré s'il eût put prévoir qu'un jour son fils Paul, cet enfant martyr qui devait devenir, littérairement, un enfant terrible, voyait, retenait et notait, déjà, des scènes, des mots, des propos, des anecdotes qui devait lui servir, dans le *Petit Ami*, dans *In Memoriam* et dans le *Mercure de France* à tracer un portrait de lui si flatteur, à certains égards, et si peu flatté. Il eût préféré l'oubli plutôt que de passer ainsi, sans fard et sans costume d'apparat, à cette postérité dont, à la vérité, comme tous les jouisseurs, les raffinés et les autres, il faisait peu de cas. Mais puisque, bien malgré lui, voilà Firmin Léautaud passé à la postérité, comme homme et non comme acteur, il n'est peut-être pas superflu de donner quelques renseignements sur sa carrière dramatique, depuis le jour qu'il sortit, lauré et plein d'espoir, du Conservatoire, jusqu'à celui où, tête basse, il s'engouffra dans le trou du souffleur de la Comédie-Française, d'où il ne devait sortir qu'à sa retraite.

Le 27 janvier 1862, Firmin Léautaud débutait au *Théâtre des Jeunes Artistes*, au cours d'une représentation donnée par Mlle Armandine, et dans *Faute de s'entendre*, la *Femme qui trompe son mari* et le *Camp des Bourgeois*, aux côtés de Mlle Joly et de M. Andrieu.

> M. Léautaud, écrivait Charles Desolme dans la *Gazette des Etrangers*, possède un organe naturel qui ne le sert pas heureusement, et auquel il faut s'habituer avant de pouvoir rendre justice à ses qualités de comédien, que nous ne songeons pas à nier, et dont il a pu d'ailleurs fournir la preuve manifeste car il n'a pas joué moins de trois fois dans cette même soirée.

Vers la fin de 1863, Firmin Léautaud louait ses talents dédaignés et par les scènes officielles et par celles du boulevard à ce même Ch. Desolme qui dirigeait l'*Europe artiste* et qui, précédemment, avait dirigé le *Journal des faillites et bilans* (1841), la *Véritable République* (1848), le *Courrier de l'Industrie* et le *Journal des Consommateurs*. Il suggéra à cet homme d'affaires, si éclectique dans ses spéculations, l'idée de fonder un théâtre d'essai, pour lequel on loua, passage du Saumon, une salle dénommée la Salle Molière, où l' « Agence centrale de l'*Europe artiste* » donna sa première repré-

sentation le 9 janvier 1864. Deux pièces figuraient au programme : *Après le bal*, comédie-vaudeville, et *Faute de s'entendre.* Firmin Léautaud donnait, dans la première, la réplique à Mlle Lamallerée, et il avait pour partenaire, dans la seconde, MM. Prud'hon, Adrien, Génin et Mlle Davesnes, « l'une des plus gentilles ingénues que l'on puisse rencontrer », qui venait de Bruxelles. Firmin Léautaud s'acquitta, pour sa part, du rôle de Beauplan, à la satisfaction de Ch. Desolme, lequel écrivait de lui dans l'*Europe Artiste :*

Cet acteur a de l'expérience, une certaine autorité sur ses camarades et nous le croyons appelé à un avenir très honorable dans l'emploi des raisonneurs avec une nuance de comique; son jeu est franc, il sait bien ses rôles, ce qui est une qualité rare, et il aime son métier, ce qui le porte à le faire avec soin.

Cinq autres représentations suivirent celle du 9 janvier 1864. Firmin Léautaud parut successivement dans l'*Image*, comédie-vaudeville de Scribe, *Triolet, le Bonhomme Jadis, Geneviève ou la Jalousie d'un père, les Femmes savantes, la Perle de la Canebière* et la *Femme aux œufs d'or.* Changeant de rôle avec aisance, entrant dans la peau de ses personnages, ici il était, « dignement, gravement », un financier doublé d'un baron, là, un capitaine « distribuant à chacun avec une générosité sans seconde les coups de cravache qui lui coûtent si peu », ailleurs un parfait notaire.

M. Léautaud est habitué à nos loges, écrivait *l'Europe Artiste.* Chacune de ses créations nous confirme dans la bonne opinion que nous avons de son talent dont la souplesse est peu commune. Hier Me Tamponnet, notaire (1), demain, dans *Adrienne Lecouvreur*, M. Léautaud sera Michonnet, c'est-à-dire que dans huit heures d'intervalle, il aura représenté deux physionomies essentiellement différentes. Il est évident que cet acteur, bien employé dans un théâtre régulier, serait d'une incontestable utilité et au mois de juillet prochain nous serions étonnés de le voir occuper une position définitive.

Cet étonnement prématuré était sans doute de complaisance et dicté par Firmin Léautaud, qui s'étonna lui-même, le mois de juillet passé, de n'avoir été, en dépit des éloges de l'*Europe Artiste*, réclamé par aucun directeur de théâtre, — non plus, du reste que les camarades aux côtés de qui il avait joué salle Molière : MM. Prud'hon, Meyer, Therity, Chandora et Mlles Vallan, Davesnes, la « jeune première toute gracieuse », Lamarellée et Casaubon, — ni les unes ni les autres ne marquèrent dans les annales du théâtre. Le seul qui s'y fit une éphémère réputation, ce fut le jeune Abel, qui après avoir débité des chansonnettes passage du Saumon, passa au Gymnase et fut surtout célèbre par sa mésaventure conjugale avec Mlle Gabrielle Elluini (2). Faute de mieux, Firmin Léautaud s'engagea à Bobino. Il y joua notamment dans la *Vogue Pari-*

(1) Dans *Gabrielle*, d'Émile Augier.
(2) Voyez : *Une pauvre lionne. Mlle Eluini*, dans la *France active.*

sienne, revue de l'année 1867 en 5 actes et 8 tableaux par XX (Alphonse Lemonnier et Saint-Oswald) au milieu d'un essaim de jolies créatures qui s'appelaient Katty-Bull, Diane de Kernec, Blanche de Beaulieu et Georgette Melay, et figuraient, avec un costume approprié, les journaux de l'année : la *Vogue Parisienne,* le *Diogène,* la *Surprise,* le *Philosophe.* Ce dernier journal imprima que Firmin Léautaud se montra « mal en possession de son rôle et peu respectueux envers le public ». L'Odéon consentit à engager, deux ans plus tard, Firmin Léautaud. Il y parut pour la première fois le 9 septembre 1869.

Parmi les débutants exhibés par M. de Chilly se trouve M. Léotaud (*sic*), un ancien lauréat du Conservatoire que la chance n'a pas gâté, écrivait le lendemain dans *Paris* le nègre Victor Cochinat. Après avoir fait les délices du théâtre Molière, il lui fallut accepter un engagement et des bouts de rôle à Beaumarchais. Le voici enfin à l'Odéon.

Il ne s'y distingua point, toujours sans doute à cause de son malheureux organe naturel. En 1872, Firmin Léautaud organisait à la Gaîté des *Matinées littéraires* qui rappelaient les représentations de la Salle Molière. Il y donna *Une famille au temps de Luther, la Voix d'en haut, les Châteaux en Espagne,* et aussi les *Fourberies de Scapin* et les *Folies Amoureuses* où il tint un rôle. Quelques-uns des camarades de qui il s'était entouré ne devaient pas tarder à s'imposer, Mounet-Sully, entre autres, Saint-Germain, Talbot, et Mlles Reichenberg et Bianca, qui s'appelait Blanche Boissart et fut la marraine de M. Paul Léautaud, lequel signa Maurice Boissard les chroniques dramatiques qu'il publia au *Mercure de France.* Il se souvinrent de Firmin Léautaud que la malchance poursuivait et qui était resté en panne. C'est grâce, sans doute, à l'un d'eux ou à l'une d'elles, qu'il dut d'entrer au Théâtre-Français... comme souffleur. Cela dut lui paraître une ironie de la destinée. Résigné à son sort, il soufflait à ses camarades plus fortunés les tirades qu'il avait rêvé de réciter sur cette même scène, et prompt à suppléer aux défaillances de leur mémoire, il assistait, non peut-être sans mélancolie, à leur succès ou à leur triomphe. — AURIANT.

§

Ponchon et les Marionnettes. — Il semble que l'on ait tout dit sur Raoul Ponchon, poussé par l'âge au doux Paradis des poètes. On a rappelé la bohème apparente de sa vie, l'abondance prodigieuse de son œuvre éparpillée, son bon cœur qu'il dissimulait, dit-on, sous une écorce assez rude... Personne, cependant, n'a rapporté qu'il fut aussi le collaborateur fidèle d'une entreprise de Marionnettes qui connut son heure de célébrité.

Certain homme de lettres avait formé le projet de mettre à la

scène les pièces les meilleures de tous les temps et de tous les pays.

Débutant par *les Oiseaux* d'Aristophane, — il y aura cinquante ans l'an prochain, — Henri Signoret se croyait bien en voie de réaliser tout son rêve.

Sans fortune, il s'était affranchi de lourdes charges, en substituant aux comédiens ordinaires de simples marionnettes, sculptées, peintes, vêtues par des maîtres qu'il avait su gagner à son idéal. Dissimulés en coulisse, des poètes bénévoles prêtaient leur voix aux poupées.

C'est ainsi que naquit le « Petit-Théâtre ». De 1888 à 1893, il groupa une phalange d'artistes enthousiastes. Parmi tant d'écrivains, de peintres, de sculpteurs, de compositeurs, de comédiens émérites, citons les plus célèbres : Jean Belloc, Georges Berr, Maurice Bouchor, Coquelin Cadet, Paul Gavault, Jean Richepin, Georges Rochegrosse, Paul Vidal... et Raoul Ponchon. Avec Rochegrosse, quelques autres ont survécu : Aristide Maillol le statuaire, Antoni le peintre, Emile Gaudissard le décorateur, toujours épris de marionnettes. On y monta la *Tempête* de Shakespeare, la *Jalousie du Barbouillé* de Molière, *le Gardien Vigilant* de Cervantès, et des pièces mystiques, spécialement écrites par Bouchor pour les Marionnettes.

Celui-ci avait introduit des rôles gais (selon la tradition des pièces médiévales) dans lesquels, rapporte-t-il, « notre Ponchon faisait les délices de tout le monde, mais qui devaient toujours finir avant le dernier acte, pour ne pas trop retarder le moment où il serait attablé, à la brasserie, devant une pile de soucoupes ».

Dans *Tobie*, par exemple, pour libérer Ponchon, Bouchor sacrifiait son personnage, qu'il étranglait d'une arête d'anguille dès le second acte.

Cette pièce devait être donnée une dernière fois, mais « par personnages ». Ce furent les adieux de la troupe. Voici ce qu'en dit l'auteur dans sa préface des *Mystères païens :*

> Je vois encore Ponchon représentant le gastronome Ragouël, s'avancer sur les planches avec son turban quelque peu de travers, et si ému qu'il ne savait plus, le pauvre, où il en était. Accueilli par des applaudissements formidables, il se mit aussitôt à débiter le plus grand nombre possible des alexandrins de son rôle, inintelligibles, parmi le brouhaha de la salle, en se disant que ce serait toujours autant de moins à jeter dans le silence! Il fut quand même un délicieux Ragouël, personnage, d'ailleurs, éminemment ponchonnesque.

Au printemps de 1893, le Petit-Théâtre avait vécu. Dans cette triste galerie Vivienne, où l'on vit triompher un *Noël* qui attira tout Paris, à la place où la Vierge Marie berçait l'Enfant-Jésus, on

débite aujourd'hui fort honnêtement du drap. Mais qui nous dira où sont aujourd'hui les poupées du Petit-Théâtre?... — ROBERT DESARTHIS.

§

Le Sottisier universel.

C'est en vertu de cette pudique présomption que Harry Wynaliam Cartier, qui avait, en 1894, adressé une missive menaçante à la reine Victoria, est mort la semaine dernière à l'asile des fous criminels de Broadmoor. Il était âgé de 43 ans. — *Hommes du Jour*, 25 décembre.

Tous les grands journalistes du reportage sont repartis sur les traces de Marco Polo, ce maître et ancêtre du journalisme, qui fit la chronique de sa grande conquête au XIIIe siècle, quand il accompagna deux missionnaires envoyés par le pape auprès de Gengis-Khan. — *Pourquoi-Pas?* 1er octobre 1937, p. 3423.

Ce train, à accélération très rapide, peut atteindre la vitesse de 120 kilomètres en 59 secondes. — *Le Moniteur du Centre*, 15 décembre.

Comme nous l'avons déjà dit, le *Pullmann* parti ce matin de Paris à 10 h. 15 arrivera en gare de Nice ce soir à 22 h. 19. Il en repartira demain à 10 h. 10 et sera à Paris ce soir à 22 h. 55. — *Le Petit Niçois*, 15 décembre.

COQUILLES

Notons que, dès lundi, la *Liberté* l'annonait dans ses éditions. — *La Liberté*, 12 juin.

Les docteurs du port de Hull ont décidé ce soir de ne pas procéder au déchargement d'un bateau japonais. — *Paris-Soir*, 16 décembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES AMANTS HASARDEUX, roman, par A.-Ferdinand Herold. Un volume in-16 double-couronne. Prix, 15 francs.

EBAUCHES, par Arthur Rimbaud, recueillies par Marguerite Yerta-Méléra, suivies de la correspondance entre Isabelle Rimbaud et Paterne Berrichon et de *Rimbaud en Orient* (variantes et documents divers). Un volume in-16 double-couronne. Prix 15 francs.

IMAGERIES DES CROISADES, poèmes, par Léon Riotor. Un volume in-16 double-couronne. Prix 15 francs. Il a été tiré 10 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 10.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

BULLETIN FINANCIER

Deux faits essentiels ont dominé la Bourse de Paris durant toute la seconde quinzaine de janvier :

La tension des changes étrangers qui, à la veille de la liquidation mensuelle, a porté notamment la livre sterling des environs de 150 francs à près de 155 francs, — la faiblesse des marchés anglais et américain.

De la conjonction de ces deux éléments est née une dépression à peu près générale. Nos valeurs nationales ont été affectées tout comme les titres étrangers et les affaires de matières premières. La Bourse de Paris a montré ainsi une fois de plus que, faute de transactions actives effectuées pour le compte de la clientèle, elle était satellite de Londres et New-York.

On a observé toutefois, dans les toutes dernières séances, une indiscutable résistance qui laissait pressentir un redressement. Celui-ci a commencé de se manifester après les déclarations du nouveau ministre des finances sur le maintien de la liberté monétaire et la nécessité de l'équilibre budgétaire. Par ailleurs, le marché a trouvé des éléments de réconfort dans le rapport présenté aux actionnaires de la Banque de France.

Banque de France

L'assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 28 janvier sous la présidence de M. P. Fournier, gouverneur, qui a fait, au nom du Conseil, un exposé substantiel des opérations de notre institut d'émission au cours de 1937.

Il a montré comment la France a poursuivi, au milieu de circonstances souvent difficiles, un effort constant d'adaptation de son activité économique aux circonstances nouvelles créées par les variations de sa monnaie et par de profondes réformes sociales.

Sous l'effet de diverses influences, les cours des changes ont accusé d'amples variations que le fonds de stabilisation, dont le gouverneur de la Banque assure la gestion, a régularisées toutes les fois qu'il a paru nécessaire. Cette mission a été facilitée par la coopération active des autorités monétaires participant à l'accord tripartite.

L'encaisse de la Banque a subi la répercussion des opérations traitées par le fonds de stabilisation. Estimée à 49 milligrammes d'or à 900 millièmes de fin pour un franc, elle s'élevait, au début de 1937, à 60 milliards 359 millions. A l'expiration du premier semestre elle n'était plus que de 48 milliards 859 millions. Le décret du 30 juin 1937 a prévu une nouvelle évaluation de l'encaisse-or et des avoirs en devises sur la base de 43 milligrammes. De ce fait, le stock métallique s'est trouvé inscrit à 55 milliards 677 millions. Une cession de [illegible] milliards 127 millions, effectuée par le fonds d'égalisation le 10 novembre, et la liquidation de divers emplois à court terme à l'étranger ont enfin porté l'encaisse-or à 58 milliards [illegible]33 millions, qui correspondent environ à 2534 tonnes d'or à 900 millièmes au 31 décembre.

Le rapport conclut que la France doit trouver dans ses qualités de labeur et d'économie les éléments nécessaires pour redresser ses finances.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 7 fr.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 8 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué . le numéro 6 fr. 50; le tome autant de fois 6 fr. 50 qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de compte rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1938.